CLASSIQUES LAROUSSE

Eugénie Grandet

tome I

BALZAC

CLASSIQUES LAROUSSE

ANOUILH La Répétition ou l'Amour puni
APOLLINAIRE Alcools
BALZAC Eugénie Grandet t. I
Eugénie Grandet t. II
Les Illusions perdues t. I
Les Illusions perdues t. II
Le Médecin de campagne
Le Père Goriot t. I
Le Père Goriot t. II
BAUDELAIRE Petits Poèmes en prose
Œuvres critiques
Les Fleurs du mal
BEAUMARCHAIS Le Barbier de Séville
Le Mariage de Figaro t. I
Le Mariage de Figaro t. II
BECKETT Choix de textes
DU BELLAY Défense et illustration de la langue française
Les Regrets
BERNANOS Sous le soleil de Satan
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE Paul et Virginie
BOILEAU L'Art poétique
BOSSUET Oraisons funèbres
Les Sermons
CAMUS La Peste

CHANSON DE ROLAND t. I
CHANSON DE ROLAND t. II

CHATEAUBRIAND Atala
Mémoires d'outre-tombe t. I
Mémoires d'outre-tombe t. II
René
CHRÉTIEN DE TROYES Yvain ou le Chevalier au lion
CLAUDEL Le Soulier de satin
COCTEAU La Machine infernale
CORBIÈRE Les Amours jaunes
CORNEILLE Le Cid
Cinna
Horace
L'Illusion comique
Nicomède
Polyeucte
Rodogune
DAUDET Les Lettres de mon moulin
DESCARTES Discours de la méthode
Méditations métaphysiques
DIDEROT Le Fils naturel
Le Neveu de Rameau
De la poésie dramatique

L'ENCYCLOPÉDIE
LA FARCE DE MAISTRE PATHELIN

FLAUBERT L'Éducation sentimentale t. I
L'Éducation sentimentale t. II
Madame Bovary
Salammbô
Trois Contes
GIDE Les Faux-Monnayeurs
GIONO Que ma joie demeure
GIRAUDOUX La guerre de Troie n'aura pas lieu
HUGO Les Contemplations
Hernani
La Légende des siècles t. I
La Légende des siècles t. II
Les Misérables t. I
Les Misérables t. II
Notre-Dame de Paris
Poésies choisies
Préface de Cromwell
Ruy Blas

IDÉAUX PÉDAGOGIQUES EUROPÉENS t. I
IDÉAUX PÉDAGOGIQUES EUROPÉENS t. II

IONESCO Le roi se meurt
JAMMES Choix de poésies
JARRY Ubu roi
LABICHE Le Voyage de Monsieur Perrichon
LA BRUYÈRE Les Caractères t. I
Les Caractères t. II
LACLOS Les Liaisons dangereuses
LA FAYETTE (Mme de) La Princesse de Clèves
LA FONTAINE Fables t. I
Fables t. II
LAMARTINE Méditations poétiques
LA ROCHEFOUCAULD Maximes
LESAGE Turcaret

MALLARMÉ ET LE SYMBOLISME : AUTEURS, ŒUVRES

MALRAUX La Condition humaine
MARIVAUX La Double Inconstance
Les Fausses Confidences
Le Jeu de l'amour et du hasard
Journaux
Le Paysan parvenu
MARTIN DU GARD Les Thibault t. I
Les Thibault t. II
MAUPASSANT Contes et nouvelles t. I
Contes et nouvelles t. II
MAURIAC Le Mystère Frontenac
MERCIER La Brouette du vinaigrier

Sarah Wold.

CLASSIQUES LAROUSSE

Collection fondée en 1933 par FÉLIX GUIRAND
continuée par
LÉON LEJEALLE (1949 à 1968) et JEAN-POL CAPUT (1969 à 1972)
Agrégés des Lettres

BALZAC

EUGÉNIE GRANDET

I

avec une Notice biographique, une Notice historique et littéraire, des Notes explicatives, une Documentation thématique, des Jugements, un Questionnaire et des Sujets de devoirs,

par

JEAN-POL CAPUT
Ancien élève de l'E.N.S. de Saint-Cloud
Agrégé des Lettres

Texte intégral

LIBRAIRIE LAROUSSE
17, rue du Montparnasse, 75298 PARIS

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE BALZAC 1799-1850

1799 — Naissance à Tours d'Honoré de Balzac (20 mai). Son père, Bernard François Balssa, fils d'un laboureur du Tarn, avait fait des études juridiques; venu à Paris sous le nom de Balzac, d'abord secrétaire au Conseil du roi, puis officier municipal en 1793, il entre dans le service de l'intendance militaire et s'installe, en 1795, à Tours, comme directeur des vivres de la XXVII[e] région militaire; il épouse, à 51 ans, le 30 janvier 1797, Anne Charlotte Laure Sallambier, née d'une famille de drapiers parisiens (voir *la Maison du Chat-qui-pelote*). Honoré aura deux sœurs (dont Laure, née en 1800) et un frère.

1807-1813 — Élevé en nourrice jusqu'alors, puis externe à Tours, Honoré est pensionnaire chez les ex-oratoriens de Vendôme (voir *Louis Lambert*).

1814 — **Installation à Paris;** son père devient directeur des vivres de la I[re] division militaire. Honoré achève ses études à la pension Lepître.

1816 — Il se fait immatriculer à la faculté de droit. En même temps, il fait son **apprentissage de clerc** chez M[e] Guillonnet de Nerville, qui sera Derville dans *la Comédie humaine* (voir *le Colonel Chabert*), puis chez M[e] Passez, notaire (voir *la Peau de chagrin, Illusions perdues, le Lys dans la vallée*).

1819-1825 — Retraité, le père s'installe à Villeparisis, où Honoré connaîtra M[me] de Berny, qui sera la « Dilecta » de 1822 à 1833 (voir *le Lys dans la vallée*). Répugnant à choisir une situation, Honoré refuse d'entrer chez un notaire et obtient de son père un délai de deux ans durant lequel, pourvu de cent vingt francs par mois, il va **tenter de devenir écrivain.** Il s'installe dans une mansarde de la rue Lesdiguières; il écrit des récits philosophiques et compose une tragédie, *Cromwell*. En même temps, il lit beaucoup. Il se met à faire de la littérature « alimentaire ». Sous des pseudonymes divers, il publie une **trentaine de médiocres romans,** comme *Jean-Louis* (1821), *Argow le Pirate* (1824), *Jeanne la Pâle* (1825), et des ouvrages de librairie, comme le *Manuel complet de la politesse*, *Du droit d'aînesse*, *Histoire impartiale des jésuites*. — Sa sœur Laure se marie. Honoré fait la connaissance de Zulma Carraud, amie de pension de celle-ci, qui restera pour le romancier une amie et une conseillère.

1825-1828 — Balzac **homme d'affaires** hardi et malheureux. D'abord éditeur de livres de luxe (avril 1825), puis imprimeur, rue des Marais (juin 1826), enfin fondeur de caractères; le 16 avril 1828, il doit presque cent mille francs à sa famille et à M[me] de Berny. Mais il a appris à connaître la puissance de l'argent. Il se lie avec la duchesse d'Abrantès (voir *la Femme abandonnée*). — Il publie un *Petit Dictionnaire critique et anecdotique des enseignes de Paris* (1826). — En mars 1828, sous le nom de Surville, il s'installe rue Cassini, dans un pavillon qu'il habitera neuf ans durant.

1829 — En mars paraît ***le Dernier Chouan ou la Bretagne en 1800,*** premier ouvrage que Balzac avouera. ***La Physiologie du mariage*** obtient un succès de scandale. — Mort de son père (18 juin); sa mère (dont la situation financière va toujours empirer) commence sa vie errante.

***

1830 — Soixante-dix publications signées de son nom paraissent au cours de l'année. Il publie deux volumes de *Scènes de la vie privée* (dont *Gobseck* et *la Maison du Chat-qui-pelote*). Cette **année** est **décisive** pour son orientation romanesque. — Balzac, tout en consacrant ses nuits au travail, mène une vie de « dandy » sans souci de ses dettes. Il fréquente des femmes de lettres, comme Marceline Desbordes-Valmore (voir *la Cousine Bette*) et George Sand (voir *Béatrix*). Le faubourg Saint-Germain s'ouvre à lui : il fréquente chez la comtesse Merlin, chez Sophie

© *Librairie Larousse*, 1970.

ISBN 2-03-870003-6

Gay, chez Mme Récamier. Il se lie à la duchesse de Castries (voir *la Duchesse de Langeais*) et à la comtesse Guidoboni-Visconti (voir *Mémoires de deux jeunes mariées*).

1831 — Publication de ***la Peau de chagrin*** et de ***la Femme de trente ans.***

1832 — Ambitions politiques : il adhère au parti néo-légitimiste. — Publication de deux autres volumes de *Scènes de la vie privée* (dont ***le Colonel Chabert***), ainsi que du *Curé de Tours* et de ***Louis Lambert.*** Première lettre anonyme de Mme Hanska.

1833 — ***Eugénie Grandet,*** *l'Illustre Gaudissart,* ***le Médecin de campagne.*** **Première rencontre de Balzac et de Mme Hanska** à Neuchâtel.

1834 — Travail intensif et vie mondaine très chargée. Liaison avec la comtesse Guidoboni-Visconti. — Retraite à Saché. Il rassemble et publie sous le titre de *Scènes de la vie de province* plusieurs romans antérieurs, et donne ***la Recherche de l'absolu*** et ***le Père Goriot,*** où, pour la première fois, il applique le **procédé du retour des personnages.**

1835 — Publication des *Etudes philosophiques* et du ***Lys dans la vallée.*** Il veut devenir l'historien de son temps : « Je veux gouverner le monde intellectuel en Europe », proclame-t-il.

1836 — Balzac fonde *la Chronique de Paris,* mais le journal périclite et les dettes s'accumulent. Mort de Mme de Berny (27 juillet). Las du travail, le romancier décide de voyager.

1837 — Voyage en Italie (février-mai). En septembre, il acquiert la maison des Jardies, près de Sèvres, et se propose d'y faire fortune avec des plantations d'ananas. Mais il devra tout vendre et s'installer à Passy. Publication d'***Illusions perdues*** (première partie), de ***César Birotteau*** et des *Employés.*

1838 — Il rêve de rouvrir les mines d'argent de Sardaigne : échec. Publication de ***la Maison Nucingen*** et du *Curé de village.*

1839 — Balzac songe à l'Académie française. ***Splendeurs et misères des courtisanes.*** Deuxième partie d'***Illusions perdues.***

1840 — Échec, au théâtre de la porte Saint-Martin, de *Vautrin,* drame tiré du *Père Goriot,* sifflé et interdit par le gouvernement (mars). Balzac tente de fonder un journal : *la Revue parisienne;* nouvel échec.

1841 — Balzac signe un contrat pour la publication de ses *Œuvres complètes.* Les éditeurs estimant le **titre** sans attrait, il en imagine un autre : ***la Comédie humaine,*** et il écrit la **célèbre Préface** de seize pages qui explique son dessein. Publication d'*Ursule Mirouët.*

1842 — Balzac, ayant appris la mort de M. Hanski (novembre 1841), songe à épouser Mme Hanska, qui refuse. — Echec d'un nouveau drame à l'Odéon (mars). Annonce, par la *Bibliographie de la France,* d'une première livraison de *la Comédie humaine.* Publication de ***la Rabouilleuse.***

1844 — Publication des ***Paysans.***

1845 — Voyage de Balzac avec Mme Hanska en Allemagne, en France, aux Pays-Bas et en Italie. Établissement du **plan définitif de *la Comédie humaine.***

1846 — Balzac achète le pavillon Beaujon, rue Fortunée, et y fait des dépenses extraordinaires. Publication de ***la Cousine Bette.***

1847 — Second séjour de Mme Hanska à Paris. Balzac a des soucis de santé et d'argent. Il rédige son testament (juin). Publication du ***Cousin Pons*** et du *Député d'Arcis.*

1848 — Échec de sa candidature à l'Assemblée constituante. Il souffre d'une hypertrophie du cœur. Bronchite grave, pneumonie.

1849 — Échec à l'Académie française.

1850 — Mariage de Balzac avec Mme Hanska (14 mars). **Mort de Balzac,** le 18 août, à **Paris,** dans son hôtel de la rue Fortunée (auj. rue Balzac). « Il entre le même jour dans la gloire et le tombeau », dit Victor Hugo le jour des obsèques.

Balzac avait seize ans de moins que Stendhal, neuf ans de moins que Lamartine, deux ans de moins que Vigny, un an de moins qu'Auguste Comte et Michelet.

Il avait trois ans de plus que Dumas, Hugo et Lacordaire, quatre ans de plus que Mérimée, cinq ans de plus que George Sand et Sainte-Beuve, onze ans de plus que Musset, douze ans de plus que Gautier.

BALZAC ET SON TEMPS

	la vie et l'œuvre de Balzac	le mouvement intellectuel et artistique	les événements politiques
1799	Naissance à Tours d'Honoré de Balzac (20 mai).	La Harpe : *le Lycée ou Cours de littérature*. Beethoven : *Sonate pathétique*.	Déclaration de guerre de la France à l'Autriche. Fin du congrès de Rastadt. Expédition d'Égypte. Coup d'État du 18-Brumaire et établissement du Consulat. Mort de Washington.
1814	Installation de la famille de Balzac à Paris.	Stendhal à Milan. Byron : *le Corsaire italique; Sara*. Stevenson : invention de la locomotive. Chateaubriand : *De Bonaparte et des Bourbons*.	Campagne de France. Abdication de Napoléon I^er^. Première Restauration. Chateaubriand ministre d'État pendant les Cent-Jours, puis pair de France.
1816	Balzac s'inscrit à la faculté de droit. Stages chez un avoué et un notaire.	Chateaubriand : *la Monarchie selon la Charte*. Benjamin Constant : *Adolphe*. Byron : *le Pèlerinage de Childe Harold* Rossini : *le Barbier de Séville*.	Chateaubriand entre dans l'opposition. Dissolution de la Chambre introuvable.
1819	Balzac s'installe dans la mansarde de la rue Lesdiguières.	Publication des œuvres d'André Chénier. W. Scott : *Ivanhoé*. J. de Maistre : *Du pape*. Géricault : *le Radeau de la Méduse*.	Ministère Decazes : mesures libérales. Lois de Serre favorables à la liberté de la presse.
1825	Premier essai de Balzac pour s'enrichir : l'édition. Échec.	Lamartine : *le Dernier Chant du pèlerinage d'Harold*. P. Mérimée : *Théâtre de Clara Gazul*. A. Thierry : *Histoire de la conquête de l'Angleterre*. Mort du peintre David.	Sacre de Charles X. Loi du sacrilège. En Grèce, résistance de Missolonghi. Mort du tsar Alexandre I^er^.
1829	Mort du père de Balzac. — *Les Chouans. Physiologie du mariage*.	Victor Hugo : *les Orientales; le Dernier Jour d'un condamné; Marion de Lorme*. Vigny : *Othello*. P. Mérimée : *Chronique du règne de Charles IX*.	Démission de Martignac, remplacé par Polignac. Fin de la guerre russo-turque, par le traité d'Andrinople.
1830	Intense activité littéraire : *Gobseck. La Maison du Chat-qui-pelote. Le Bal de Sceaux*. Balzac fréquente le faubourg Saint-Germain.	Bataille d'*Hernani*. Musset : *Contes d'Espagne et d'Italie*. Lamartine : *Harmonies poétiques et religieuses*. Delacroix : *la Barricade*.	Révolution de Juillet : mouvements révolutionnaires en Europe. Prise d'Alger.

1831	*La Femme de trente ans* (I). *La Peau de chagrin.*	Victor Hugo : *Notre-Dame de Paris; les Feuilles d'automne.* Stendhal : *le Rouge et le Noir.* H. Heine : *Poésies.*	Ministère Casimir Perier. Troubles à Lyon. Soulèvements en Italie. Écrasement de la révolution polonaise.
1832	*Le Colonel Chabert. Le Curé de Tours. Louis Lambert.* Première lettre de M^me^ Hanska à Balzac.	Victor Hugo : *Le roi s'amuse* (interdit). Musset : *Un spectacle dans un fauteuil.* Vigny : *Stello.* G. Sand : *Indiana.* S. Pellico : *Mes prisons.* Goethe : second *Faust.* Lamartine en Orient. Mort de Goethe, de W. Scott.	Manifestations aux funérailles du général Lamarque et émeute parisienne du cloître Saint-Merri. Manifestations pour l'unité allemande à Hambach. Encyclique *Mirari vos* contre le catholicisme libéral.
1833	*Eugénie Grandet. Le Médecin de campagne. Séraphita.* Rencontre en Suisse de M^me^ Hanska.	Victor Hugo : *Lucrèce Borgia; Marie Tudor.* G. Sand : *Lélia.* Musset : *André del Sarto; les Caprices de Marianne; Rolla.* Michelet : *Histoire de France* (début de la publication). Rude : *la Marseillaise.*	Organisation de l'enseignement primaire par la loi Guizot. Création de la Société des droits de l'homme. Le sultan Mahmoud signe le traité de Kutaieh avec les Égyptiens, celui d'Unkiar-Skelessi avec le tsar.
1834	*Le Père Goriot* (I). *La Femme de trente ans* (II). *La Duchesse de Langeais. La Recherche de l'absolu.*	V. Hugo : *Littérature et philosophie mêlées; Claude Gueux.* Sainte-Beuve : *Volupté.* La Mennais condamné à Rome après *les Paroles d'un croyant.* Musset : *Fantasio; On ne badine pas avec l'amour; Lorenzaccio.*	Insurrections d'avril (Lyon et Paris). Quadruple-Alliance (Espagne, Portugal, Grande-Bretagne, France).
1835	*Le Père Goriot* (II). *Le Lys dans la vallée.* Premier retour de personnages antérieurs.	V. Hugo : *les Chants du crépuscule; Angelo.* Vigny : *Chatterton.* Musset : *Nuits de mai et de décembre; le Chandelier.* Conférences de Lacordaire.	Attentat de Fieschi (juillet). Lois répressives (septembre) concernant notamment la presse.
1836	Mort de M^me^ de Berny. *Le Cabinet des antiques* (I).	Chateaubriand : *Essai sur la littérature anglaise.* Musset : *la Confession d'un enfant du siècle; Il ne faut jurer de rien; la Nuit d'août; Stances à la Malibran;* première et deuxième *Lettres de Dupuis et Cotonet.* Lamartine : *Jocelyn.* Leopardi : *la Ginesta* (son dernier poème). Meyerbeer : *les Huguenots.*	Ministère Thiers.

1837	Installation aux Jardies. Nouveaux projets pour s'enrichir : nouvel échec. *Illusions perdues* (I). *César Birotteau.*	V. Hugo : *les Voix intérieures.* Musset : *Un caprice; la Nuit d'octobre.* Ch. Dickens : *Oliver Twist.* Thackeray : *Yellowplush Papers.* Rude : groupe du *Départ des volontaires* (Arc de triomphe). David d'Angers : *fronton du Panthéon.*	Traité de la Tafna : cession à Abd el-Kader des provinces d'Oran et d'Alger. Conquête de Constantine par Lamoricière.
1838	*Le Cabinet des antiques* (II). *La Maison Nucingen. Le Curé de village* (I).	V. Hugo : *Ruy Blas.* Lamartine : *la Chute d'un ange.* E. A. Poe : *Arthur Gordon Pym.*	Coalition contre Molé. Mort de Talleyrand.
1839	*Béatrix. Le Cabinet des antiques* (III). *Illusions perdues* (II). *Le Curé de village* (II). *Splendeurs et misères des courtisanes* (I).	Lamartine : *Recueillements poétiques.* Louis Blanc : *l'Organisation du travail.* Stendhal : *la Chartreuse de Parme.* Naissance de Cézanne.	Démission de Molé. Ministère Soult. Arrestation de Barbès et de Blanqui. Agitation chartiste en Angleterre.
1841	Balzac signe un contrat pour la publication de *la Comédie humaine. Ursule Mirouët. Une ténébreuse affaire.*	Musset : *Souvenir; le Rhin allemand.* Lamartine : *la Marseillaise de la paix.* Proudhon : *Qu'est-ce que la propriété?* Gogol : *les Ames mortes.* Delacroix : *Prise de Constantinople par les croisés.* Loi de Joule sur l'énergie électrique.	Convention des Détroits. Prépondérance de Guizot dans le ministère Soult depuis octobre 1840. Aberdeen remplace Palmerston.
1842	Mort de M. Hanski. Première livraison de *la Comédie humaine. Albert Savarus. La Rabouilleuse. Mémoires de deux jeunes mariées.*	V. Hugo : *le Rhin.* Musset : *Histoire d'un merle blanc.* Aloysius Bertrand : *Gaspard de la Nuit.* E. Sue : *les Mystères de Paris.*	Protectorat français à Tahiti. Affaire Pritchard. Fin de la guerre de l'opium en Chine.
1843	*Honorine. Illusions perdues* (III). Voyage à Saint-Pétersbourg.	V. Hugo : *les Burgraves.* Lamartine : *Graziella.* Nerval : *Voyage en Orient.* Montalembert : *le Devoir des catholiques.* J. S. Mill : *Logique.* Macaulay : *Essais critiques et historiques.* R. Wagner : *le Vaisseau fantôme.*	Querelles scolaires. Lacordaire relève en France l'ordre des Dominicains. Prise de la smala d'Abd el-Kader. Les Britanniques au Natal.

1844	*Modeste Mignon*. *Gaudissart* (II). *Les Paysans* (I).	Vigny : *la Maison du Berger*. A. Dumas : *les Trois Mousquetaires*. Carlyle : *Passé et Présent*.	Conquête de l'Algérie; bataille de l'Isly. Mazzini fonde *la Jeune Europe*, en collaboration avec les réfugiés politiques à Paris.
1845	Établissements du plan définitif de *la Comédie humaine*. *Un homme d'affaires*. *Petites Misères de la vie conjugale*. Balzac visite, avec M^me^ Hanska, l'Allemagne, la France, les Pays-Bas, l'Italie.	Musset : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*. P. Mérimée : *Carmen*. Th. Gautier : *España; la Comédie de la mort*. Baudelaire : *le Salon de 1845*. A. Dumas : *Vingt Ans après*. G. Sand : *le Meunier d'Angibault*. Kierkegaard : *Etapes sur le chemin de la vie*. Daumier : *les Gens de justice*. Wagner : *Tannhäuser*.	Hostilité de la Chambre à l'égard des congrégations. Guizot négocie avec le Vatican la fermeture des collèges des jésuites. Abolition de l'esclavage dans les colonies françaises. Conversion de Newman au catholicisme.
1846	*La Cousine Bette*. A Wiesbaden, Balzac assiste au mariage de la comtesse Anne, fille de M^me^ Hanska.	Michelet : *le Peuple*. G. Sand : *la Mare au diable; les Paysans*. K. Marx : *Misère de la philosophie*. H. Berlioz : *la Damnation de Faust*. Le Verrier établit, par les calculs, l'existence de Neptune.	Retour au pouvoir de Palmerston. Abolition des droits sur les blés en Angleterre. Rupture de l'entente franco-anglaise. Avènement de Pie IX. Le catholicisme toléré en Chine.
1847	*Le Cousin Pons*. *Le Député d'Arcis*. Balzac a de sérieux soucis d'argent et de santé.	Lamartine : *Histoire des Girondins*. Michelet : *Histoire de la Révolution*. Musset : *Un caprice*. E. Brontë : *les Hauts de Hurlevent*.	Reddition d'Abd el-Kader. Campagne des banquets. Autonomie du Canada.
1848	Echec de sa candidature à l'Assemblée constituante.	A. Dumas fils : *la Dame aux camélias*. Mort de Chateaubriand; publication des *Mémoires d'outre-tombe*. J. S. Mill : *Principes d'économie politique*. Thackeray : *la Foire aux vanités*. Claude Bernard découvre la fonction glycogénique du foie.	Révolution de Février en France; proclamation de la II^e^ République. Mouvements révolutionnaires en Italie, dans l'Empire autrichien et en Allemagne.
1850	Mariage avec M^me^ Hanska. Mort de Balzac à Paris (18 août).	Naissance de G. de Maupassant. Bastiat : *Harmonies économiques*. N. Hawthorne : *la Lettre écarlate*. Courbet : *l'Enterrement à Ornans*. Liszt : *Mazeppa*.	Politique réactionnaire de l'Assemblée législative et du président L. N. Bonaparte. Vote de la loi Falloux; loi sur la presse; loi électorale. Rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre.

Projet : 137 ouvrages; 3 000 à 4 000 personnages.
Réalisation : 91 ouvrages; 2 000 personnages.

LA COMÉDIE

I. ETUDES

	scènes de la vie privée	scènes de la vie de province	scènes de la vie parisienne	scènes de la vie politique
1829				
1830	*Gobseck. La Maison du Chat-qui-pelote. Le Bal de Sceaux.*			*Un épisode sous la Terreur.*
1831	*La Femme de trente ans, I.*		*Sarrasine.*	
1832	*Le Colonel Chabert.*	*Le Curé de Tours.*		
1833		*Eugénie Grandet. L'Illustre Gaudissart.*		
1834	*Le Père Goriot, I. La Femme de 30 ans, II.*		*Ferragus. La Duchesse de Langeais.*	
1835	*Le Père Goriot, II. Le Contrat de mariage.*		*La Fille aux yeux d'or.*	
1836	*La Messe de l'athée.*	*Le Cabinet des antiques, I.*	*Facino Cane.*	
1837		*Illusions perdues, I. La Vieille Fille.*	*César Birotteau. Les Employés.*	
1838		*Le Cabinet des antiques, II.*	*La Maison Nucingen.*	
1839	*Béatrix.*	*Le Cabinet des antiques, III. Illusions perdues, II.*	*Splendeurs et misères des courtisanes, I.*	
1840		*Pierrette.*		*Z. Marcas.*
1841	*La Fausse Maîtresse.*	*Ursule Mirouët.*		*Une ténébreuse affaire.*
1842	*Mémoires de deux jeunes mariées. Albert Savarus.*	*La Rabouilleuse.*	*L'Envers de l'histoire contemporaine, I.*	
1843	*Honorine.*	*Illusions perdues, III.*		
1844	*Modeste Mignon.*		*Gaudissart II.*	
1845			*Un homme d'affaires.*	
1846			*La Cousine Bette.*	
1847			*Le Cousin Pons. Splendeurs et misères des courtisanes, II.*	*Le Député d'Arcis.*
Posthumes			*Splendeurs et misères des courtisanes, III. L'Envers de l'histoire contemporaine, II. Les Petits Bourgeois.*	

Nous n'avons cité ici que les œuvres principales.

HUMAINE « Moi, j'aurais porté une société tout entière dans ma tête. »
(A Mme Hanska, 6 février 1844.)

DE MŒURS

scènes de la vie militaire	scènes de la vie de campagne	II. ÉTUDES PHILOSOPHIQUES	III. ÉTUDES ANALYTIQUES
Les Chouans.			*La Physiologie du mariage.*
Une passion dans le désert.		*Adieu. L'Elixir de longue vie.*	
		La Peau de chagrin. Jésus-Christ en Flandre. Le Chef-d'œuvre inconnu. L'Auberge rouge. Les Proscrits. Les Marana, I.	
		Louis Lambert.	
	Le Médecin de campagne.	*Séraphita. Les Marana,* II.	
		La Recherche de l'absolu.	
	Le Lys dans la vallée.	*Un drame au bord de la mer. Melmoth réconcilié.*	
		L'Enfant maudit.	
	Le Curé de village, I.		
	Le Curé de village, II.	*Massimilla Doni.*	
		Sur Catherine de Médicis.	
	Les Paysans, I.		*Petites Misères de la vie conjugale.*
	Les Paysans, II.		

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

OUVRAGES GÉNÉRAUX SUR BALZAC

André Billy — *Vie de Balzac* (Paris, Flammarion, 1944).

Gaétan Picon — *Balzac par lui-même* (Paris, Éd. du Seuil, 1956).

Jacques Borel — *Personnages et destins balzaciens* (Paris, José Corti, 1959).

Geneviève Delattre — *les Opinions littéraires de Balzac* (thèse, Columbia University, 1960).

Jean Hervé Donnard — *Balzac : les réalités économiques et sociales dans « la Comédie humaine »* (Paris, A. Colin, 1961).

Léon-François Hoffmann — *Répertoire géographique de « la Comédie humaine »* (Paris, Corti, 1963-1968 ; 2 vol.).

André Wurmser — *la Comédie inhumaine* (Paris, Gallimard, 1964).

Marie Henriette Faillie — *la Femme et le Code civil dans « la Comédie humaine »* (Paris, Didier, 1968).

Félix Longaud — *Dictionnaire de Balzac* (Paris, Larousse, 1969).

Pierre Barbéris — *Balzac, une mythologie réaliste* (Paris, Larousse, collection « Thèmes et textes », 1971) ; — *le Monde de Balzac* (Paris, Arthaud, 1973).

Arlette Michel — *le Mariage chez Honoré de Balzac. Amours et féminisme* (Paris, les Belles-Lettres, 1978).

Maurice Bardèche — *Balzac* (Paris, Julliard, 1980).

Nicole Mozet — *la Ville de province dans l'œuvre de Balzac* (Sedes, 1982).

EUGÉNIE GRANDET
1833

NOTICE

CE QUI SE PASSAIT EN 1833

■ ***EN POLITIQUE*** : *Louis-Philippe règne depuis 1830. Ministère de Broglie, Thiers et Guizot. Lamartine, qui rentre de son voyage en Orient, est élu député (mars). Loi Guizot sur l'enseignement primaire. En Algérie, début de la lutte d'Abd el-Kader contre la colonisation française.*

■ ***EN LITTÉRATURE*** : *Musset donne à* la Revue des Deux Mondes André del Sarto, les Caprices de Marianne et Rolla. *George Sand publie* Lélia et Métella. *Michelet donne les deux premiers volumes de* l'Histoire de France. *Mérimée publie* Mosaïque, *contes et nouvelles.*

■ ***AU THÉATRE*** : *Victor Hugo fait jouer* Lucrèce Borgia *(2 février)* et Marie Tudor *(6 novembre); Casimir Delavigne donne* les Enfants d'Édouard; *Scribe,* Bertrand et Raton.

■ ***DANS LES SCIENCES ET DANS LES ARTS*** : *Mort du mathématicien Legendre et du physicien Niepce. Gauss fait fonctionner le premier télégraphe électrique. — Le sculpteur Barye expose au Salon* le Lion au serpent. *Mort du musicien Herold. Auber fait jouer* le Bal masqué.

GENÈSE ET PUBLICATION D' « EUGÉNIE GRANDET »

Balzac commença la rédaction d'*Eugénie Grandet* en juin ou en juillet 1833; il l'interrompit à la fin de septembre pour aller en Suisse, à Neuchâtel; il revint à Paris le 4 octobre et, le 13 octobre, il écrivait à Mme Hanska : « *Eugénie Grandet,* un de mes tableaux les plus achevés, est à moitié. J'en suis très content, *Eugénie Grandet* ne ressemble à rien de ce que j'ai fait jusqu'ici. Trouver *Eugénie Grandet* après *Madame Jules,* sans vanité, cela annonce du talent [...]. *Eugénie Grandet* est ravissante. » Il termina son travail le 30 novembre : les cent dernières pages furent écrites en dix jours.

La publication avait précédé l'achèvement du roman : le 19 septembre 1833, *l'Europe littéraire* reproduisait, à quelques pages près, le premier chapitre : mais un différend s'éleva entre Balzac et le

directeur de la revue, qui ne poursuivit pas la publication. Le roman parut en librairie en décembre 1833 : il constituait le premier tome des *Scènes de la vie de province*, qui étaient une subdivision des *Etudes de mœurs au XIX^e siècle* (titre qui fut remplacé par celui de *la Comédie humaine*). Dans la production romanesque de Balzac, *Eugénie Grandet* se place entre *le Colonel Chabert* et *le Curé de Tours*, publiés en 1832, et *le Père Goriot*, publié en 1834. Cette même année 1833, Balzac avait fait paraître aussi *le Médecin de campagne* et *l'Illustre Gaudissart*.

LES SOURCES D' « EUGÉNIE GRANDET »

Partant d'une phrase de Balzac répondant à sa sœur Laure : « Mais bête, puisque l'histoire est vraie, veux-tu que je fasse mieux que la vérité[1] ? », les érudits ont recherché les sources du roman. Le plus souvent, il semble que l'on ait pris au pied de la lettre l'affirmation que « l'histoire est vraie ». On a recherché à Saumur même un personnage réel qui ait pu servir de modèle pour le père Grandet. Mais P.-G. Castex, dans un article de la *Revue d'histoire littéraire de la France* (janvier-mars 1964), propose une autre direction de recherche, plus séduisante parce que plus vraisemblable. Les sources d'*Eugénie Grandet* seraient la convergence et l'amalgame d'un certain nombre de souvenirs de Balzac : « Quand, dans son appartement parisien, [l'auteur] mobilise les images qui s'organisent sous sa plume en une matière romanesque autonome, il va les puiser spontanément dans les zones familières de son expérience » (p. 87). *Eugénie Grandet* ferait, en réalité, partie d'un cycle tourangeau : Saumur, lieu de l'action, a été choisi par Balzac arbitrairement, mais avec le souci de pouvoir transposer sans invraisemblance des réminiscences et des traits d'observation concernant la région de Tours, qui lui était si familière. Quant aux personnages, qu'il nous suffise d'indiquer, à titre d'exemple, les sept noms cités par P.-G. Castex comme éléments constitutifs de Grandet, chacun donnant soit un de ses traits physiques ou moraux, soit tel aspect de sa situation financière en particulier : il s'agit de M. de Savary, de M. de Valesne, de Gabriel-François Coudreux, d'un médecin, vieil ami de la famille de Balzac, de Jacques Sondet, de Jean Margonne et de M. Dujai. On peut donc conclure avec P.-G. Castex (même article, p. 93) : « Aucune des pistes suivies par nous ne conduit exactement à *l'histoire vraie* que Balzac aurait racontée, s'il fallait prendre à la lettre le texte cité par Laure. Toutes mettent en lumière des aspects de son expérience, qu'il a pu mettre à profit et *fondre*, selon sa propre expression, *dans un seul tableau*. Balzac ne prétend pas *inventer*, mais il *synthétise*, selon le dessein et les nécessités de l'œuvre qu'il

1. Voir un extrait de cette lettre dans les Jugements, à la fin du deuxième volume.

entreprend : *La littérature se sert du procédé qu'emploie la peinture, qui, pour faire une belle figure, prend les mains de tel modèle, les pieds de tel autre, la poitrine de celui-ci, les épaules de celui-là. L'affaire du peintre est de donner la vie à ces membres choisis et de la rendre probable.* » (*Le Cabinet des antiques*, Préface.)

LES PERSONNAGES

En dépit du titre donné au roman, la personnalité la plus saillante est le **père Grandet.** Son avarice, qui combine le goût de la thésaurisation et la cupidité, en fait un passionné à froid. Tout le roman subit l'influence de sa puissance calculatrice. Son autorité se marque d'une façon directe par la tyrannie qu'il exerce sur toute la famille, allant jusqu'à séquestrer sa fille unique, et indirectement par la rivalité qui anime cruchotins et grassinistes pour obtenir « Eugénie et ses millions ». Au service de cette volonté dominatrice, Grandet met une activité inlassable et une intelligence froide, minutieuse dans ses calculs et dans la préparation de chaque affaire, un sens aigu de l'observation, qui sait aussitôt trouver le parti à tirer d'une situation, et beaucoup de ruse. Le vieillard parvient à une parfaite efficacité de ses moyens grâce au silence méfiant qu'il observe à l'égard de tous : ce n'est qu'au moment où il sent sa mort prochaine qu'il initie Eugénie à ses affaires courantes. Au point de vue moral, Grandet est d'une indifférence totale : hypocrite d'une manière habituelle, il est dépourvu de tout scrupule; le but poursuivi justifie n'importe quel moyen employé — comme en témoigne son attitude envers sa femme, à l'égard de qui il passe de l'indifférence aux soins les plus attentifs pour des considérations uniquement matérielles. Il va jusqu'au cynisme, essayant d'exploiter les sentiments religieux d'Eugénie et de sa mère pour obtenir ce qu'il veut. Au début du roman, il semble arrivé à l'apogée de sa puissance : l'amélioration de sa situation matérielle n'a plus rien d'une nécessité; mais l'accumulation de richesses supplémentaires devient pour lui une sorte de jeu gratuit, et il éprouve une joie de dilettante devant la réussite de ses combinaisons savantes; ainsi, lorsqu'il décide de s'occuper de l'héritage de son frère, il n'a rien à gagner personnellement. Il recherche seulement le plaisir de lutter contre des adversaires nombreux, apparemment bien armés et surtout auréolés du prestige de la capitale. Grandet les appelle d'ailleurs — non sans ironie — les *malins de Paris*. Enfin, il est absolument subjugué par sa passion de l'or; son avarice l'aliène totalement jusqu'à ses derniers instants, absorbés dans une jouissance purement contemplative, seule ressource qui reste à son désir de possession, alors que l'approche de la mort a brisé toute activité physique et intellectuelle.

Eugénie, sous la double contrainte de la passion exclusive de son père pour l'or et d'une vie provinciale étriquée, nous apparaît

d'abord comme une jeune fille douce, religieuse, et dont la personnalité ne se dégage guère. Elle n'est, au début du roman, qu'une victime soumise. L'arrivée de son cousin révèle une partie de son caractère : sensibilité, générosité dans le cœur; sang-froid et volonté dans l'esprit. Lorsqu'elle s'oppose à son père, elle fait montre d'une énergie non dénuée d'habileté, capable d'atteindre jusqu'à l'héroïsme, comme lorsqu'elle menace de se tuer si Grandet porte la main sur le coffret de Charles. Pendant toute l'absence de ce dernier, son amour reste secret, fervent, associé au sentiment religieux ainsi qu'à un certain romanesque. Sous l'effet de l'âge et de l'infidélité de Charles, Eugénie achève d'évoluer, accentuant les traits que les événements antérieurs avaient fait apparaître : elle s'affirme d'une façon vengeresse contre le monde extérieur, soulignant intentionnellement sa ressemblance avec son père et donnant à Charles une leçon; en même temps, elle donne libre cours à son altruisme en assurant le bonheur de Nanon et en usant de sa fortune pour soulager les pauvres. Bien des traits de son caractère rappellent le père Grandet : elle n'est pas moins secrète que lui; sa passion est aussi exclusive que celle de son père, tout en ayant un autre objet. Et si Eugénie n'a pas souvent la possibilité de le montrer, elle se révèle également autoritaire en certaines circonstances : lorsqu'elle organise la réception que l'on doit faire à Charles, ou encore dans son attitude à l'égard du président de Bonfons, le soir où elle lui signifie à quelles conditions elle a choisi de l'épouser.

M^me^ Grandet, qui a en commun avec sa fille une grande ferveur religieuse, est un personnage d'importance secondaire : terrorisée par son mari, victime résignée, elle reçoit de la religion les seules consolations qu'elle puisse attendre de cette vie. Mais il y a en elle un autre aspect, positif et moins fatal. Balzac nous signale, ce qu'elle prouve ensuite, son observation patiente et parfois assez fine de son mari. Elle utilise ces dons pour aider Eugénie, et elle se montre capable, à l'occasion, d'énergie et de décision. C'est pour avoir tenu tête à Grandet qu'elle tombe malade; elle se réfugie dans le silence pour ne pas renseigner son époux sur la disparition du trésor d'Eugénie. Sa complicité avec cette dernière l'illumine un moment et souligne la puissance inhibitrice de Grandet sur les caractères sans fermeté.

Charles n'est qu'un médiocre. Après s'être montré ridicule par son affectation d'une supériorité purement vestimentaire, par son mépris systématique et superficiel pour tout ce qui l'entoure, il nous touche un moment par la douleur, sincère semble-t-il, qu'il montre en apprenant la mort de son père; la sympathie qu'éprouve le lecteur pour Eugénie rejaillit sur lui, malgré quelques réticences, lorsque s'ébauche leur idylle. Son ingratitude envers sa cousine ne nous étonne guère; ce que nous apprenons de ses trafics en terres lointaines confirme son absence de scrupules. C'est un ambitieux

aussi acharné que son oncle, mais doué d'une intelligence limitée. Il fait, en réalité, une fortune assez facile, dont la rapidité l'éblouit au point qu'il éprouve aussitôt le besoin de se prouver son pouvoir : après l'argent, c'est un titre qu'il souhaite. Voilà pourquoi Mme d'Aubrion n'a pas de mal à capter sa confiance et à lui faire épouser sa fille. Charles est lié avant même son arrivée à Paris; mais il aura payé cher son titre de noblesse : il a rencontré, en sa future belle-mère, plus fort que lui, et il regrettera sa légèreté à l'égard d'Eugénie — pour des raisons financières. Ce qui fait l'unité du personnage est le besoin qu'il ressent de s'imposer au monde : d'abord par l'étalage de son luxe, puis par la réussite dans les affaires, enfin par une alliance qui flatte sa vanité. Il représente la caricature des traits les plus accusés de son oncle, associés aux ridicules d'un dandy égaré à Saumur.

Parmi les personnages secondaires, se détache **Nanon,** l'incarnation de la fidélité à ses maîtres et du travail acharné; Balzac n'en a pas fait une simple caricature, malgré quelques traits plaisants dont il la charge; elle est bonne, dévouée à Eugénie par affection plus que par devoir, mais sans jamais trahir l'aveugle obéissance qu'elle voue à Grandet. Lorsqu'elle évoque ce que serait pour elle un mari, elle nous découvre toute une sensibilité émouvante.

Les deux groupes rivaux, les familles **Cruchot** et **Des Grassins,** ne sont pas non plus sans relief. Leur préoccupation dominante est d'obtenir la main — et les millions, comme le précise l'un d'eux — d'Eugénie. Mais chacun a sa tactique et trahit par là son caractère. Le notaire reste prudent, malgré l'importance de l'enjeu, et freine l'impétuosité du président, arriviste qui n'hésiterait pas à compromettre sa charge de magistrat par complaisance pour Grandet. Des Grassins conserve bien des traits du militaire qu'il a été; à Paris, sa faiblesse de caractère l'entraînera dans une vie tumultueuse, en compagnie de son fils, qui n'est qu'un benêt. Parallèlement, Mme Des Grassins et l'abbé Cruchot usent de diplomatie et ne manquent pas d'habileté.

La famille **d'Aubrion** est campée d'une façon plus schématique. Le seul trait particulier du comte est le respect du nom qu'il porte. Sa femme, sorte d'aventurière, permettait à Balzac une étude plus approfondie, que son rôle, réduit, ne justifiait pas.

Enfin, à l'arrière-plan, toute une foule s'agite, juge et bavarde : la ville de Saumur commente les événements, et l'écho de ses propos souligne les caractéristiques du climat provincial.

LA TECHNIQUE DU ROMAN

Eugénie Grandet passe, auprès d'un certain nombre de critiques, pour le chef-d'œuvre du roman balzacien. Sans aller jusqu'à reconnaître à cette œuvre ce caractère exceptionnel, on ne peut lui dénier, au moins sur le plan technique, les qualités achevées du genre.

L'intrigue ne présente pas beaucoup d'originalité : il y a peu de

surprises dans le déroulement de cette histoire sentimentale assez commune : le rêve d'Eugénie se heurte à l'incompréhension et au despotisme de son père, puis à l'indifférence et à l'oubli de Charles; de tels obstacles ne sont pas rares dans les romans de l'amour malheureux. C'est l'arrivée de Charles qui provoque dans la maison Grandet un double effet : pour Eugénie, la révélation de l'amour; chez Grandet, le désir de tenter une grande manœuvre financière destinée à liquider à son propre bénéfice la faillite de son frère mort. L'arrivée de Charles, qui vient rompre les habitudes de la famille Grandet, strictement réglées par la volonté impérieuse de son chef et par la monotonie de la vie provinciale, se produit en 1819, le soir même où l'on fête l'anniversaire d'Eugénie; les quelques journées qui s'écoulent de l'arrivée de Charles à son départ occupent à elles seules les trois quarts du roman. Racontés presque heure par heure, les faits, situés dans leur décor grâce aux descriptions préalables, s'enrichissent de portraits, de retours en arrière, de commentaires qui éclairent le présent en le chargeant de tout le poids du passé. Deux mois après ces événements mémorables, une nouvelle crise éclate : le jour de l'an 1820, Grandet découvre qu'Eugénie a donné son or à Charles et la condamne à la réclusion. Le troisième épisode dramatique se place en 1822, lorsque Grandet tente de s'emparer du nécessaire garni d'or laissé en dépôt par Charles à Eugénie; la scène de violence qui en résulte a pour conséquence, en octobre 1822, la mort de M^me^ Grandet, déjà affaiblie par la maladie. Cinq ans se passent, et c'est la mort de Grandet (1827). Cette année-là aussi, au mois de juin, Charles revient des Indes : le jour même où Eugénie apprend la trahison de celui qu'elle aime, elle se décide à épouser le président de Bonfons. Tout le monde à Saumur se demandait en 1819 qui deviendrait l'époux d'Eugénie Grandet : la question trouve sa réponse huit ans après.

On serait donc tenté de prêter une structure dramatique à *Eugénie Grandet*; les quelques grandes « journées » qui jalonnent le récit semblent concentrer en des moments privilégiés les phases d'une action qui marche à son dénouement. Cette impression se confirme encore du fait que tout se déroule dans un même décor, celui de la maison Grandet, immuablement fixée dans son atmosphère confinée. Cependant, malgré ces « épisodes », la continuité du temps est marquée à chaque instant par une chronologie rigoureuse. Le romancier-chroniqueur guide d'ailleurs le lecteur au milieu de la complexité des faits : ainsi, à la fin du chapitre IV, on suit, étape par étape, les ruses inventées par Grandet durant cinq ans pour user la patience des créanciers parisiens de son frère; le romancier prévient alors qu'on reverra ces créanciers « au moment où les événements de cette histoire les obligeront à y reparaître », et, au début du chapitre suivant, il revient en arrière pour rejoindre Eugénie et sa mère au lendemain du départ de Charles. Roman-drame et roman-chronique alternent, ou plutôt se combinent, dans *Eugénie*

Grandet; le temps se déroule plus vite, à mesure que le roman avance, puisque un quart de l'œuvre suffit à couvrir les événements depuis le départ de Charles jusqu'au mariage d'Eugénie; c'est que, tout au long des années, la monotonie de la vie provinciale, le perpétuel retour des habitudes quotidiennes ne laissent place à aucun fait saillant, sinon à ces « scènes » qui sont comme les échos de plus en plus lointains de ce grand bouleversement provoqué par la fugitive apparition de Charles dans la maison Grandet. Ainsi, la structure du roman et son rythme semblent déterminés par le sujet même qu'il traite. La réalité que prennent progressivement les personnages dans l'imagination de leur créateur explique cet accord, spontanément obtenu en dehors de toute théorie préconçue.

LA PSYCHOLOGIE

Il y a conflit entre Grandet et Eugénie, mais Balzac a évité la situation commune à tant de romans et de comédies, où un père interdit à sa fille tout projet de mariage avec celui qu'elle aime. Grandet ne saura jamais les promesses échangées entre Eugénie et Charles. Les soupçonne-t-il? Peu importe, puisqu'une telle union est pour lui inconcevable. Mais ce qu'il devine, c'est qu'Eugénie a donné son or à Charles. Ainsi, l'opposition entre père et fille naît du heurt de deux passions contraires : l'avarice et la générosité.

L'avarice de Grandet a pour aliment son instinct de rapacité. La vue de l'or déchaîne en lui une jouissance sauvage, une fureur de posséder qui ne s'éteindra qu'à son dernier souffle. Cet aspect animal d'une passion dévorante donne à Grandet des dimensions monstrueuses, qu'on retrouvera, nées de passions différentes, chez bien d'autres personnages balzaciens. L'obsession de l'or, qui touche parfois à la démence, est toutefois équilibrée par des traits plus traditionnels : les économies de bouts de chandelle et de morceaux de sucre, la méfiance continuelle et la crainte d'être volé sont les manifestations quotidiennes d'une parcimonie bourgeoise, qui soupçonne partout gaspillage et malhonnêteté. Mais Grandet est aussi un homme actif : l'expérience de la vie a guidé vers des buts positifs les tendances profondes de sa nature; l'appât du gain a fait de lui un homme d'affaires des plus habiles; qu'il s'agisse de vendre son vin, de tirer parti de ses terres, de liquider la faillite de son frère, Grandet tire le meilleur profit de la situation, sans jamais dépasser les bornes de ce qu'il convient d'appeler l' « honnêteté commerciale ». Ainsi s'accumulent sur lui tous les aspects de l'amour de l'argent. On pourrait croire qu'il y a contradiction entre les audaces du spéculateur et les angoisses du thésauriseur; il n'en est rien, car une passion exclusive conditionne tout son être. L'avarice déchaîne chez lui une fureur aveugle quand il craint de se voir dépossédé et une clairvoyance démoniaque quand il s'agit d'acquérir; l'avarice détourne à son profit tous ses sentiments : Grandet aime réellement sa fille, mais parce qu'elle est son *héritière.*

Quant à Eugénie, elle est dominée elle aussi par une passion exclusive, qui sommeillait en elle jusqu'au moment où Charles a fait son entrée dans la maison Grandet. L'amour est pour elle d'abord un acte de générosité; elle voudrait offrir à Charles tout ce dont il a besoin, elle rêve d'un avenir où comptent seuls les beaux sentiments; elle aime Charles non parce qu'elle est éblouie par les belles manières du dandy parisien, mais parce qu'il est ruiné. Les moments où elle se révolte contre son père, où elle tient bon contre lui, ce sont ceux où son désintéressement refuse de plier devant la cupidité de Grandet. Lorsque, les années s'écoulant, son rêve de bonheur s'estompe, elle ne renonce pas à cette noblesse d'âme, qui lui dicte de se consacrer tout entière à son père vieillissant. Devenue immensément riche à la mort de Grandet, mariée par raison à M. de Bonfons, puis devenue veuve, Eugénie reste fidèle à elle-même; privée de l'amour qui lui aurait permis de donner libre essor à son idéalisme, elle tourne sa générosité vers les bonnes œuvres et répand le bien autour d'elle.

La personne de Grandet domine tout le roman de sa puissance et de sa présence, et relègue au second plan l'héroïne du roman, tant il est vrai qu'il est plus facile de donner du relief au vice qu'à la vertu. L'un et l'autre incarnent des passions opposées; par certains aspects de son personnage, Grandet devient le type de l'avare, mais Eugénie n'est pas simplement le symbole de la générosité face à l'avarice. Car il y a malgré tout une ressemblance entre le père et la fille : Eugénie tient de son père un certain esprit pratique, un certain sens de l'autorité, un entêtement qui ont sans doute d'autres objets que la passion de Grandet, mais qui sont réels; ce qui était silence méfiant chez le père, est discrétion et repliement sur soi chez la fille. Devenue bienfaitrice de ses concitoyens, Eugénie « accumule soigneusement ses revenus, et peut-être semblerait-elle parcimonieuse si elle ne démentait la médisance par un noble emploi de sa fortune ». Ces liens de l'hérédité, à peine esquissés par Balzac, donnent aux personnages leur complexité vivante, mais c'est plus encore l'influence du milieu qui conditionne leur caractère.

LE RÉALISME

L'histoire d'Eugénie Grandet n'est concevable que dans une petite ville de province. Mille détails décrivent la vie étriquée, les rumeurs cancanières de Saumur. Grandet est le grand homme de Saumur, le plus riche, le plus redouté par sa rouerie en affaires; pourrait-il, s'il vivait à Paris, avoir autant de prestige et surtout préserver sa « grandeur » tout en menant aux yeux de tous un train de vie presque misérable? Les Saumurois ne se moquent pas de Grandet; sa ladrerie n'est après tout qu'une caricature de ces qualités d'économie, si prisées de la bourgeoisie provinciale. Le despotisme familial du maître de maison, la pieuse soumission de sa femme

s'expliquent mieux dans un milieu social où les traditions morales et religieuses restent respectées. L'exaltation sentimentale d'Eugénie, sa révolte ont une naïveté romanesque qui sent la province; quand, devenue riche et veuve, elle devient la plus généreuse des dames patronesses, ses libéralités ne sont pas sans limite, car tout est à la mesure de la vie provinciale. D'un bout à l'autre du roman, la maison Grandet reste la même, mais elle n'est pas, après tout, si différente de celles qui l'entourent.

La destinée des Grandet est également inséparable de l'histoire de leur temps. Comme Goriot, Grandet, né vers 1750, appartient à la génération qui s'est enrichie à la faveur de la Révolution. L'artisan tonnelier a acheté des biens nationaux; l'exploitation fructueuse de ses terres a sans cesse accru ses revenus. Un nouveau domaine, celui de Froidfond, s'est ajouté à ses propriétés, mais ce n'est pas pour jouer au châtelain ni se parer d'un titre de noblesse, mais toujours pour s'enrichir. Ce n'est qu'assez tard que Grandet se décide à acheter des rentes d'État et, pour couronner toute son œuvre, à lancer la grande opération destinée à liquider la faillite de son frère au détriment des créanciers parisiens. Thésaurisation, profits commerciaux, spéculation financière, tous les aspects de l'enrichissement figurent dans la carrière de Grandet. Mais la province est toujours en retard sur Paris : ce qui paraît normal à un homme d'affaires parisien est pour le riche bourgeois provincial une affaire risquée : Grandet en est conscient, il multiplie les précautions pour ne pas échouer dans une entreprise où il va se mesurer avec les « malins de Paris »; son succès lui prouve qu'il est désormais aussi fort qu'eux. L'histoire de Grandet est donc liée à ce développement de la puissance de l'argent, que Balzac ne cesse de dénoncer. On a reproché au romancier d'avoir forcé les chiffres, et les dix-sept millions qu'a amassés Grandet à l'heure de sa mort ont paru n'avoir aucun rapport avec les possibilités réelles. Une telle fortune aurait été colossale pour l'époque, mais Balzac s'est justifié au cours même de son roman; avec précision, il note les étapes de cet accroissement gigantesque, et on ne saurait prendre en faute son arithmétique. La fortune de Grandet n'est ni plus ni moins imaginaire que le personnage; si l'on admet, dans son grossissement même, l'image que Balzac donne de la cupidité, si, en bref, on pénètre dans son univers romanesque, la réalité des chiffres reste à la mesure des créatures qu'il a imaginées.

N. D. Photo.

CHAMBRE HABITÉE PAR BALZAC DE 1825 A 1827 RUE VISCONTI,
OÙ SE TROUVAIT SON IMPRIMERIE

PRÉFACE

« Il se rencontre, au fond des provinces, quelques têtes dignes d'une étude sérieuse, des caractères pleins d'originalité, des existences tranquilles à la superficie et que ravagent secrètement de tumultueuses passions, mais les aspérités les plus tranchées des caractères, mais les exaltations les plus passionnées finissent par s'y abolir dans la constante monotonie des mœurs. Aucun poète n'a tenté de décrire les phénomènes de cette vie qui s'en va, s'adoucissant toujours. Pourquoi non? S'il y a de la poésie dans l'atmosphère de Paris où tourbillonne un *simoun*[1] qui enlève les fortunes et brise les cœurs, n'y en a-t-il donc pas aussi dans la lente action du *sirocco* de l'atmosphère provinciale qui détend les plus fiers courages, relâche les fibres, et désarme les passions de leur *acutesse*[2]? Si tout arrive à Paris, tout passe en province : là, ni relief, ni saillie; mais là, des drames dans le silence; là, des mystères habilement dissimulés; là, des dénouements dans un seul mot; là, d'énormes valeurs prêtées par le calcul et l'analyse aux actions les plus indifférentes. On y vit en public. **(1)**

« Si les peintres littéraires ont abandonné les admirables scènes de la vie de province, ce n'est ni par dédain, ni faute d'observation; peut-être y a-t-il impuissance. En effet, pour initier à un intérêt presque muet, qui gît moins dans l'action que dans la pensée; pour rendre des figures, au premier aspect peu colorées, mais dont les détails et les demi-teintes sollicitent les plus savantes touches du pinceau; pour restituer à ces tableaux leurs ombres grises et leur clair-obscur; pour sonder une nature creuse en apparence, mais que l'examen trouve pleine et riche sous une écorce unie, ne faut-il pas une multitude de préparations, des soins inouïs, et, pour de tels portraits, les finesses de la miniature antique?

« La superbe littérature de Paris, économe de ses heures, qu'au détriment de l'art, elle emploie en haines et en plaisirs, veut son drame tout fait; quant à le chercher, elle n'en a pas le loisir à une

---

1. *Simoun* : vent chaud et violent d'Afrique, de même que le *sirocco* ; 2. *Acutesse* acuité, intensité.

QUESTIONS

1. Quelle est l'idée exprimée ici? Comparez ce passage aux descriptions préliminaires du premier chapitre, en essayant de montrer comment Balzac a su mettre en application ses idées. L'analyse de l'opposition entre une certaine vie parisienne et un aspect traditionnel de la vie de province vous paraît-elle juste?

époque où le temps manque aux événements; quant à le créer, si quelque auteur en émettait la prétention, cet acte viril exciterait des émeutes dans une république où, depuis longtemps, il est défendu, de par la critique des eunuques, d'inventer une forme, un genre, une action quelconques. **(2)**

« Ces observations étaient nécessaires, et pour faire connaître la modeste intention de l'auteur, qui ne veut être ici que le plus humble des copistes, et pour établir incontestablement son droit à prodiguer les longueurs exigées par le cercle de minuties dans lequel il est obligé de se mouvoir. Enfin, au moment où l'on donne aux œuvres les plus éphémères le glorieux nom de CONTE, qui ne doit appartenir qu'aux créations les plus vivaces de l'art, il lui sera sans doute pardonné de descendre aux mesquines proportions de l'histoire, l'histoire vulgaire, le récit pur et simple de ce qui se voit tous les jours en province.

« Plus tard, il apportera son grain de sable au tas élevé par les manœuvres de l'époque; aujourd'hui, le pauvre artiste n'a saisi qu'un de ces fils blancs[1] promenés dans les airs par la brise, et dont s'amusent les enfants, les jeunes filles, les poètes; dont les savants ne se soucient guère, mais que, dit-on, laisse tomber de sa quenouille une céleste fileuse. Prenez garde! Il y a des *moralités* dans cette tradition champêtre. Aussi, l'auteur en fait-il son épigraphe. Il vous montrera comment, durant la belle saison de la vie, certaines illusions, de blanches espérances, des fils argentés descendent des cieux et y retournent sans avoir touché terre. » **(3) (4)**

Septembre 1833.

---

1. Les fils de la Vierge.

QUESTIONS

2. Que cherche à démontrer Balzac ici? Montrez ce qu'il y a de polémique dans le dernier paragraphe du passage. Contre qui sont dirigées ces attaques? Sont-elles justifiées? L'orgueil de l'auteur : ses manifestations; montrez qu'il porte sur le dessein, non sur le résultat obtenu.

3. Intention de l'auteur dans son roman, d'après ces lignes. Le paradoxe apparent : comment concilier histoire et poésie? Rattachez la *moralité*, au sens employé ici et que vous définirez, aux autres préoccupations de l'auteur.

4. SUR L'ENSEMBLE DE LA PRÉFACE. — Reliez les idées exprimées ici à l'avant-propos de *la Comédie humaine*.

— Comparez Préface et Postface dans les intentions et dans le ton.

— Le roman vous paraît-il s'harmoniser avec ces commentaires?

EUGÉNIE GRANDET

A MARIA[1]

Que votre nom, vous dont le portrait est le plus bel ornement de cet ouvrage, soit ici comme une branche de buis bénit, prise on ne sait à quel arbre, mais certainement sanctifiée par la religion et renouvelée, toujours verte, par des mains pieuses, pour protéger la maison.

DE BALZAC.

I

PHYSIONOMIES BOURGEOISES

Il se trouve dans certaines villes de province des maisons dont la vue inspire une mélancolie égale à celle que provoquent les cloîtres les plus sombres, les landes les plus ternes ou les ruines les plus tristes. Peut-être y a-t-il à la fois dans ces maisons et le silence du cloître, et l'aridité des landes, et les ossements des ruines : la vie et le mouvement y sont si tranquilles qu'un étranger les croirait inhabitées, s'il ne rencontrait tout à coup le regard pâle et froid d'une personne immobile dont la figure à demi monastique dépasse l'appui de la croisée, au bruit d'un pas inconnu.

Ces principes de mélancolie existent dans la physionomie[2] d'un logis situé à Saumur, au bout de la rue montueuse[3] qui mène au château, par le haut de la ville. Cette rue, maintenant peu fréquentée, chaude en été, froide en hiver, obscure en quelques endroits, est remarquable par la sonorité de son petit pavé caillouteux, toujours propre et sec, par l'étroitesse de sa voie tortueuse, par la paix de ses maisons qui appar-

1. La personnalité de cette Maria resta longtemps mystérieuse; André Chancerel et Roger Pierrot, en 1955, pensent avoir trouvé qu'il s'agit de Maria du Fresnay, à qui Balzac fut lié en 1833; 2. *Physionomie* : aspect qui résulte de l'ensemble du logis; 3. L'actuelle rue du Fort.

tiennent à la vieille ville, et que dominent les remparts. (1)

Des habitations trois fois séculaires y sont encore solides quoique construites en bois, et leurs divers aspects contribuent à l'originalité qui recommande cette partie de Saumur à l'attention des antiquaires et des artistes. Il est difficile de passer devant ces maisons sans admirer les énormes madriers dont les bouts sont taillés en figures bizarres, et qui couronnent d'un bas-relief noir le rez-de-chaussée de la plupart d'entre elles.

Ici, des pièces de bois transversales sont couvertes en ardoises et dessinent des lignes bleues sur les frêles murailles d'un logis terminé par un toit en colombage[1] que les ans ont fait plier, dont les bardeaux[2] pourris ont été tordus par l'action alternative de la pluie et du soleil[3]. Là se présentent des appuis de fenêtre usés, noircis, dont les délicates sculptures se voient à peine, et qui semblent trop légers pour le pot d'argile brune d'où s'élancent les œillets ou les rosiers d'une pauvre ouvrière. Plus loin, c'est des portes garnies de clous énormes où le génie[4] de nos ancêtres a tracé des hiéroglyphes domestiques[5] dont le sens ne se retrouvera jamais. Tantôt un protestant y a signé sa foi, tantôt un ligueur[6] y a maudit Henri IV. Quelque bourgeois y a gravé les insignes de sa *noblesse de cloches*[7], la gloire de son échevinage oublié. L'histoire de France est là tout entière. A côté de la tremblante maison à pans hourdés[8] où

---

1. *Colombage :* ici, rangée de solives; 2. *Bardeaux :* minces planches de bois en forme de tuiles, qui servent de couverture; 3. *Var. :* « [dont] la pluie, le soleil et le changement de temps ont tordu les bardeaux pourris » (*l'Europe littéraire*, 1833); « [dont] les bardeaux pourris ont été tordus par la pluie et par le soleil » (1834); 4. *Génie :* ingéniosité, esprit inventif; 5. *Hiéroglyphes domestiques :* inscriptions faites à propos d'événements de la vie privée, et dont le sens est devenu aussi mystérieux que celui des hiéroglyphes égyptiens l'est resté longtemps. Champollion déchiffra ces derniers en 1822, donc après le moment où se passe l'action et avant la publication du roman; 6. *Ligueur :* membre de la Ligue catholique sous Henri III et Henri IV. Les guerres de religion furent très vives à Saumur; sous Henri IV, la ville, gouvernée par Duplessis-Mornay, resta un des centres importants du protestantisme; 7. *Noblesse de cloches* ou *noblesse de la cloche :* « Nom que l'on donnait aux descendants des maires et des échevins, maîtres, en leur qualité d'officiers municipaux, de la cloche de la commune, et anoblis en certaines villes par quelques charges municipales » (Littré); 8. *Hourdé :* maçonné avec des moellons et du plâtras.

QUESTIONS

1. Quelle atmosphère l'auteur veut-il créer ici? Précisez la signification que prend ici le mot *mélancolie*. — Pourquoi Balzac donne-t-il des indications générales sur *certaines villes de province* avant de prendre l'exemple de Saumur? Rattachez cette méthode au dessein de *la Comédie humaine* et, plus précisément, reportez-vous à la Préface et à la Postface d'*Eugénie Grandet :* quelle signification et quelle portée doit prendre ce roman?

l'artisan a déifié[1] son rabot, s'élève l'hôtel d'un gentilhomme où sur le plein cintre[2] de la porte en pierre se voient encore quelques vestiges de ses armes, brisées par les diverses révolutions qui depuis 1789 ont agité le pays. (2)

Dans cette rue, les rez-de-chaussée commerçants ne sont ni des boutiques ni des magasins, les amis du moyen âge y retrouveraient l'ouvrouère[3] de nos pères en toute sa naïve simplicité. Ces salles basses, qui n'ont ni devanture, ni montre[4], ni vitrages, sont profondes, obscures et sans ornements extérieurs ou intérieurs. Leur porte est ouverte en deux parties pleines, grossièrement ferrées, dont la supérieure se replie intérieurement, et dont l'inférieure armée d'une sonnette à ressort va et vient constamment. L'air et le jour arrivent à cette espèce d'antre humide ou par le haut de la porte ou par l'espace qui se trouve entre la voûte, le plancher et le petit mur à hauteur d'appui dans lequel s'encastrent de solides volets, ôtés le matin, remis et maintenus le soir avec des barres de fer boulonnées. Ce mur sert à étaler les marchandises du négociant. Là, nul charlatanisme. Suivant la nature du commerce, les échantillons consistent en deux ou trois baquets pleins de sel et de morue, en quelques paquets de toile à voiles, des cordages, du laiton pendu aux solives du plancher, des cercles le long des murs, ou quelques pièces de drap sur des rayons.

Entrez. Une fille propre, pimpante de jeunesse, au blanc fichu, aux bras rouges, quitte son tricot, appelle son père ou sa mère, qui vient et vous vend à vos souhaits, flegmatiquement, complaisamment, arrogamment, selon son caractère, soit pour deux sous, soit pour vingt mille francs de marchandise.

Vous verrez un marchand de merrain[5] assis à sa porte et qui tourne ses pouces en causant avec un voisin; il ne possède en apparence que de mauvaises planches à bouteilles et deux ou trois paquets de lattes, mais sur le port son chantier plein

1. *Déifier son rabot :* l'élever à une noblesse presque divine (en l'utilisant à des travaux d'art, à des chefs-d'œuvre); 2. *Plein cintre :* arc en demi-cercle parfait; 3. *Ouvrouère* (ancienne orthographe du mot *ouvroir*) : salle de travail en commun; 4. *Montre :* boîte à étalage; 5. *Merrain :* bois préparé pour faire les douves des tonneaux.

QUESTIONS

2. Quel est le caractère dominant qui se dégage de cette description? Balzac n'a-t-il que le souci de décrire des curiosités pittoresques ou cherche-t-il à préciser un aspect original de Saumur? — Relevez les termes techniques en montrant la richesse et la précision du vocabulaire descriptif. — Cherchez les détails par lesquels le romancier a donné une certaine personnalité à chacune des maisons décrites.

fournit tous les tonneliers de l'Anjou; il sait, à une planche près, combien il *peut*[1] de tonneaux si la récolte est bonne; un coup de soleil l'enrichit, un temps de pluie le ruine : en une seule matinée, les poinçons[2] valent onze francs ou tombent à six livres. (3)

Dans ce pays, comme en Touraine, les vicissitudes de l'atmosphère dominent la vie commerciale. Vignerons, propriétaires, marchands de bois, tonneliers, aubergistes, mariniers sont tous à l'affût d'un rayon de soleil; ils tremblent en se couchant le soir d'apprendre le lendemain matin qu'il a gelé pendant la nuit; ils redoutent la pluie, le vent, la sécheresse, et veulent de l'eau, du chaud, des nuages, à leur fantaisie. Il y a un duel constant entre le ciel et les intérêts terrestres. Le baromètre attriste, déride, égaye tour à tour les physionomies.

D'un bout à l'autre de cette rue, l'ancienne Grand'Rue de Saumur, ces mots « Voilà un temps d'or! » se chiffrent[3] de porte en porte. Aussi chacun répond-il au voisin : « Il pleut des louis! » en sachant ce qu'un rayon de soleil, ce qu'une pluie opportune lui en apporte. Le samedi, vers midi, dans la belle saison, vous n'obtiendriez pas pour un sou de marchandise chez ces braves industriels[4]. Chacun a sa vigne, sa closerie[5], et va passer deux jours à la campagne. Là[6], tout étant prévu, l'achat, la vente, le profit, les commerçants se trouvent avoir dix heures sur douze à employer en joyeuses parties, en observations, commentaires, espionnages continuels. Une ménagère n'achète pas une perdrix sans que les voisins ne demandent au mari si elle était cuite à point. Une jeune fille ne met pas la tête à sa fenêtre sans y être vue par tous les groupes inoccupés. Là donc, les consciences sont à jour, de même que

---

1. Combien il peut vendre. *Pouvoir* s'emploie souvent avec le sens absolu dans le langage commercial; 2. *Poinçon :* tonneau pour le vin, de la contenance de deux tiers de muid environ. La valeur du muid variant avec les régions, celle du poinçon oscille entre 200 et 250 litres; 3. *Se chiffrer :* donner lieu à des calculs de gains; 4. *Industriel :* celui qui exerce une activité lucrative (sens large); ce terme s'applique ici aussi bien aux agriculteurs qu'aux commerçants ou aux fabricants d'objets manufacturés; 5. *Closerie :* petite exploitation rurale; 6. *Là :* c'est-à-dire dans la rue de Saumur en question.

QUESTIONS

3. Par quels moyens successifs Balzac tente-t-il d'évoquer le commerce de Saumur? Quel caractère souligne-t-il d'abord par sa description des lieux? Soulignez l'importance de ce fait pour l'atmosphère du roman. — Quel état d'esprit, chez les commerçants et les acheteurs, se traduit par une apparente désinvolture? Comparez avec le commerce d'une grande ville.

ces maisons impénétrables, noires et silencieuses, n'ont point de mystères.

La vie est presque toujours en plein air : chaque ménage s'assied à sa porte, y déjeune, y dîne, s'y dispute. Il ne passe personne dans la rue qui ne soit étudié. Aussi, jadis, quand un étranger arrivait dans une ville de province, était-il gaussé[1] de porte en porte. De là les bons contes, de là le surnom de *copieux*[2] donné aux habitants d'Angers, qui excellaient à ces railleries urbaines.

Les anciens hôtels de la vieille ville sont situés en haut de cette rue, jadis habitée par les gentilshommes du pays. La maison, pleine de mélancolie, où se sont accomplis les événements de cette histoire, était précisément un de ces logis, restes vénérables d'un siècle où les choses et les hommes avaient ce caractère de simplicité que les mœurs françaises perdent de jour en jour.

Après avoir suivi les détours de ce chemin pittoresque, dont les moindres accidents réveillent des souvenirs et dont l'effet général tend à plonger dans une sorte de rêverie machinale, vous apercevez un renfoncement assez sombre, au centre duquel est cachée la porte de la maison à[3] M. Grandet. (4)

Il est impossible de comprendre la valeur de cette expression provinciale sans donner la biographie de M. Grandet.

M. Grandet jouissait à Saumur d'une réputation dont les causes et les effets ne seront pas entièrement compris par les personnes qui n'ont point, peu ou prou, vécu en province. M. Grandet, encore nommé par certaines gens le père Grandet, mais le nombre de ces vieillards diminuait sensiblement, était en 1789 un maître tonnelier fort à son aise, sachant lire, écrire et compter. Lorsque la République française mit en vente[4], dans

1. *Gausser :* railler; 2. *Copieux :* qui « copie », contrefait les gens par moquerie (terme des XV^e^ et XVI^e^ siècles, selon Littré); 3. L'emploi de la préposition *à* pour marquer la possession donne à l'expression un tour familier. 4. Le décret du 2 novembre 1789, complété par celui du 14 mai 1790, mit les biens ecclésiastiques à la disposition de la nation. La vente commença au début de 1791.

QUESTIONS

4. Dégagez les grandes lignes de la psychologie des Saumurois d'après ce passage. — Quelles sont leurs préoccupations dominantes? leurs distractions? Cette mentalité de petite ville a-t-elle complètement disparu? Comment s'explique le paradoxe apparent des *maisons impénétrables, noires et silencieuses* (qui) *n'ont pas de mystères* (lignes 102-103)? — Par quel moyen Balzac nous fait-il passer de la description générale de Saumur à la personne de Grandet?

l'arrondissement de Saumur, les biens du clergé, le tonnelier, alors âgé de quarante ans, venait d'épouser la fille d'un riche marchand de planches. Grandet alla, muni de sa fortune liquide et de la dot, muni de deux mille louis d'or[1], au district[2], où, moyennant deux cents doubles louis offerts par son beau-père au farouche républicain qui surveillait la vente des domaines nationaux, il eut pour un morceau de pain, légalement, sinon légitimement, les plus beaux vignobles de l'arrondissement, une vieille abbaye et quelques métairies.

Les habitants de Saumur étant peu révolutionnaires, le père Grandet passa pour un homme hardi, un républicain, un patriote, pour un esprit qui donnait dans les nouvelles idées, tandis que le tonnelier donnait tout bonnement dans les vignes. Il fut nommé membre de l'administration du district de Saumur, et son influence pacifique s'y fit sentir politiquement et commercialement. Politiquement, il protégea les ci-devant[3] et empêcha de tout son pouvoir la vente des biens des émigrés[4]; commercialement, il fournit aux armées républicaines un ou deux milliers de pièces de vin blanc, et se fit payer en superbes prairies dépendant d'une communauté de femmes que l'on avait réservée pour un dernier lot. Sous le Consulat, le bonhomme Grandet devint maire, administra sagement, vendangea mieux encore; sous l'Empire, il fut M. Grandet. Napoléon n'aimait pas les républicains : il remplaça M. Grandet, qui passait pour avoir porté le bonnet rouge, par un grand propriétaire, un homme à particule, un futur baron de l'Empire. M. Grandet quitta les honneurs municipaux sans aucun regret. Il avait fait faire, dans l'intérêt de la ville, d'excellents chemins qui menaient à ses propriétés. Sa maison et ses biens, très avantageusement cadastrés[5], payaient des impôts modérés. Depuis le classement[6] de ses différents clos, ses vignes, grâce à des soins constants, étaient devenues la *tête* du pays, mot technique en usage pour indiquer les vignobles qui produisent

---

1. Le *louis d'or*, frappé à partir du règne de Louis XIII, valait à l'origine 10 livres; il valait 20 livres, soit 20 francs, depuis la Révolution; 2. *District :* subdivision du département, moins étendue que l'arrondissement actuel, établie par la loi du 22 décembre 1789; 3. *Ci-devant :* anciens nobles, dans le langage révolutionnaire; 4. Cette vente fut ordonnée par le décret du 14 août 1792; 5. Le cadastre est un registre public où se trouvent mentionnées la situation, l'étendue et la valeur de chaque propriété foncière, en vue de permettre l'assiette de l'impôt; 6. Dans les pays à vignobles, les exploitations sont classées d'après la qualité du vin qu'elles produisent.

la première qualité de vin. Il aurait pu demander la croix de la Légion d'honneur. (5)

Cet événement[1] eut lieu en 1806. M. Grandet avait alors cinquante-sept ans, et sa femme environ trente-six. Une fille unique, fruit de leurs légitimes amours, était âgée de dix ans.

M. Grandet, que la Providence voulut sans doute consoler de sa disgrâce administrative, hérita successivement pendant cette année de madame de La Gaudinière, née de La Bertellière, mère de madame Grandet; puis du vieux M. de La Bertellière, père de la défunte; et encore de madame Gentillet, grand'mère du côté maternel : trois successions dont l'importance ne fut connue de personne. L'avarice de ces trois vieillards était si passionnée que depuis longtemps ils entassaient leur argent pour pouvoir le contempler secrètement. Le vieux M. de La Bertellière appelait un placement une prodigalité, trouvant de plus gros intérêts dans l'aspect de l'or que dans les bénéfices de l'usure. La ville de Saumur présuma donc la valeur des économies d'après les revenus des biens au soleil[2].

M. Grandet obtint alors le nouveau titre de noblesse que notre manie d'égalité n'effacera jamais, il devint *le plus imposé* de l'arrondissement. Il exploitait cent arpents[3] de vignes, qui, dans les années plantureuses, lui donnaient sept à huit cents poinçons[4] de vin. Il possédait treize métairies, une vieille abbaye, où, par économie, il avait muré les croisées[5], les ogives, les vitraux, ce qui les conserva; et cent vingt-sept arpents de prairies où croissaient et grossissaient trois mille peupliers plantés en 1793. Enfin la maison dans laquelle il demeurait était la sienne.

1. La disgrâce administrative de Grandet; 2. Ceux qui ne peuvent être dissimulés (maisons, terres, etc.); 3. *Arpent :* ancienne mesure agraire valant de 30 à 51 ares, selon les pays. *Var. :* « cent quarante arpents »; « mille à douze cents poinçons »; 4. *Poinçon :* voir page 28, note 2; 5. Pour ne pas payer les impôts sur les portes et les fenêtres, institués pour frapper les demeures luxueuses.

QUESTIONS

5. La biographie de Grandet : retracez-en les différentes étapes. Était-il pauvre au départ? — De quel niveau sont ses connaissances intellectuelles? En quoi son degré d'instruction a-t-il pu lui être utile, si on se replace à l'époque où se passent les événements? — Quelle est l'importance de son mariage pour ses débuts? — Caractérisez son attitude sous les différents régimes. Comment utilise-t-il ses responsabilités administratives? En quoi consiste l'opportunisme de Grandet? — Importance de ce passage pour l'histoire de la société française sous la Révolution et l'Empire. Balzac laisse-t-il transparaître ce qu'il pense de cette évolution politique et sociale?

Ainsi établissait-on sa fortune visible. Quant à ses capitaux, deux seules personnes pouvaient vaguement en présumer l'importance : l'une était M. Cruchot, notaire, chargé des placements usuraires de M. Grandet; l'autre, M. Des Grassins, le plus riche banquier de Saumur, aux bénéfices duquel le vigneron participait à sa convenance et secrètement. Quoique le vieux Cruchot et M. Des Grassins possédassent cette profonde discrétion qui engendre en province la confiance et la fortune, ils témoignaient publiquement à M. Grandet un si grand respect que les observateurs pouvaient mesurer l'étendue des capitaux de l'ancien maire d'après la portée de l'obséquieuse considération dont il était l'objet.

Il n'y avait dans Saumur personne qui ne fût persuadé que M. Grandet n'eût un trésor particulier, une cachette pleine de louis et ne se donnât nuitamment les ineffables jouissances que procure la vue d'une grande masse d'or (6). Les avaricieux en avaient une sorte de certitude en voyant les yeux du bonhomme, auxquels le métal jaune semblait avoir communiqué ses teintes. Le regard d'un homme accoutumé à tirer de ses capitaux un intérêt énorme contracte nécessairement, comme celui du voluptueux, du joueur ou du courtisan, certaines habitudes indéfinissables, des mouvements furtifs, avides, mystérieux, qui n'échappent point à ses coreligionnaires. Ce langage secret forme en quelque sorte la franc-maçonnerie des passions. (7)

M. Grandet inspirait donc l'estime respectueuse à laquelle avait droit un homme qui ne devait jamais rien à personne, qui, vieux tonnelier, vieux vigneron, devinait avec la précision d'un astronome quand il fallait fabriquer pour sa récolte mille poinçons ou seulement cinq cents; qui ne manquait pas

QUESTIONS

6. La fortune de Grandet : de quoi se compose-t-elle? Quelle remarque inspire le contraste entre le détail précis de ses biens immobiliers et l'imprécision concernant ses capitaux? — Quels détails nous avertissent déjà de son avarice? Quel intérêt Grandet avait-il à laisser ignorer sa fortune exacte? — Montrez que les héritages faits par le vigneron sont en même temps la marque d'une sorte d'hérédité : quelles ressemblances peut-on noter entre l'attitude de *ces trois vieillards* (ligne 176) et celle de Grandet? Grandet a-t-il leur méfiance à l'égard des placements et de l'usure? Quelle conclusion en tirer?

7. Quel est l'intérêt de ces commentaires de Balzac? Rapprochez ce procédé — courant dans le récit — de l'idée de composer un ensemble cohérent, *la Comédie humaine*. Dégagez de ce passage un des aspects fondamentaux de la psychologie sociale chez Balzac.

une seule spéculation, avait toujours des tonneaux à vendre alors que le tonneau valait plus cher que la denrée à recueillir, pouvait mettre sa vendange dans ses celliers et attendre le moment de livrer son poinçon à deux cents francs quand les petits propriétaires donnaient le leur à cinq louis. Sa fameuse récolte de 1811[1], sagement serrée, lentement vendue, lui avait rapporté plus de deux cent quarante mille livres. Financièrement parlant, M. Grandet tenait du tigre et du boa : il savait se coucher, se blottir, envisager[2] longtemps sa proie, sauter dessus; puis il ouvrait la gueule de sa bourse, y engloutissait une charge d'écus et se couchait tranquillement, comme le serpent qui digère, impassible, froid, méthodique.

Personne ne le voyait passer sans éprouver un sentiment d'admiration mélangé de respect et de terreur. Chacun dans Saumur n'avait-il pas senti le déchirement poli[3] de ses griffes d'acier? à celui-ci maître Cruchot avait procuré l'argent nécessaire à l'achat d'un domaine, mais à onze pour cent; à celui-là M. Des Grassins avait escompté des traites[4], mais avec un effroyable prélèvement d'intérêts (8). Il s'écoulait peu de jours sans que le nom de M. Grandet fût prononcé, soit au marché, soit pendant les soirées dans les conversations de la ville. Pour quelques personnes, la fortune du vieux vigneron était l'objet d'un orgueil patriotique. Aussi plus d'un négociant, plus d'un aubergiste disaient-ils aux étrangers, avec un certain contentement :

« Monsieur, nous avons ici deux ou trois maisons millionnaires; mais, quant à M. Grandet, il ne connaît pas lui-même sa fortune! »

En 1816, les plus habiles calculateurs de Saumur estimaient

---

1. La célèbre *année de la comète ;* 2. *Envisager :* regarder fixement au visage; 3. *Poli :* lisse. Cet adjectif, par le sens, se rapporte à *griffes* plutôt qu'à déchirement; 4. Le banquier avait remboursé, au nom de son client, des engagements de paiement (les *traites*), que celui-ci n'aurait pu honorer à temps.

QUESTIONS

8. Quels nouveaux traits psychologiques apparaissent ici? La prévoyance de Grandet n'a-t-elle pas quelque chose d'extraordinaire? Est-elle seulement fondée sur une longue expérience de son métier? — La comparaison de Grandet avec le tigre et le boa vous paraît-elle déplacée? A quelle vision du monde humain, chère à Balzac, correspond-elle? — Quels sentiments Grandet inspire-t-il? Comparez la première phrase du paragraphe précédent (lignes 217-226) et la première phrase de celui-ci (lignes 234-235); justifiez la nuance; cherchez ce qui l'explique.

les biens territoriaux du bonhomme à près de quatre millions[1]; mais, comme terme[2] moyen, il avait dû tirer par an, depuis 1793 jusqu'en 1817, cent mille francs de ses propriétés, il était présumable qu'il possédait en argent une somme presque égale à celle de ses biens-fonds[3]. Aussi, lorsque, après une partie de boston[4] ou quelque entretien sur les vignes, on venait à parler de M. Grandet, les gens capables disaient-ils : « Le père Grandet?... le père Grandet doit avoir cinq à six millions.

— Vous êtes plus habile que je ne le suis, je n'ai jamais pu savoir le total », répondaient M. Cruchot ou M. Des Grassins, s'ils entendaient le propos.

Quelque Parisien parlait-il des Rothschild ou de M. Laffitte[5], les gens de Saumur demandaient s'ils étaient aussi riches que M. Grandet. Si le Parisien leur jetait en souriant une dédaigneuse affirmation, ils se regardaient en hochant la tête d'un air d'incrédulité. (9)

Une si grande fortune couvrait d'un manteau d'or toutes les actions de cet homme. Si d'abord quelques particularités de sa vie donnèrent prise au ridicule et à la moquerie, la moquerie et le ridicule s'étaient usés. En ses moindres actes, M. Grandet avait pour lui l'autorité de la chose jugée. Sa parole, son vêtement, ses gestes, le clignement de ses yeux faisaient loi dans le pays, où chacun, après l'avoir étudié comme un naturaliste étudie les effets de l'instinct chez les animaux, avait pu reconnaître la profonde et muette sagesse de ses plus légers mouvements.

---

1. La rédaction primitive, publiée dans *l'Europe littéraire*, portait seulement « deux millions et demi »; l'édition de 1834 portait « trois millions et demi »; celle de 1839, « trois millions »; 2. *Terme :* revenu; 3. *Biens-fonds :* immeubles (terres, maisons); 4. *Boston :* jeu de cartes; 5. Ces *Rothschild* étaient les fils du célèbre fondateur de la dynastie, Meyer Amschel Rothschild, banquier à Francfort (1743-1812). Ils occupaient déjà des places importantes dans les grandes capitales européennes. — *Charles Laffitte*, financier et homme politique (1767-1844), dirigeait l'importante banque Laffitte & C^ie^. A la date où se place l'action de ce roman, Laffitte était en pleine prospérité, mais, par une curieuse coïncidence, il perdit sa fortune dans des spéculations malheureuses, en 1834, au lendemain de la publication d'*Eugénie Grandet*.

QUESTIONS

9. Comment se complète ici l'analyse de l'opinion publique concernant Grandet? Expliquez de quelle manière le vigneron peut être jugé de ces deux façons si différentes. Quelle est l'utilité des chiffres cités? De quelle manière Balzac les utilise-t-il? — Appréciez la prudence des hommes d'affaires de Grandet dans ce genre de conversation : ses causes, sa portée; est-ce scepticisme ou aveu implicite que le chiffre proposé est insuffisant? — Le « patriotisme » des Saumurois se justifie-t-il? Sur quel sentiment se fonde-t-il?

« L'hiver sera rude, disait-on, le père Grandet a mis ses gants fourrés : il faut vendanger. — Le père Grandet prend beaucoup de merrain, il y aura du vin cette année. » (**10**)

M. Grandet n'achetait jamais ni viande ni pain. Ses fermiers lui apportaient par semaine une provision suffisante de chapons, de poulets, d'œufs, de beurre et de blé de rente[1]. Il possédait un moulin dont le locataire devait, en sus du bail, venir chercher une certaine quantité de grains et lui en rapporter le son et la farine. La grande Nanon, son unique servante, quoiqu'elle ne fût plus jeune, boulangeait elle-même tous les samedis le pain de la maison. M. Grandet s'était arrangé avec les maraîchers, ses locataires, pour qu'ils le fournissent de légumes. Quant aux fruits, il en récoltait une telle quantité qu'il en faisait vendre une grande partie au marché. Son bois de chauffage était coupé dans ses haies ou pris dans les vieilles *truisses*[2] à moitié pourries qu'il enlevait au bord de ses champs, et ses fermiers le lui charroyaient en ville tout débité, le rangeaient par complaisance dans son bûcher et recevaient ses remerciements. Ses seules dépenses connues étaient le pain bénit, la toilette de sa femme, celle de sa fille et le payement de leurs chaises à l'église; la lumière, les gages de la grande Nanon, l'étamage de ses casseroles; l'acquittement des impositions, les réparations de ses bâtiments et les frais de ses exploitations. Il avait six cents arpents[3] de bois, récemment achetés, qu'il faisait surveiller par le garde d'un voisin, auquel il promettait une indemnité. Depuis cette acquisition seulement, il mangeait du gibier. (**11**)

Les manières de cet homme étaient fort simples. Il parlait peu. Généralement il exprimait ses idées par de petites phrases

1. *De rente :* dont chaque fermier doit apporter annuellement une quantité déterminée. Ce terme s'applique à toutes les denrées énumérées dans la phrase; 2. *Truisse :* touffe d'arbre, en Vendée; 3. *Arpent :* voir page 31, note 3.

QUESTIONS

10. L'attention accordée aux opinions et aux gestes de Grandet vous paraît-elle invraisemblable ? Pour quelles raisons a-t-il acquis ce rôle d'oracle parmi ses concitoyens ?

11. Étudiez l'organisation minutieuse de la vie chez Grandet. Quelles qualités intellectuelles montre-t-il par là? Qu'a-t-il de plus qu'un simple avare? — Relevez les expressions et les tournures par lesquelles Balzac met en valeur chez Grandet l'art d'exploiter autrui; comment le style donne-t-il l'impression que Grandet fait tout cela le plus naturellement du monde?

sentencieuses et dites d'une voix douce. Depuis la Révolution, époque à laquelle il attira les regards, le bonhomme bégayait d'une manière fatigante aussitôt qu'il avait à discourir longuement ou à soutenir une discussion. Ce bredouillement, l'incohérence de ses paroles, le flux de mots où il noyait sa pensée, son manque apparent de logique, attribués à un défaut d'éducation, étaient affectés[1] et seront suffisamment expliqués par quelques événements de cette histoire. D'ailleurs quatre phrases, exactes autant que des formules algébriques, lui servaient habituellement à embrasser, à résoudre toutes les difficultés de la vie et du commerce : « Je ne sais pas. Je ne puis pas. Je ne veux pas. Nous verrons cela. »

Il ne disait jamais ni *oui* ni *non*, et n'écrivait point. Lui parlait-on, il écoutait froidement, se tenait le menton dans la main droite en appuyant son coude droit sur le revers de la main gauche, et se formait en toute affaire des opinions desquelles il ne revenait point. Il méditait longuement les moindres marchés. Quand, après une savante conversation, son adversaire lui avait livré le secret de ses prétentions en croyant le tenir[2], il lui répondait :

« Je ne puis rien conclure sans avoir consulté ma femme. »

Sa femme, qu'il avait réduite à un ilotisme[3] complet, était en affaires son paravent le plus commode. Il n'allait jamais chez personne, ne voulait ni recevoir[4] ni donner à dîner; il ne faisait jamais de bruit, et semblait économiser tout, même le mouvement. Il ne dérangeait rien chez les autres par un respect constant de la propriété. **(12)**

Néanmoins, malgré la douceur de sa voix, malgré sa tenue circonspecte, le langage et les habitudes du tonnelier perçaient,

---

1. *Affecté* : simulé; 2. Conserver ce secret; 3. *Ilotisme* : esclavage. Les ilotes étaient des esclaves dans la république de Sparte; 4. *Recevoir... à dîner* : accepter à dîner; le sens habituel de l'expression est « inviter à dîner ».

QUESTIONS

12. Relevez dans ce passage toutes les marques d'habileté chez Grandet et expliquez en quoi consistent ses ruses. — Pourquoi le vigneron *n'écrivait-il point* (ligne 318)? — Quelle importance y a-t-il à souligner que le bégaiement de Grandet date de la Révolution, *époque à laquelle il attira les regards* (ligne 307). Caractérisez l'attitude de Grandet à l'égard de sa femme. — Est-ce par pure avarice qu'il se refuse à recevoir ou à être invité? Quels sentiments trahit son *respect constant de la propriété* (ligne 332)? — Dans quelle mesure Grandet s'est-il composé une personnalité? Peut-on apercevoir le fond de son caractère d'après ses attitudes et ses manières?

surtout quand il était au logis, où il se contraignait moins que partout ailleurs. (**13**)

Au physique, Grandet était un homme de cinq pieds, trapu, carré, ayant des mollets de douze pouces[1] de circonférence, des rotules noueuses et de larges épaules; son visage était rond, tanné, marqué de petite vérole[2]; son menton était droit, ses lèvres n'offraient aucune sinuosité, et ses dents étaient blanches; ses yeux avaient l'expression calme et dévoratrice que le peuple accorde au basilic[3]; son front, plein de rides transversales, ne manquait pas de protubérances significatives[4]; ses cheveux, jaunâtres et grisonnants, étaient blanc et or, disaient quelques jeunes gens qui ne connaissaient pas la gravité d'une plaisanterie faite sur M. Grandet. Son nez, gros par le bout, supportait une loupe[5] veinée que le vulgaire disait, non sans raison, pleine de malice. Cette figure annonçait une finesse dangereuse, une probité sans chaleur[6], l'égoïsme d'un homme habitué à concentrer ses sentiments dans la jouissance de l'avarice et sur le seul être qui lui fût réellement quelque chose, sa fille Eugénie, sa seule héritière. Attitude, manières, démarche, tout en lui, d'ailleurs, attestait cette croyance en soi que donne l'habitude d'avoir toujours réussi dans ses entreprises. Aussi, quoique de mœurs faciles et molles[7] en apparence, M. Grandet avait-il un caractère de bronze.

Toujours vêtu de la même manière, qui le voyait aujourd'hui le voyait tel qu'il était depuis 1791. Ses forts souliers se nouaient avec des cordons de cuir; il portait en tout temps des bas de laine drapés[8], une culotte courte de gros drap marron à boucles[9] d'argent, un gilet de velours à raies alternativement jaune et

---

1. *Pied :* mesure de longueur valant 0,324 m; *pouce :* douzième partie du pied, soit 27 mm environ; 2. *Petite vérole :* variole (fièvre éruptive). La vaccine fut découverte par le médecin anglais Jenner (1749-1823); 3. *Basilic :* serpent fabuleux, dont le regard avait la propriété de tuer; 4. Au moment où Balzac écrivait *Eugénie Grandet*, la science de la phrénologie, inventée par le médecin allemand Franz Gall (1758-1828), était en pleine vogue; Balzac s'intéressait vivement à ces recherches; 5. *Loupe :* grosseur remplie d'un liquide incolore, qui soulève la peau; 6. *Sans chaleur :* sans sincérité profonde; 7. *Molles :* accommodantes; 8. *Drapé :* dont le tissu imite le drap; 9. Ces *boucles* serraient la culotte sous le genou.

QUESTIONS

13. Quel aspect du personnage se révèle ici? Comment la structure de la phrase souligne-t-elle un paradoxe apparent : absence de contrainte et manque de spontanéité? En quoi ces lignes éclairent-elles ce qui précède et préparent-elles le portrait proprement dit?

Phot. Larousse.

LA GRANDE NANON

« La grande Nanon [...] appartenait à M. Grandet depuis trente-cinq ans. » (Page 47.)

Dessin d'Henri Monnier. Édition Furne (1848).

Phot. Larousse.

LE PÈRE GRANDET

« Toujours vêtu de la même manière, qui le voyait aujourd'hui le voyait tel qu'il était depuis 1791. » (Page 37.)

Illustration de Staal. Édition Maresq et Hovaret (1852).

puce, boutonné carrément[1], un large habit marron à grands pans, une cravate noire et un chapeau de quaker[2]. Ses gants, aussi solides que ceux des gendarmes, lui duraient vingt mois. et, pour les conserver propres, il les posait sur le bord de son chapeau à la même place, par un geste méthodique.

Saumur ne savait rien de plus sur ce personnage. **(14)**

Six habitants seulement avaient le droit de venir dans cette maison. Le plus considérable des trois premiers était le neveu de M. Cruchot. Depuis sa nomination de président au tribunal de première instance[3] de Saumur, ce jeune homme avait joint au nom de Cruchot celui de Bonfons, et travaillait à faire prévaloir Bonfons sur Cruchot. Il signait déjà C. de Bonfons. Le plaideur assez malavisé pour l'appeler « monsieur Cruchot » s'apercevait bientôt, à l'audience, de sa sottise. Le magistrat protégeait ceux qui le nommaient « monsieur le président », mais il favorisait de ses plus gracieux sourires les flatteurs qui lui disaient « monsieur de Bonfons ». M. le président était âgé de trente-trois ans, possédait le domaine de Bonfons *(Boni Fontis)*, valant sept mille livres de rente; il attendait la succession de son oncle le notaire et celle de son oncle l'abbé Cruchot, dignitaire du chapitre[4] de Saint-Martin de Tours, qui tous deux passaient pour être assez riches. Ces trois Cruchot, soutenus par bon nombre de cousins, alliés à vingt maisons de la ville, formaient un parti, comme jadis à Florence les Médicis; et, comme les Médicis, les Cruchot avaient leurs Pazzi[5].

---

1. *Carrément :* verticalement, sur un côté et non au milieu du devant; on dirait aujourd'hui un « gilet croisé »; 2. Chapeau à larges bords. Les *quakers* étaient les membres d'une secte religieuse fondée au XVII^e^ siècle et répandue principalement en Angleterre et aux États-Unis; 3. *Tribunal de première instance :* juridiction civile dont le tribunal se trouvait dans chaque chef-lieu d'arrondissement; 4. *Chapitre :* conseil des chanoines attachés à une église collégiale ou à une cathédrale; 5. Les *Pazzi :* puissante famille florentine qui conspira sans succès, en 1478, contre les Médicis, alors maîtres du gouvernement de Florence; dans *Lorenzaccio* (1834), Musset fait allusion à la haine qui continua par la suite à animer les deux familles.

QUESTIONS

14. Étudiez la composition du paragraphe (lignes 337-357) dans lequel Balzac décrit l'aspect physique de Grandet. Quels sont les éléments de ce portrait que Balzac met en relief? Relevez les détails qui, dans la physionomie de Grandet, sont significatifs de sa psychologie. — Les détails vestimentaires choisis par Balzac ne sont-ils pas, eux aussi, significatifs du caractère de Grandet? Montrez-le. — Pourquoi l'égoïsme de Grandet fait-il une exception en faveur de sa fille? Quel est le motif profond de cette affection paternelle? — Quels sont finalement les traits dominants qui se dégagent de ce portrait? Montrez comment la personnalité de Grandet se rattache au milieu où il vit.

Madame Des Grassins, mère d'un fils de vingt-trois ans, venait très assidûment faire la partie[1] de madame Grandet, espérant marier son cher Adolphe avec mademoiselle Eugénie. M. Des Grassins le banquier favorisait vigoureusement les manœuvres de sa femme par de constants services secrètement rendus au vieil avare, et arrivait toujours à temps sur le champ de bataille. Ces trois Des Grassins avaient également leurs adhérents, leurs cousins, leurs alliés fidèles.

Du côté des Cruchot, l'abbé, le Talleyrand[2] de la famille, bien appuyé par son frère le notaire, disputait vivement le terrain à la financière[3], et tentait de réserver le riche héritage à son neveu le président (**15**). Ce combat secret entre les Cruchot et les Des Grassins, dont le prix[4] était la main d'Eugénie Grandet, occupait passionnément les diverses sociétés de Saumur. Mademoiselle Grandet épousera-t-elle M. le président ou M. Adolphe Des Grassins?

A ce problème, les uns répondaient que M. Grandet ne donnerait sa fille ni à l'un ni à l'autre. L'ancien tonnelier, rongé d'ambition, cherchait, disaient-ils, pour gendre quelque pair[5] de France, à qui trois cent mille livres de rente feraient accepter tous les tonneaux passés, présents et futurs des Grandet. D'autres répliquaient que M. et madame Des Grassins étaient nobles, puissamment riches, qu'Adolphe était un bien gentil cavalier[6], et qu'à moins d'avoir un neveu du pape dans sa manche, une alliance si convenable devait satisfaire des gens

---

1. La partie de whist habituelle; **2.** Diplomate retors, comme le fut Talleyrand (1754-1838); **3.** M^me^ des Grassins; **4.** *Var.* : « dont Eugénie était le prix » (*l'Europe littéraire*, 1833). Cette leçon rappelait le vers de Corneille (*le Cid*, V, 1) : « Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix »; **5.** Les *pairs*, nommés par le roi, constituèrent, de 1815 à 1848, la Chambre haute, ou Chambre des pairs, qui était la seconde assemblée législative; **6.** Dans ce sens, le *cavalier* est l'homme qui accompagne une dame.

QUESTIONS

15. Par quelle transition Balzac passe-t-il à la description des Cruchot et des Des Grassins? — Comment les six personnages sont-ils reliés à la personne de Grandet? Montrez que, dès maintenant, l'argent constitue le lien qui unit tout ce groupe. — Cette rapide esquisse des deux clans ne s'apparente-t-elle pas à une caricature burlesque? Par quels procédés? — Les moyens employés par chacun des deux clans pour arriver à ses fins sont-ils les mêmes? Comment Balzac réussit-il à caractériser en quelques mots chacun des six personnages énumérés ici et à définir son rôle dans le combat qui est engagé?

de rien, un homme que tout Saumur avait vu la doloire[1] en main et qui, d'ailleurs, avait porté le bonnet rouge. Les plus sensés faisaient observer que M. Cruchot de Bonfons avait ses entrées à toute heure au logis, tandis que son rival n'y était reçu que les dimanches. Ceux-ci soutenaient que madame Des Grassins, plus liée avec les femmes de la maison Grandet que les Cruchot, pouvait leur inculquer certaines idées qui la feraient, tôt ou tard, réussir[2]. Ceux-là répliquaient que l'abbé Cruchot était l'homme le plus insinuant du monde, et que, femme contre moine, la partie se trouvait égale.

« Ils sont manche à manche[3] », disait un bel esprit de Saumur.

Plus instruits, les anciens du pays prétendaient que, les Grandet étant trop avisés pour laisser sortir les biens de leur famille, mademoiselle Eugénie Grandet, de Saumur, serait mariée au fils de M. Grandet, de Paris, riche marchand de vins en gros[4]. A cela les cruchotins et les grassinistes répondaient :

« D'abord, les deux frères ne se sont pas vus deux fois depuis trente ans. Puis M. Grandet de Paris a de hautes prétentions pour son fils. Il est maire d'un arrondissement, député, colonel de la garde nationale, juge au tribunal de commerce; il renie les Grandet de Saumur et prétend s'allier à quelque famille ducale par la grâce de Napoléon. » **(16)**

Que ne disait-on pas d'une héritière dont on parlait à vingt lieues à la ronde et jusque dans les voitures publiques, d'Angers à Blois inclusivement! Au commencement de 1818, les cruchotins remportèrent un avantage signalé sur les grassinistes. La terre de Froidfond, remarquable par son parc, son admirable

---

1. *Doloire :* hache de tonnelier; 2. *Var. :* « [que] M^me^ des Grassins avait trop d'adresse pour ne pas réussir »; 3. Expression signifiant que les deux adversaires sont à égalité, en attendant la troisième manche qui doit les départager; 4. Ce frère cadet du père Grandet apparaît dans deux autres romans de Balzac : *les Paysans*, VIII; *la Maison Nucingen*, V.

QUESTIONS

16. Que représente le mariage de M^lle^ Grandet pour les gens de Saumur? Énumérez les différentes hypothèses émises à ce sujet et montrez ce qui, dans chacune d'elles, trahit l'état d'esprit de celui qui la propose. — A quel personnage nouveau est-il fait allusion (lignes 424-428)? Importance de ce détail pour le progrès du récit. — Balzac, peintre de l'esprit provincial, d'après ce passage.

château, ses fermes, rivières, étangs, forêts, et valant trois millions, fut mise en vente par le jeune marquis de Froidfond, obligé de réaliser ses capitaux. Maître Cruchot, le président Cruchot, l'abbé Cruchot, aidés par leurs adhérents, surent empêcher la vente par petits lots. Le notaire conclut avec le jeune homme un marché d'or en lui persuadant qu'il y aurait des poursuites sans nombre à diriger contre les adjudicataires avant de rentrer dans le prix des lots; il valait mieux vendre à M. Grandet, homme solvable, et capable d'ailleurs de payer la terre en argent comptant. Le beau marquisat de Froidfond fut alors convoyé vers l'œsophage de M. Grandet, qui, au grand étonnement de Saumur, le paya, sous escompte[1], après les formalités. Cette affaire eut du retentissement à Nantes et à Orléans.

M. Grandet alla voir son château par l'occasion d'une charrette qui y retournait. Après avoir jeté sur sa propriété le coup d'œil du maître, il revint à Saumur, certain d'avoir placé ses fonds à cinq[2], et saisi de la magnifique pensée d'arrondir le marquisat de Froidfond en y réunissant tous ses biens. Puis, pour remplir de nouveau son trésor presque vide, il décida de couper à blanc[3] ses bois, ses forêts, et d'exploiter les peupliers de ses prairies. (17)

Il est maintenant facile de comprendre toute la valeur de ce mot : « la maison à M. Grandet », cette maison pâle, froide, silencieuse, située en haut de la ville, et abritée par les ruines des remparts[4].

Les deux piliers et la voûte formant la baie de la porte avaient été, comme la maison, construits en tuffeau, pierre blanche

1. *Sous escompte :* avant l'échéance, moyennant une réduction de prix. *Var. :* « [sous escompte], en or, [après]... »; 2. A cinq pour cent d'intérêt; 3. *Couper à blanc :* sans laisser de réserves (rapprochez de l'expression « saigner à blanc »); 4. Dans *l'Europe littéraire*, Balzac avait ajouté : « La porte ressemblait au porche abaissé d'une geôle ».

QUESTIONS

17. Qu'y a-t-il d'extraordinaire dans cet épisode de l'achat de Froidfond? Comment se relie-t-il : 1° à la compétition entre les prétendants d'Eugénie; 2° à la personne de Grandet? — Relevez les éléments de ce passage destinés à souligner le caractère exceptionnel de l'opération (énorme valeur financière de la propriété; habileté des négociations; attitude de Grandet). Balzac n'émet-il pas indirectement une opinion sur ce changement de propriétaire (lignes 450-451 et 455-456)?

particulière au littoral de la Loire, et si molle que sa durée moyenne est à peine de deux cents ans.

Les trous inégaux et nombreux que les intempéries du climat y avaient bizarrement pratiqués donnaient au cintre et aux jambages[1] de la baie l'apparence des pierres vermiculées[2] de l'architecture française et quelque ressemblance avec le porche d'une geôle. Au-dessus du cintre régnait un long bas-relief de pierre dure sculptée, représentant les quatre Saisons, figures déjà rongées et toutes noires. Ce bas-relief était surmonté d'une plinthe[3] saillante, sur laquelle s'élevaient plusieurs de ces végétations dues au hasard, des pariétaires jaunes, des liserons, des convolvulus, du plantain, et un petit cerisier assez haut déjà.

La porte, en chêne massif, brune, desséchée, fendue de toutes parts, frêle en apparence, était solidement maintenue par le système de ses boulons, qui figuraient des dessins symétriques. Une grille carrée, petite, mais à barreaux serrés et rouges de rouille, occupait le milieu de la porte bâtarde[4] et servait, pour ainsi dire, de motif à un marteau qui s'y rattachait par un anneau et frappait sur la tête grimaçante d'un maître clou. Ce marteau, de forme oblongue et du genre de ceux que nos ancêtres nommaient jaquemart[5], ressemblait à un gros point d'admiration[6]; en l'examinant avec attention, un antiquaire y aurait retrouvé quelques indices de la figure[7] essentiellement bouffonne qu'il représentait jadis, et qu'un long usage avait effacée.

Par la petite grille, destinée à reconnaître les amis au temps des guerres civiles[8], les curieux pouvaient apercevoir, au fond d'une voûte obscure et verdâtre, quelques marches dégradées par lesquelles on montait dans un jardin que bornaient pittoresquement des murs épais, humides, pleins de suintements et de touffes d'arbustes malingres. Ces murs étaient ceux du rempart, sur lequel s'élevaient les jardins de quelques maisons

---

1. *Cintre :* courbure concave formant la surface inférieure de la baie; tandis que les *jambages* en forment les montants verticaux; 2. Les *vermiculures* sont des dessins en forme de vers que l'on applique sur certaines grosses pierres qui dépassent la surface d'un mur; 3. *Plinthe :* espèce de plate-bande qui indique la ligne des planchers sur la surface d'un bâtiment; 4. *Porte bâtarde :* qui n'est pas la porte principale; 5. *Jaquemart :* figure de métal qui représente un homme avec un marteau à la main et qu'on met sur les horloges pour frapper les heures; 6. *Point d'admiration :* autre nom du point d'exclamation; 7. *Figure :* forme générale du corps; 8. Les guerres de religion (1562-1598).

voisines (**18**). Au rez-de-chaussée de la maison, la pièce la plus considérable était une *salle* dont l'entrée se trouvait sous la voûte de la porte cochère. Peu de personnes connaissent l'importance d'une salle dans les petites villes de l'Anjou, de la Touraine et du Berri. La salle est à la fois l'antichambre, le salon, le cabinet, le boudoir, la salle à manger; elle est le théâtre de la vie domestique, le foyer commun; là, le coiffeur du quartier venait couper deux fois l'an les cheveux de M. Grandet; là entraient les fermiers, le curé, le sous-préfet, le garçon meunier. Cette pièce, dont les deux croisées donnaient sur la rue, était planchéiée; des panneaux gris, à moulures antiques, la boisaient de haut en bas; son plafond se composait de poutres apparentes, également peintes en gris, dont les entre-deux étaient remplis de blanc en bourre[1] qui avait jauni.

Un vieux cartel[2] de cuivre incrusté d'arabesques en écaille ornait le manteau de la cheminée en pierre blanche, mal sculpté, sur lequel était une glace verdâtre, dont les côtés, coupés en biseau pour en montrer l'épaisseur, reflétaient un filet de lumière le long d'un trumeau[3] gothique en acier damasquiné. Les deux girandoles[4] de cuivre doré qui décoraient chacun des coins de la cheminée étaient à deux fins : en enlevant les roses qui leur servaient de bobèches[5], et dont la maîtresse branche s'adaptait au piédestal de marbre bleuâtre agencé[6] de vieux cuivre, ce piédestal formait un chandelier pour les petits jours[7].

---

1. *Blanc en bourre :* enduit composé d'argile, de chaux et de bourre (déchets de poils ou de laine); 2. *Cartel :* encadrement de certaines pendules qu'on appliquait au mur; d'où, ici, la pendule elle-même; 3. *Trumeau :* partie d'un mur entre deux fenêtres ou entre deux baies; ici, le mot désigne probablement la partie qui encadre la glace elle-même; 4. *Girandole :* chandelier à plusieurs branches; 5. *Bobèche :* partie supérieure et mobile du chandelier, où se place la bougie; 6. *Agencé :* orné; 7. *Petits jours :* ceux où l'on fait moins d'apprêt, par opposition aux jours de fête ou de réception.

QUESTIONS

18. Rattachez la description de l'aspect extérieur de la maison à l'évocation des vieilles demeures provinciales de Saumur, p. 26 : comment a été préparée la description de la maison de Grandet? — Quelle impression dominante cette maison laisse-t-elle au passant qui regarde la façade et jette un coup d'œil à l'intérieur? Cherchez en quoi cette maison appartient bien à Grandet; à quoi devine-t-on qu'il y réside? Cette maison est-elle digne de celui qui a acheté l'important domaine de Froidfond? — Dans le pittoresque de ce passage, faites la part de ce qui est dû à l'homme et celle des transformations apportées par le temps.

Les sièges, de forme antique, étaient garnis en tapisseries représentant les fables de La Fontaine; mais il fallait le savoir pour en reconnaître les sujets, tant les couleurs passées et les figures criblées de reprises se voyaient difficilement. Aux quatre angles de cette salle se trouvaient des encoignures, espèces de buffets terminés par de crasseuses étagères. Une vieille table à jouer en marqueterie, dont le dessus faisait échiquier, était placée dans le tableau[1] qui séparait les deux fenêtres. Au-dessus de cette table, il y avait un baromètre ovale, à bordure noire, enjolivé par des rubans de bois doré, où les mouches avaient si licencieusement folâtré que la dorure en était un problème. Sur la paroi opposée à la cheminée, deux portraits au pastel étaient censés représenter l'aïeul de madame Grandet, le vieux M. de La Bertellière, en lieutenant aux gardes françaises[2], et défunt[3] madame Gentillet, en bergère. Aux deux fenêtres étaient drapés des rideaux en gros[4] de Tours rouge, relevés par des cordons de soie à glands d'église. Cette luxueuse décoration, si peu en harmonie avec les habitudes de Grandet, avait été comprise dans l'achat de la maison, ainsi que le trumeau, le cartel, le meuble en tapisserie et les encoignures en bois de rose.

Dans la croisée la plus rapprochée de la porte se trouvait une chaise de paille dont les pieds étaient montés sur des patins[5], afin d'élever madame Grandet à une hauteur qui lui permît de voir les passants. Une travailleuse[6] en bois de merisier déteint remplissait l'embrasure, et le petit fauteuil d'Eugénie Grandet était placé tout auprès. **(19)**

Depuis quinze ans, toutes les journées de la mère et de la fille s'étaient paisiblement écoulées à cette place, dans un tra-

---

1. *Tableau* : pan de mur; 2. Régiment créé par Charles IX, chargé principalement du service de police, et qui subsista pendant tout l'Ancien Régime; 3. Balzac fait le qualificatif *défunt* invariable, sans doute par analogie avec *feu*, 4. *Gros* : étoffe de soie à gros grains, 5. *Patins* : pièces de bois plus ou moins épaisses, sur lesquelles on place les pieds d'un meuble; 6. *Travailleuse* : table a ouvrage.

QUESTIONS

19. Composition de cette description : pourquoi Balzac commence-t-il par préciser l'importance de cette salle? — Distinguez ce qui a un caractère de luxe dans le mobilier, dont vous préciserez le style et le goût, et ce qui trahit l'économie ou la négligence. — Quelle est l'origine de la *luxueuse décoration* (ligne 541)? Importance de ce détail. — Quelle impression générale se dégage de ce lieu? Quel genre de vie peut-on, d'après ce passage, imaginer que mène la famille Grandet?

vail constant, à compter du mois d'avril jusqu'au mois de novembre. Le 1er de ce dernier mois, elles pouvaient prendre leur station d'hiver à la cheminée. Ce jour-là seulement, Grandet permettait qu'on allumât du feu dans la salle, et il le faisait éteindre au 31 mars, sans avoir égard ni aux premiers froids du printemps ni à ceux de l'automne. Une chaufferette[1], entretenue avec la braise provenant du feu de la cuisine que la grande Nanon leur réservait en usant d'adresse, aidait madame et mademoiselle Grandet à passer les matinées ou les soirées les plus fraîches des mois d'avril et d'octobre.

La mère et la fille entretenaient tout le linge de la maison et employaient si consciencieusement leurs journées à ce véritable labeur d'ouvrière que, si Eugénie voulait broder une collerette à sa mère, elle était forcée de prendre sur ses heures de sommeil en trompant son père pour avoir de la lumière. Depuis longtemps l'avare distribuait la chandelle à sa fille et à la grande Nanon, de même qu'il distribuait dès le matin le pain et les denrées nécessaires à la consommation journalière. (20)

La grande Nanon était peut-être la seule créature humaine capable d'accepter le despotisme de son maître. Toute la ville l'enviait à M. et madame Grandet. La grande Nanon, ainsi nommée à cause de sa taille haute de cinq pieds huit pouces[2], appartenait à Grandet depuis trente-cinq ans. Quoiqu'elle n'eût que soixante livres de gages[3], elle passait pour une des plus riches servantes de Saumur. Ces soixante livres, accumulées depuis trente-cinq ans, lui avaient permis de placer récemment quatre mille livres en viager chez maître Cruchot. Ce résultat des longues et persistantes économies de la grande Nanon parut gigantesque. Chaque servante, voyant à la pauvre sexagénaire du pain pour ses vieux jours, était jalouse d'elle, sans penser au dur servage par lequel il avait été acquis.

1. *Chaufferette* : sorte de boîte, qu'on remplissait de braise et qui permettait de se chauffer les pieds. 2. Voir page 37, note 1. Nanon a donc environ 1,80 m. 3. Par an.

QUESTIONS

20. Comment Balzac glisse-t-il de la description du cadre aux habitudes de vie des personnages ? Montrez que l'uniformité de l'existence que mènent ceux-ci facilite la transition. — Soulignez dans ce passage et dans le précédent ce qui révèle l'avarice et la rigidité de principes qui caractérisent le maître de maison. — Quel est le sens du mot *adresse* (ligne 561) ? Quel mot, à propos d'Eugénie, fait écho à celui-ci ? Imaginez les rapports familiaux et domestiques qui unissent les occupants de cette maison.

A l'âge de vingt-deux ans, la pauvre fille n'avait pu se placer chez personne, tant sa figure semblait repoussante; et certes ce sentiment était bien injuste : sa figure eût été fort admirée sur les épaules d'un grenadier de la garde; mais en tout il faut, dit-on, l'à-propos. Forcée de quitter une ferme incendiée où elle gardait les vaches, elle vint à Saumur, où elle chercha du service, animée de ce robuste courage qui ne se refuse à rien.

Le père Grandet pensait alors à se marier et voulait déjà monter son ménage. Il avisa[1] cette fille, rebutée de porte en porte. Juge de la force corporelle en sa qualité de tonnelier, il devina le parti qu'on pouvait tirer d'une créature femelle taillée en Hercule, plantée sur ses pieds comme un chêne de soixante ans sur ses racines, forte des hanches, carrée du dos, ayant des mains de charretier et une probité vigoureuse comme l'était son intacte vertu. Ni les verrues qui ornaient ce visage martial, ni le teint de brique, ni les bras nerveux, ni les haillons de la Nanon n'épouvantèrent le tonnelier, qui se trouvait encore dans l'âge où le cœur tressaille. Il vêtit alors, chaussa, nourrit la pauvre fille, lui donna des gages, et l'employa sans trop la rudoyer. **(21)**

En se voyant ainsi accueillie, la grande Nanon pleura secrètement de joie et s'attacha sincèrement au tonnelier, qui, d'ailleurs, l'exploita féodalement. Nanon faisait tout : elle faisait la cuisine, elle faisait les buées[2], elle allait laver le linge à la Loire, le rapportait sur ses épaules; elle se levait au jour, se couchait tard; faisait à manger à tous les vendangeurs pendant les récoltes, surveillait les halleboteurs[3]; défendait, comme

1. *Aviser :* apercevoir (sens premier); 2. *Buée :* lessive; 3. *Halleboteur :* grappilleur, c'est-à-dire celui qui, après la vendange, recueille à son profit les raisins oubliés dans la vigne; ce mot se trouve déjà chez Rabelais.

QUESTIONS

21. Par quel détail le personnage de la grande Nanon est-il entré dans le roman (voir ligne 561)? Pourquoi Balzac fait-il tout de suite son portrait avant celui des autres personnages? — Comment est composé ce portrait? Par comparaison avec le portrait de Grandet, énumérez les éléments qui paraissent nécessaires au romancier pour présenter au lecteur un de ses personnages. Quel est, chez la grande Nanon, le trait physique dominant sur lequel Balzac centre toute la personnalité? — Sur quel ton le romancier raconte-t-il l'histoire de la servante? Relevez les pointes d'ironie : montrez qu'elles naissent de l'ironie même du sort, réservé par le destin à la grande Nanon. Faut-il plaindre celle-ci ou l'envier comme le font les gens de Saumur?

un chien fidèle, le bien de son maître; enfin, pleine d'une confiance aveugle en lui, elle obéissait sans murmure à ses fantaisies les plus saugrenues.

Lors de la fameuse année de 1811, dont la récolte coûta des peines inouïes, après vingt ans de service, Grandet résolut de donner sa vieille montre à Nanon, seul présent qu'elle reçut jamais de lui. Quoiqu'il lui abandonnât ses vieux souliers (elle pouvait les mettre), il est impossible de considérer le profit trimestriel des souliers de Grandet comme un cadeau, tant ils étaient usés. La nécessité rendit cette pauvre fille si avare que Grandet avait fini par l'aimer comme on aime un chien, et Nanon s'était laissé mettre au cou un collier garni de pointes dont les piqûres ne la piquaient plus. Si Grandet coupait le pain avec un peu trop de parcimonie, elle ne s'en plaignait pas; elle participait gaiement aux profits hygiéniques que procurait le régime sévère de la maison, où jamais personne n'était malade.

Puis la Nanon faisait partie de la famille : elle riait quand riait Grandet, s'attristait, gelait, se chauffait, travaillait avec lui. Combien de douces compensations dans cette égalité! Jamais le maître n'avait reproché à la servante ni l'alberge[1] ou la pêche de vigne, ni les prunes ou les brugnons[2] mangés sous l'arbre.

« Allons, régale-toi, Nanon », lui disait-il dans les années où les branches pliaient sous les fruits, que les fermiers étaient obligés de donner aux cochons. (22)

Pour une fille des champs qui dans sa jeunesse n'avait récolté que de mauvais traitements, pour une pauvresse recueillie par charité, le rire équivoque[3] du père Grandet était un vrai rayon

1. *Alberge* : sorte de pêche ou d'abricot à chair blanche; 2. *Brugnon* : sorte de pêche à peau lisse comme celle de la prune; 3. *Equivoque* : toujours susceptible d'être interprété dans des sens différents.

QUESTIONS

22. Comment le dévouement de la grande Nanon se justifie-t-il? Montrez que sa force physique est une nécessité, pour expliquer l'ampleur de son activité. N'y a-t-il pas ici une certaine parenté psychologique entre la servante et son maître? — L'avarice de Nanon a-t-elle la même origine que celle de Grandet? Quelle satisfaction peut-elle avoir à se mettre à l'unisson de son maître? — Analysez les sentiments de Grandet à l'égard de Nanon : croit-il vraiment être généreux pour sa servante? — Quelle importance a pour Nanon le fait de *faire partie de la famille* (ligne 629), quand on se rappelle son histoire? — Caractérisez la plaisanterie traditionnelle faite par Grandet (lignes 635-637) : Balzac la prend-il à son compte? Est-elle en harmonie avec le personnage?

de soleil. D'ailleurs, le cœur simple, la tête étroite de Nanon ne pouvait contenir qu'un sentiment et une idée. Depuis trente-cinq ans, elle se voyait toujours arrivant devant le chantier du père Grandet, pieds nus, en haillons, et entendait toujours le tonnelier lui disant : « Que voulez-vous, ma mignonne? » et sa reconnaissance était toujours jeune. Quelquefois, Grandet, songeant que cette pauvre créature n'avait jamais entendu le moindre mot flatteur, qu'elle ignorait tous les sentiments doux que la femme inspire, et pouvait comparaître un jour devant Dieu, plus chaste que ne l'était la Vierge Marie elle-même, Grandet, saisi de pitié, disait en la regardant :

« Cette pauvre Nanon! »

Son exclamation était toujours suivie d'un regard indéfinissable que lui jetait la vieille servante. Ce mot, dit de temps à autre, formait depuis longtemps une chaîne d'amitié non interrompue et à laquelle chaque exclamation ajoutait un chaînon. Cette pitié, placée au cœur de Grandet et prise tout en gré[1] par la vieille fille, avait je ne sais quoi d'horrible. Cette atroce pitié d'avare, qui réveillait mille plaisirs[2] au cœur du vieux tonnelier, était pour Nanon sa somme[3] de bonheur. Qui ne dira pas aussi : « Pauvre Nanon! » Dieu reconnaîtra ses anges aux inflexions de leur voix et à leurs mystérieux regrets. Il y avait dans Saumur une grande quantité de ménages où les domestiques étaient mieux traités, mais où les maîtres n'en recevaient néanmoins aucun contentement. De là cette autre phrase : « Qu'est-ce que les Grandet font donc à leur grande Nanon, pour qu'elle leur soit si attachée? Elle passerait dans le feu pour eux! » **(23)**

Sa cuisine, dont les fenêtres grillées donnaient sur la cour, était toujours propre, nette, froide, véritable cuisine d'avare

---

1. Bien accueillie; 2. Par le souvenir des économies ou des gains, faits grâce à Nanon; 3. La totalité de son bonheur.

QUESTIONS

23. Définissez les relations psychologiques et morales qui s'établissent entre la servante et son maître. Quelles raisons a chacun d'être content de l'autre? Comment l'intérêt et les sentiments se rejoignent-ils paradoxalement? Pourquoi la pitié pourtant sincère de Grandet avait-elle *je ne sais quoi d'horrible* (ligne 658)? — Cherchez les traits qui marquent ici les intentions de moraliste chez Balzac. Quel sentiment suscite l'intervention du romancier? — Quel rôle est donné aux réflexions des gens de Saumur dans la composition de ce portrait de Nanon (voir lignes 666-668)?

où rien ne devait se perdre. Quand Nanon avait lavé sa vaisselle, serré les restes du dîner, éteint son feu, elle quittait sa cuisine, séparée de la salle par un couloir, et venait filer du chanvre auprès de ses maîtres. Une seule chandelle suffisait à la famille pour la soirée. La servante couchait au fond de ce couloir, dans un bouge éclairé par un jour de souffrance[1]. Sa robuste santé lui permettait d'habiter impunément cette espèce de trou, d'où elle pouvait entendre le moindre bruit par le silence profond qui régnait nuit et jour dans la maison. Elle devait, comme un dogue chargé de la police, ne dormir que d'une oreille et se reposer en veillant. (**24**)

La description des autres portions du logis se trouvera liée aux événements de cette histoire; mais d'ailleurs le croquis de la salle où éclatait tout le luxe du ménage peut faire soupçonner par avance la nudité des étages supérieurs.

En 1819, vers le commencement de la soirée, au milieu du mois de novembre, la grande Nanon alluma du feu pour la première fois. L'automne avait été très beau. Ce jour était un jour de fête bien connu des cruchotins et des grassinistes. Aussi les six antagonistes se préparaient-ils à venir, armés de toutes pièces, pour se rencontrer[2] dans la salle et s'y surpasser en preuves d'amitié.

Le matin, tout Saumur avait vu madame et mademoiselle Grandet, accompagnées de Nanon, se rendant à l'église paroissiale pour y entendre la messe, et chacun se souvint que ce jour était l'anniversaire de la naissance de mademoiselle Eugénie. Aussi, calculant l'heure où le dîner devait finir, maître Cruchot,

1. *Jour de souffrance :* petite fenêtre donnant sur la propriété d'un voisin qui en a toléré *(souffert)* l'ouverture; 2. *Se rencontrer :* engager un combat.

QUESTIONS

24. Par quoi se termine la description de la maison? Comment Balzac la rattache-t-il à ce qu'il vient de dire à propos de Nanon? Montrez l'harmonie de ces lieux avec : 1° l'avarice du maître; 2° le rôle et l'humilité de la servante. — Quelle importance la dernière image (lignes 680-681) revêt-elle dans la zoologie humaine de Balzac? A quels animaux avait été comparé Grandet? — Rappelez rapidement les différentes phases de cette présentation du cadre et des personnages. Montrez-en la valeur pittoresque et l'utilité à ces deux points de vue : 1° pour le roman lui-même; 2° par rapport à l'intention de *la Comédie humaine*. Quels personnages importants n'ont pas été évoqués autrement que par allusion? N'est-ce pas une préfiguration de leur rôle de victimes, écrasées par, en un mot par tout ce que le romancier a décrit et analysé au début du roman : l'argent, les traditions, le père Grandet?

l'abbé Cruchot et M. C. de Bonfons s'empressaient-ils d'arriver avant les Des Grassins pour fêter mademoiselle Grandet. Tous trois apportaient d'énormes bouquets cueillis dans leurs petites serres. La queue des fleurs que le président voulait présenter était ingénieusement enveloppée d'un ruban de satin blanc orné de franges d'or.

Le matin, M. Grandet, suivant sa coutume pour les jours mémorables de la naissance et de la fête d'Eugénie, était venu la surprendre au lit, et lui avait solennellement offert son présent paternel, consistant, depuis treize années, en une curieuse pièce d'or[1].

Madame Grandet donnait ordinairement à sa fille une robe d'hiver ou d'été, selon la circonstance. Ces deux robes, les pièces d'or qu'elle récoltait au premier jour de l'an et à la fête de son père, lui composaient un petit revenu de cent écus[2] environ, que Grandet aimait à lui voir entasser. N'était-ce pas mettre son argent d'une caisse dans une autre, et, pour ainsi dire, élever à la brochette[3] l'avarice de son héritière, à laquelle il demandait parfois compte de son trésor, autrefois grossi par les La Bertellière, en lui disant :

« Ce sera ton *douzain* de mariage. » **(25)**

Le douzain est un antique usage encore en vigueur et saintement conservé dans quelques pays situés au centre de la France. En Berri, en Anjou, quand une jeune fille se marie, sa famille ou celle de l'époux doit lui donner une bourse où se trouvent, suivant les fortunes, douze pièces, ou douze douzaines de pièces, ou douze cents pièces d'argent ou d'or. La plus pauvre

---

1. *Var.* : « un double napoléon d'or »; 2. *L'écu* représente une valeur de trois francs; 3. *Brochette* : bâtonnet pour donner la becquée aux petits oiseaux. *Elever un enfant à la brochette* : l'entourer de beaucoup de soins.

QUESTIONS

25. Dans quelle nouvelle partie du roman entre-t-on à la ligne 686? Par quelle transition Balzac passe-t-il au récit? — En quoi ce tableau de la maison Grandet, au jour de l'anniversaire d'Eugénie, est-il un exemple caractéristique qui confirme ce qu'a déjà dit Balzac de la vie provinciale et de l'existence des Grandet? — Relevez tous les termes qui mettent ironiquement en relief ce qu'il y a de mesquin, d'étriqué et aussi d'immuable dans cette célébration. — Analysez le comportement de chaque personnage en cette journée : quels motifs, liés à leur caractère ou à leurs intentions, expliquent leur attitude? Étudiez notamment les motifs qui déterminent Grandet et le sens de sa « générosité »; est-ce la première fois qu'Eugénie est désignée sous le nom d'*héritière* (ligne 715)?

des bergères ne se marierait pas sans son douzain, ne fût-il composé que de gros sous. On parle encore à Issoudun de je ne sais quel douzain offert à une riche héritière et qui contenait cent quarante-quatre portugaises[1] d'or. Le pape Clément VII[2], oncle de Catherine de Médicis, lui fit présent, en la mariant à Henri II[3], d'une douzaine de médailles d'or antiques de la plus grande valeur. **(26)**

Pendant le dîner, le père, tout joyeux de voir son Eugénie plus belle dans une robe neuve, s'était écrié :

« Puisque c'est la fête d'Eugénie, faisons du feu! ce sera de bon augure.

— Mademoiselle se mariera dans l'année, c'est sûr, dit la grande Nanon en remportant les restes d'une oie, ce faisan des tonneliers.

— Je ne vois point de parti pour elle à Saumur », répondit madame Grandet en regardant son mari d'un air timide, qui, vu son âge, annonçait l'entière servitude conjugale sous laquelle gémissait la pauvre femme.

Grandet contempla sa fille et s'écria gaiement :

« Elle a vingt-trois ans aujourd'hui, l'enfant; il faudra bientôt s'occuper d'elle. »

Eugénie et sa mère se jetèrent silencieusement un coup d'œil d'intelligence. **(27)**

Madame Grandet était une femme sèche et maigre, jaune comme un coing, gauche, lente; une de ces femmes qui semblent faites pour être tyrannisées. Elle avait de gros os, un gros nez,

---

1. *Portugaise* : pièce d'or que le roi Emmanuel Ier de Portugal fit frapper en 1492; 2. *Clément VII* : Jules de Médicis, pape de 1523 à 1534, célèbre par ses démêlés avec Charles Quint et Henri VIII, roi d'Angleterre; 3. Ce mariage fut célébré en 1533, sous le règne de François Ier. Henri ne devint roi qu'en 1547.

QUESTIONS

26. Cette évocation historique sur le *douzain* n'est-elle qu'une digression érudite? Faut-il seulement la rattacher au goût de l'histoire, cher à l'époque romantique? — Sur quel ton Balzac parle-t-il des vieilles traditions? De quel prestige les auréole-t-il? — Est-il surprenant que la famille Grandet respecte aussi les traditions? Mais Grandet en apprécie-t-il la vraie signification?

27. Quelles précisions ce dialogue apporte-t-il aux données du roman? Ne pourrait-on le comparer à une scène d'exposition dans un drame? Quel état d'esprit se révèle par le *coup d'œil d'intelligence* entre la mère et la fille? Eugénie n'aurait-elle pas des raisons particulières de souhaiter un mariage? Quelle nuance apporte l'adverbe *silencieusement* (ligne 746)?

un gros front, de gros yeux, et offrait, au premier aspect, une vague ressemblance avec ces fruits cotonneux qui n'ont plus ni saveur ni suc. Ses dents étaient noires et rares, sa bouche était ridée, son menton affectait la forme dite en galoche. C'était une excellente femme, une vraie La Bertellière. L'abbé Cruchot savait trouver quelques occasions de lui dire qu'elle n'avait pas été trop mal, et elle le croyait. Une douceur angélique, une résignation d'insecte tourmenté par des enfants, une piété rare, une inaltérable égalité d'âme, un bon cœur, la faisaient universellement plaindre et respecter.

Son mari ne lui donnait jamais plus de six francs à la fois pour ses menues dépenses. Quoique ridicule en apparence, cette femme, qui, par sa dot et ses successions, avait apporté au père Grandet plus de trois cent mille francs, s'était toujours sentie si profondément humiliée d'une dépendance et d'un ilotisme[1] contre lequel[2] la douceur de son âme lui interdisait de se révolter qu'elle n'avait jamais demandé un sou, ni fait une observation sur les actes que maître Cruchot lui présentait à signer. Cette fierté sotte et secrète, cette noblesse d'âme constamment méconnue et blessée par Grandet[3], dominaient la conduite de cette femme.

Madame Grandet mettait constamment une robe de levantine[4] verdâtre, qu'elle s'était accoutumée à faire durer près d'une année; elle portait un grand fichu de cotonnade blanche, un chapeau de paille cousue, et gardait presque toujours un tablier de taffetas noir. Sortant peu du logis, elle usait peu de souliers. Enfin, elle ne voulait jamais rien pour elle.

Aussi Grandet, saisi parfois d'un remords en se rappelant le long temps écoulé depuis le jour où il avait donné six francs à sa femme, stipulait-il toujours des épingles[5] pour elle en vendant ses récoltes de l'année. Les quatre ou cinq louis offerts par le Hollandais ou le Belge[6] acquéreur de la vendange Grandet formaient le plus clair des revenus annuels de madame Grandet.

Mais, quand elle avait reçu cinq louis, son mari lui disait souvent, comme si leur bourse eût été commune : « As-tu

---

1. *Ilotisme :* voir page 36, note 3; 2. Le pronom relatif est au singulier parce qu'il se rapporte à deux synonymes; 3. *Var. :* « [cette fierté] bête et toute secrète, cette noblesse d'âme peu appréciée par M. Grandet »; 4. *Levantine :* étoffe de soie unie, qui vient du Levant; 5. *Epingles :* nom que porte le don fait à une femme quand on conclut un marché avec son mari; 6. Les Hollandais et les Belges, qui ne produisent pas de vin, sont d'importants clients pour les viticulteurs de la vallée de Loire.

quelques sous à me prêter? » et la pauvre femme, heureuse de pouvoir faire quelque chose pour un homme que son confesseur lui représentait comme son seigneur et maître, lui rendait, dans le courant de l'hiver, quelques écus sur l'argent des épingles.

Lorsque Grandet tirait de sa poche la pièce de cent sous allouée par mois pour les menues dépenses, le fil, les aiguilles et la toilette de sa fille, il ne manquait jamais, après avoir boutonné son gousset, de dire à sa femme :

« Et toi, la mère, veux-tu quelque chose?

— Mon ami, répondait madame Grandet, animée par un sentiment de dignité maternelle, nous verrons cela. » **(28)**

Sublimité perdue[1]! Grandet se croyait très généreux envers sa femme. Les philosophes qui rencontrent des Nanon, des madame Grandet, des Eugénie, ne sont-ils pas en droit de trouver que l'ironie est le fond du caractère de la Providence **(29)**? Après ce dîner, où, pour la première fois, il fut question du mariage d'Eugénie, Nanon alla chercher une bouteille de cassis dans la chambre de M. Grandet, et manqua de tomber en descendant.

1. *Var. :* « Mais c'était de la sublimité perdue ».

QUESTIONS

28. Pourquoi le portrait de M^me^ Grandet prend-il place ici? Analysez la composition de ce portrait; comparez-le à celui de Grandet et justifiez les différences. — Le caractère dominant dans ce portrait : recherchez tous les éléments qui dénotent la soumission et les causes qui l'expliquent (piété et éducation religieuse). Quels sentiments vous inspire cette femme? — Relevez les procédés qui donnent au style de Balzac sa vigueur : dans le portrait physique, dans certaines comparaisons (Grandet comparé à un *tigre* et à un *boa*, M^me^ Grandet à un *insecte tourmenté par des enfants*), dans des alliances de mots *(cette fierté sotte et secrète)*. — Analysez les sentiments réciproques qui unissent Grandet et sa femme : Grandet est-il conscient de la tyrannie qu'exerce son avarice sur M^me^ Grandet? Comment se sont-ils adaptés l'un à l'autre? Rapprochez la dernière phrase de M^me^ Grandet *(Nous verrons cela)* des formules chères à son mari (voir page 36, ligne 317) : qu'en conclure? Quelle est, au fond, l'affection commune qui les rapproche?

29. Est-ce la première fois que le romancier moraliste intervient dans le récit? Quelle part a le lyrisme romantique dans cette remarque pathétique? — Balzac est-il de bonne foi? Ce détail ne prouve-t-il pas que l'univers de son roman prend pour lui une réalité objective, comme s'il n'avait pas lui-même imaginé et modelé ses personnages?

« Grande bête, lui dit son maître, est-ce que tu te laisserais choir comme une autre[1], toi?

— Monsieur, c'est cette marche de votre escalier qui ne tient pas.

— Elle a raison, dit madame Grandet. Vous auriez dû la faire raccommoder depuis longtemps. Hier Eugénie a failli s'y fouler le pied.

— Tiens, dit Grandet à Nanon en la voyant toute pâle, puisque c'est la naissance[2] d'Eugénie, et que tu as manqué de tomber, prends un petit verre de cassis pour te remettre.

— Ma foi, je l'ai bien gagné, dit Nanon. A ma place, il y a bien des gens qui auraient cassé la bouteille; mais je me serais plutôt cassé le coude pour la tenir en l'air.

— C'te pauvre Nanon! dit Grandet en lui versant le cassis.

— T'es-tu fait mal? lui dit Eugénie en la regardant avec intérêt.

— Non, puisque je me suis retenue en me fichant[3] sur mes reins.

— Eh bien, puisque c'est la naissance d'Eugénie, dit Grandet, je vais vous raccommoder votre marche. Vous ne savez pas, vous autres, mettre le pied dans le coin, à l'endroit où elle est encore solide. » **(30)**

Grandet prit la chandelle, laissa sa femme, sa fille et sa servante sans autre lumière que celle du foyer qui jetait de vives flammes, et alla dans le fournil[4] chercher des planches, des clous et ses outils.

« Faut-il vous aider? lui cria Nanon en l'entendant frapper dans l'escalier.

---

1. C'est-à-dire : est-ce que tu serais capable de tomber par suite d'une faute d'inattention. Ici, Grandet fait l'éloge de Nanon sur un point précis : sa vigilance continuelle, qu'il apprécie particulièrement dans d'autres domaines; **2.** *Naissance* : anniversaire; **3.** En me campant; **4.** Le *fournil* est proprement la pièce attenant au four, et où l'on pétrit la pâte.

QUESTIONS

30. Montrez l'accumulation de faits exceptionnels dans les lignes 802-805. En quoi, cependant, la vraisemblance n'est-elle pas altérée? — Le dialogue entre Nanon et Grandet : comment se marque la sympathie de ce dernier pour sa servante (mots employés, ton, tentative pour exprimer sa bonté par un geste positif)? Mettez en relief la rude franchise de Nanon : expliquez pourquoi elle peut se permettre à l'égard de son maître de telles remarques (lignes 808-809) et une certaine indépendance (ligne 816). Démontrez que Nanon est une sorte de trait d'union entre le maître et les deux femmes qui, autrement, lui seraient soumises sans restriction ni murmure.

— Non! non! ça me connaît », répondit l'ancien tonnelier. (31)

Au moment où Grandet raccommodait lui-même son escalier vermoulu et sifflait à tue-tête en souvenir de ses jeunes années, les trois Cruchot frappèrent à la porte.

« C'est-y vous, monsieur Cruchot? demanda Nanon en regardant par la petite grille.

— Oui », répondit le président.

Nanon ouvrit la porte, et la lueur du foyer, qui se reflétait sous la voûte, permit aux trois Cruchot d'apercevoir l'entrée de la salle.

« Ah! vous êtes des fêteux, leur dit Nanon en sentant les fleurs.

— Excusez, messieurs, cria Grandet en reconnaissant la voix de ses amis, je suis à vous! Je ne suis pas fier, je rafistole moi-même une marche de mon escalier.

— Faites, faites, monsieur Grandet! *Charbonnier est maire chez lui*[1] », dit sentencieusement le président, en riant tout seul de son allusion, que personne ne comprit.

Madame et mademoiselle Grandet se levèrent. Le président, profitant de l'obscurité, dit alors à Eugénie :

« Me permettez-vous, mademoiselle, de vous souhaiter, aujourd'hui que vous venez de naître, une suite d'années heureuses, et la continuation de la santé dont vous jouissez? »

Il offrit un gros bouquet de fleurs rares à Saumur; puis, serrant l'héritière par les coudes, il l'embrassa des deux côtés

1. Allusion à Grandet, qui fut maire de Saumur. Le véritable proverbe est : *Charbonnier est maître chez lui.* Le président joue sur les mots *maître* et *maire*.

QUESTIONS

31. L'intérêt de ce détail anecdotique est-il indispensable pour l'action? pour la psychologie? Dans quelle mesure nous fait-il pénétrer, d'une façon plus concrète et plus vivante, dans l'existence de la famille Grandet? — Analysez l'attitude des différents personnages : comment leurs paroles et leurs gestes traduisent-ils leurs sentiments? Le groupe familial étant ici au complet, de quelle façon chacun de ses membres tient-il à « jouer son rôle » en présence des autres? Quelle différence de comportement y a-t-il de ce point de vue entre Grandet et Nanon, d'une part, et M^me^ Grandet et Eugénie, d'autre part? — Cet incident prendrait-il la même tournure s'il ne se produisait en ce « jour de fête »? M^me^ Grandet oserait-elle notamment faire la remarque qu'elle exprime ici? Comment Grandet prend-il le masque du « brave homme », sans rien sacrifier de son avarice et de son autorité sur les autres? En mettant la main à l'ouvrage, a-t-il honte du métier qui l'a enrichi?

du cou, avec une complaisance qui rendit Eugénie honteuse. Le président, qui ressemblait à un grand clou rouillé, croyait ainsi faire sa cour.

« Ne vous gênez pas, dit Grandet en rentrant. Comme vous y allez, les jours de fête, monsieur le président!

— Mais, avec mademoiselle, répondit l'abbé Cruchot, armé de son bouquet, tous les jours seraient pour mon neveu des jours de fête. »

L'abbé baisa la main d'Eugénie. Quant à maître Cruchot, il embrassa la jeune fille tout bonnement sur les deux joues, et dit :

« Comme ça nous pousse, ça! Tous les ans douze mois. » **(32)**

En replaçant la lumière devant le cartel[1], Grandet, qui ne quittait jamais une plaisanterie et la répétait à satiété quand elle lui semblait drôle, dit :

« Puisque c'est la fête d'Eugénie, allumons les flambeaux! »

Il ôta soigneusement les branches des candélabres, mit la bobèche[2] à chaque piédestal, prit des mains de Nanon une chandelle neuve entortillée d'un bout de papier, la ficha dans le trou, l'assura, l'alluma, et vint s'asseoir à côté de sa femme, en regardant alternativement ses amis, sa fille et les deux chandelles. L'abbé Cruchot, petit homme dodu, grassouillet, à perruque rousse et plate, à figure de vieille femme joueuse, dit en avançant ses pieds bien chaussés dans de forts souliers à agrafes d'argent :

« Les Des Grassins ne sont pas venus?

— Pas encore, dit Grandet.

---

1. *Cartel* : voir page 45, note 2; 2. *Bobèche* : voir page 45, note 5.

QUESTIONS

32. Caractérisez cette petite scène : comment est développé ici ce qui avait déjà été dit page 52? — Qu'y a-t-il à la fois de familier et de ridicule dans ce tableau? A quoi voit-on que chacun s'est mis en frais pour la circonstance? — Quel est l'effet produit pour le lecteur? A-t-on l'impression que les sentiments des personnages sont spontanés et sincères? Qu'y a-t-il de factice dans cette cordialité et cette bonne humeur? — Les sentiments d'Eugénie : quel est le seul mot qui permet d'imaginer son état d'esprit? Quelle place tient-elle en ce jour où tout est fait en son honneur?

— Mais doivent-ils venir? demanda le vieux notaire en faisant grimacer sa face trouée comme une écumoire.

— Je le crois, répondit madame Grandet.

— Vos vendanges sont-elles finies? demanda le président de Bonfons à Grandet.

— Partout »! lui dit le vieux vigneron, en se levant pour se promener de long en long[1] dans la salle et se haussant le thorax par un mouvement plein d'orgueil comme son mot : partout!

Par la porte du couloir qui allait à la cuisine, il vit alors la grande Nanon, assise à son feu, ayant une lumière et se préparant à filer là, pour ne pas se mêler à la fête.

« Nanon, dit-il en s'avançant dans le couloir, veux-tu bien éteindre ton feu, ta lumière, et venir avec nous? Pardieu! la salle est assez grande pour nous tous.

— Mais, monsieur, vous aurez du beau monde.

— Ne les vaux-tu pas bien? Ils sont de la côte d'Adam tout comme toi. »

Grandet revint vers le président et lui dit :

« Avez-vous vendu votre récolte?

— Non, ma foi, je la garde. Si maintenant le vin est bon, dans deux ans il sera meilleur[2]. Les propriétaires, vous le savez bien, se sont juré de tenir les prix convenus, et, cette année, les Belges ne l'emporteront pas sur nous. S'ils s'en vont, eh bien, ils reviendront.

— Oui, mais tenons-nous bien[3], dit Grandet d'un ton qui fit frémir le président.

— Serait-il en marché? » pensa Cruchot. (33)

---

1. Dans le sens de la longueur de la salle; 2. Dans *l'Europe littéraire* (1833), la fin de ce dialogue était différente : « [dans deux ans il sera meilleur]. — Ha, vous gardez?... dit Monsieur Grandet d'un ton qui fit frémir le président. — Est-ce que le vin ne se conserverait pas? pensa Cruchot. [En ce moment un coup de marteau]... »; 3. Restons bien d'accord.

QUESTIONS

33. Analysez l'attitude de Grandet au début de ce passage (lignes 871-880) : que signifie son regard? Le mélange de désinvolture à l'égard de ses visiteurs et de paternalisme un peu ostentatoire envers Nanon; quel est le motif profond de cette attitude (rapprochez des lignes 835-837)? — Comparez la fin de cette conversation avec la version de 1833, citée à la note 2 : l'esprit en est-il différent? Quelle nuance voyez-vous entre les deux rédactions? Expliquez pourquoi Balzac a été habile de terminer la conversation, dans les deux versions, sur une interrogation. — Quel rôle tient Grandet auprès des Saumurois (voir page 32, ligne 217)?

En ce moment, un coup de marteau annonça la famille Des Grassins, et leur arrivée interrompit une conversation commencée entre madame Grandet et l'abbé.

Madame Des Grassins était une de ces petites femmes vives, dodues, blanches et roses, qui, grâce au régime claustral[1] des provinces et aux habitudes d'une vie vertueuse, se sont conservées jeunes encore à quarante ans. Elles sont comme ces dernières roses de l'arrière-saison, dont la vue fait plaisir, mais dont les pétales ont je ne sais quelle froideur et dont le parfum s'affaiblit. Elle se mettait assez bien, faisait venir ses modes[2] de Paris, donnait le ton à la ville de Saumur et avait des soirées.

Son mari, ancien quartier-maître[3] dans la garde impériale, grièvement blessé à Austerlitz et retraité, conservait, malgré sa considération pour Grandet, l'apparente franchise[4] des militaires.

« Bonjour, Grandet », dit-il au vigneron en lui tendant la main et affectant une sorte de supériorité sous laquelle il écrasait toujours les Cruchot. « Mademoiselle, dit-il à Eugénie, après avoir salué madame Grandet, vous êtes toujours belle et sage, je ne sais, en vérité, ce que l'on peut vous souhaiter. »

Puis il présenta une petite caisse que son domestique portait, et qui contenait une bruyère du Cap, fleur nouvellement apportée en Europe et fort rare.

Madame Des Grassins embrassa très affectueusement Eugénie, lui serra la main et lui dit :

« Adolphe s'est chargé de vous présenter mon petit souvenir. »

Un grand jeune homme blond, pâle et frêle, ayant d'assez bonnes façons, timide en apparence, mais qui venait de dépenser à Paris, où il était allé faire son droit, huit ou dix mille francs en sus de sa pension, s'avança vers Eugénie, l'embrassa sur les deux joues, et lui offrit une boîte à ouvrage dont tous les ustensiles étaient en vermeil, véritable marchandise de pacotille[5], malgré l'écusson sur lequel un E. G. gothique assez bien gravé pouvait faire croire à une façon[6] très soignée.

---

1. *Claustral :* semblable à celui du cloître; 2. *Modes*, au pluriel, signifiait alors les ajustements du costume féminin; 3. *Quartier-maître :* officier du rang de lieutenant ou de capitaine, avec des attributions administratives; 4. *Franchise :* liberté de manières habituelle aux militaires; 5. *Pacotille :* marchandise de belle apparence, mais de peu de valeur, que les marins emportaient pour vendre aux populations d'outre-mer; 6. *Var. :* « [une boîte à ouvrage] en bois précieux dont tous les ustensiles étaient en vermeil, et sur le couvercle de laquelle un « E. G. » gothique était merveilleusement gravé. Eugénie l'ouvrit et [une de ces joies]... » (*l'Europe littéraire*, 1833).

En l'ouvrant, Eugénie eut une de ces joies inespérées et complètes qui font rougir, tressaillir, trembler d'aise les jeunes filles. Elle tourna les yeux sur son père, comme pour savoir s'il lui était permis d'accepter, et M. Grandet dit un « Prends, ma fille! » dont l'accent[1] eût illustré un acteur. **(34)**

Les trois Cruchot restèrent stupéfaits en voyant le regard joyeux et animé lancé sur Adolphe Des Grassins par l'héritière, à qui de semblables richesses parurent inouïes. M. Des Grassins offrit à Grandet une prise de tabac, en saisit une, secoua les grains tombés sur le ruban de la Légion d'honneur attaché à la boutonnière de son habit bleu, puis il regarda les Cruchot d'un air qui semblait dire : « Parez-moi cette botte-là! »

Madame Des Grassins jeta les yeux sur les bocaux bleus où étaient les bouquets des Cruchot, en cherchant leurs cadeaux avec la bonne foi jouée[2] d'une femme moqueuse. Dans cette conjoncture délicate, l'abbé Cruchot laissa la société s'asseoir en cercle devant le feu et alla se promener au fond de la salle avec Grandet. Quand ces deux vieillards furent dans l'embrasure de la fenêtre la plus éloignée des Des Grassins :

« Ces gens-là, dit le prêtre à l'oreille de l'avare, jettent l'argent par les fenêtres.

— Qu'est-ce que cela fait, s'il rentre dans ma cave? répliqua le vigneron.

— Si vous vouliez donner des ciseaux d'or à votre fille, vous en auriez bien le moyen, dit l'abbé.

1. *Accent* : intonation; 2. *Joué* : simulé.

QUESTIONS

34. Comparez l'entrée de la famille Des Grassins à celle des Cruchot : aisance, présentation, cadeaux, accueil. Comprend-on pourquoi les Des Grassins arrivent toujours après les Cruchot (voir page 59, ligne 912)? Quelles conversations importantes se trouvent interrompues par leur entrée? — Comment Balzac réussit-il, en quelques lignes ou en quelques mots, à faire le portrait des membres de la famille Des Grassins? Représentent-ils la même catégorie de bourgeoisie provinciale que les Cruchot? Cherchez dans la famille Cruchot l'individu que l'on peut opposer à chaque membre de la famille Des Grassins. — Les cadeaux apportés : comparez la libéralité de chaque groupe rival. Que reflète la différence au point de vue psychologique? Comparez la rédaction définitive des lignes 943-946 avec celle qui est citée note 6, page 60; quel avantage présente la première? Rapprochez-la de la personnalité d'Adolphe. — Le comique des lignes 947-951 : la réaction des Grandet était-elle prévisible? En revanche, quel aspect de la psychologie d'Eugénie et quel sentiment se révèlent ici? Comment Balzac (lignes 950-951) sait-il évoquer sans décrire?

— Je lui donne mieux que des ciseaux, répondit Grandet.

— Mon neveu est une cruche, pensa l'abbé en regardant le président, dont les cheveux ébouriffés ajoutaient encore à la mauvaise grâce de sa physionomie[1] brune. Ne pouvait-il inventer une petite bêtise qui eût du prix?

— Nous allons faire votre partie, madame Grandet, dit madame Des Grassins.

— Mais nous sommes tous réunis, *nous pouvons* deux tables[2]...

— Puisque c'est la fête d'Eugénie, faites votre loto général, dit le père Grandet, ces deux enfants en seront. »

L'ancien tonnelier, qui ne jouait jamais à aucun jeu, montra sa fille et Adolphe. (35)

« Allons, Nanon, mets les tables.

— Nous allons vous aider, mademoiselle Nanon, dit gaiement madame Des Grassins, toute joyeuse de la joie qu'elle avait causée à Eugénie.

— Je n'ai jamais de ma vie été si contente, lui dit l'héritière. Je n'ai rien vu de si joli nulle part.

— C'est Adolphe qui l'a rapportée de Paris et qui l'a choisie, lui dit madame Des Grassins à l'oreille.

— Va, va ton train, damnée intrigante! se disait le président; si tu es jamais en procès, toi ou ton mari, votre affaire aura du mal à être bonne. »

Le notaire, assis dans son coin, regardait l'abbé d'un air calme en se disant :

« Les Des Grassins ont beau faire, ma fortune, celle de mon frère et celle de mon neveu, montent en somme à onze cent mille francs. Les Des Grassins en ont tout au plus la moitié,

---

1. Du manque d'attraits de son visage; 2. *Var.* : « il peut y avoir deux tables » *l'Europe littéraire*, 1833).

QUESTIONS

35. Les réactions devant le cadeau fait à Eugénie : analysez l'attitude de chacun; montrez que l'émulation explique l'attitude des uns et des autres. Le triomphe des Des Grassins : leur manque de discrétion est-il une maladresse? — La contre-attaque de l'abbé : pouvait-il espérer autre chose que les réponses de Grandet? Comment, en réalité, l'abbé et Grandet se trouvent-ils d'accord pour juger le cadeau? — Les préparatifs du jeu : en quoi M^me^ Des Grassins se montre-t-elle une fois encore comme une habile manœuvrière? Montrez la supériorité de *nous pouvons* (ligne 979) sur la première rédaction, citée note 2. Essayez d'analyser les raisons qui poussent Grandet à prononcer la phrase *ces deux enfants en seront*, désignant Adolphe et Eugénie (ligne 981). — Pourquoi Grandet ne joue-t-il à aucun jeu?

et ils ont une fille : ils peuvent offrir ce qu'ils voudront! héritière et cadeaux, tout sera pour nous un jour. »

A huit heures et demie du soir, deux tables étaient dressées. La jolie madame Des Grassins avait réussi à mettre son fils à côté d'Eugénie. Les acteurs de cette scène pleine d'intérêt, quoique vulgaire[1] en apparence, munis de cartons bariolés, chiffrés, et de jetons en verre bleu, semblaient écouter les plaisanteries du vieux notaire, qui ne tirait pas un numéro sans faire une remarque; mais tous pensaient aux millions de M. Grandet.

Le vieux tonnelier contemplait vaniteusement les plumes roses, la toilette fraîche de madame Des Grassins, la tête martiale du banquier, celle d'Adolphe, le président, l'abbé, le notaire, et se disait intérieurement :

« Ils sont là pour mes écus. Ils viennent s'ennuyer ici pour ma fille. Hé! ma fille ne sera ni pour les uns ni pour les autres, et tous ces gens-là me servent de harpons pour pêcher! » **(36)**

Cette gaieté de famille, dans ce vieux salon gris, mal éclairé par deux chandelles; ces rires, accompagnés par le bruit du rouet de la grande Nanon, et qui n'étaient sincères que sur les lèvres d'Eugénie ou de sa mère; cette petitesse[2] jointe à de si grands intérêts; cette jeune fille qui, semblable à ces oiseaux victimes du haut prix auquel on les met et qu'ils ignorent, se trouvait traquée, serrée par des preuves d'amitié dont elle était la dupe : tout contribuait à rendre cette scène tristement comique. N'est-ce pas d'ailleurs une scène de tous les temps et de tous les lieux, mais ramenée à sa plus simple expression? La figure[3] de Grandet exploitant le faux attachement des deux familles, en tirant d'énormes profits, dominait ce drame et l'éclairait. N'était-ce pas le seul dieu moderne auquel on ait

1. *Vulgaire :* banal; 2. *Petitesse :* mesquinerie; 3. *Figure :* personnalité.

QUESTIONS

36. Pourquoi M^me^ Des Grassins propose-t-elle d'aider Nanon? Dans quelle mesure la sincérité et le calcul se mêlent-ils dans ses sentiments? — Appréciez les commentaires du président et du notaire : ce qu'ils révèlent de leur caractère; lequel des deux vous paraît raisonner le plus juste par rapport au vieil avare? — Commentez l'expression *Les acteurs de cette scène* (ligne 1004); comment est-elle développée et précisée par les phrases qui suivent? Quelle comédie se joue sous nos yeux? — Le lecteur est-il surpris de découvrir que Grandet refuse sa fille aux Cruchot comme aux Des Grassins? Quelle place Eugénie tient-elle dans les préoccupations de son père?

foi, l'Argent dans toute sa puissance, exprimé par une seule physionomie[1]?

Les doux sentiments de la vie n'occupaient là qu'une place secondaire; ils animaient trois cœurs purs, ceux de Nanon, d'Eugénie et de sa mère. Encore, combien d'ignorance dans leur naïveté! Eugénie et sa mère ne savaient rien de la fortune de Grandet, elles n'estimaient[2] les choses de la vie qu'à la lueur de leurs pâles idées, et ne prisaient ni ne méprisaient l'argent, accoutumées qu'elles étaient à s'en passer. Leurs sentiments, froissés à leur insu, mais vivaces, le secret[3] de leur existence en faisaient des exceptions curieuses dans cette réunion de gens dont la vie était purement matérielle. Affreuse condition de l'homme! il n'y a pas un de ses bonheurs qui ne vienne d'une ignorance quelconque (37). Au moment où madame Grandet gagnait un lot de seize sous, le plus consi-dérable qui eût jamais été ponté[4] dans cette salle, et que la grande Nanon riait d'aise en voyant madame empochant cette riche somme, un coup de marteau retentit à la porte de la maison et y fit un si grand tapage que les femmes sautèrent sur leurs chaises.

« Ce n'est pas un homme de Saumur qui frappe ainsi, dit le notaire.

— Peut-on cogner comme ça! dit Nanon. Veulent-ils casser notre porte?

— Quel diable est-ce? » s'écria Grandet.

Nanon prit une des deux chandelles et alla ouvrir, accompagnée de Grandet.

« Grandet! Grandet! » s'écria sa femme, qui, poussée par un vague sentiment de peur, s'élança vers la porte de la salle.

Tous les joueurs se regardèrent.

« Si nous y allions? dit M. Des Grassins. Ce coup de marteau me paraît malveillant. »

---

1. Celle de Grandet; 2. *Estimer* : évaluer; 3. *Secret* : isolement; 4. *Ponter* : mettre de l'argent sur un coup de cartes ou de dés.

QUESTIONS

37. Est-ce la première fois que Balzac insère des réflexions personnelles dans le cours de l'action? Quelle est son intention? Qu'en déduire sur sa technique du roman? — Expliquez et discutez l'affirmation selon laquelle cette scène est *de tous les temps et de tous les lieux* (ligne 1025). — L'idéalisme de Balzac d'après les lignes 1032-1043. Dans quelle mesure le sentimentalisme romantique transparaît-il ici? Commentez la maxime qui termine ce passage (lignes 1042-1043).

A peine fut-il permis à M. Des Grassins d'apercevoir la figure d'un jeune homme accompagné du facteur[1] des messageries, qui portait deux malles énormes et traînait des sacs de nuit[2]. Grandet se retourna brusquement vers sa femme et lui dit :

« Madame Grandet, allez à votre loto. Laissez-moi m'entendre avec monsieur. » **(38)**

Puis il tira vivement la porte de la salle, où les joueurs agités reprirent leurs places, mais sans continuer le jeu.

« Est-ce quelqu'un de Saumur, monsieur Des Grassins? lui dit sa femme.

— Non, c'est un voyageur.

— Il ne peut venir que de Paris.

— En effet, dit le notaire, en tirant sa vieille montre épaisse de deux doigts[3] et qui ressemblait à un vaisseau hollandais, il est *neuffe-s-heures*. Peste! la diligence du Grand Bureau n'est jamais en retard.

— Et ce monsieur est-il jeune? demanda l'abbé Cruchot.

— Oui, répondit M. Des Grassins. Il apporte des paquets qui doivent peser au moins trois cents kilos.

— Nanon ne revient pas, dit Eugénie.

— Ce ne peut être qu'un de vos parents, dit le président.

— Faisons les mises, s'écria doucement madame Grandet. A sa voix, j'ai vu que M. Grandet était contrarié; peut-être ne serait-il pas content de s'apercevoir que nous parlons de ses affaires.

— Mademoiselle, dit Adolphe à sa voisine, ce sera sans doute votre cousin Grandet, un bien joli jeune homme que j'ai vu au bal de M. de Nucingen[4]. »

Adolphe ne continua pas, sa mère lui marcha sur le pied; puis, en lui demandant à haute voix deux sous pour sa mise :

---

1. *Facteur* : employé qui charge, décharge et livre les objets transportés; 2. *Sac de nuit* : sac où l'on met, en voyage, les objets de première nécessité utiles à l'étape; 3. Le *doigt* (mesure approximative) équivalait à un travers de doigt; 4. Le *baron de Nucingen* : type de financier créé par Balzac. Voir *le Père Goriot*, *la Maison Nucingen*, *Splendeurs et misères des courtisanes*, et bien d'autres romans où il est fait allusion à la carrière de ce personnage.

QUESTIONS

38. Relevez tous les éléments qui donnent à cette arrivée inattendue un caractère mélodramatique. En quoi cette intrusion constitue-t-elle un scandale pour la famille et les invités? — Comment l'attitude de Grandet maintient-elle le mystère, tout en laissant croire à un événement qui n'est pas complètement imprévu? Analysez les sentiments du lecteur à ce moment. — Pourquoi le romancier ne dit-il pas un mot d'Eugénie dans ce passage?

« Veux-tu te taire, grand nigaud! » lui dit-elle à l'oreille. **(39)**

En ce moment, Grandet rentra sans la grande Nanon, dont le pas et celui du facteur retentirent dans les escaliers; il était suivi du voyageur qui depuis quelques instants excitait tant de curiosité et préoccupait si vivement les imaginations que son arrivée en ce logis et sa chute au milieu de ce monde peut[1] être comparée à celle d'un colimaçon dans une ruche ou à l'introduction d'un paon dans quelque obscure basse-cour de village.

« Asseyez-vous auprès du feu », lui dit Grandet.

Avant de s'asseoir, le jeune étranger salua très gracieusement l'assemblée. Les hommes se levèrent pour répondre par une inclination polie, et les femmes firent une révérence cérémonieuse. **(40)**

« Vous avez sans doute froid, monsieur? dit madame Grandet; vous arrivez peut-être de...?

— Voilà bien les femmes! dit le vieux vigneron en quittant la lecture d'une lettre qu'il tenait à la main; laissez donc monsieur se reposer.

— Mais, mon père, monsieur a peut-être besoin de quelque chose, dit Eugénie.

— Il a une langue », répondit sévèrement le vigneron.

L'inconnu fut seul surpris de cette scène. Les autres personnes étaient faites aux façons despotiques du bonhomme. Néanmoins, quand ces deux demandes et ces deux réponses furent échangées, l'inconnu se leva, présenta le dos au feu, leva l'un de ses pieds pour chauffer la semelle de ses bottes et dit à Eugénie :

« Ma cousine, je vous remercie, j'ai dîné à Tours. Et, ajouta-t-il

---

1. Accord du verbe avec un seul sujet, la seconde expression *(sa chute au milieu de ce monde)* développant l'idée enfermée dans la première *(son arrivée en ce logis)*.

QUESTIONS

39. Comment la conversation, tout en conservant sa vraisemblance, renseigne-t-elle le lecteur? D'après les répliques de l'abbé, de M. Des Grassins et du président, montrez l'importance de cette arrivée pour les préoccupations des personnages présents. — Expliquez l'attitude de M^me^ Grandet. — Quelle bévue a commise Adolphe? Jugez de son importance par la vivacité de réaction chez sa mère. — Le neveu de Grandet est-il un personnage tout à fait inconnu du lecteur? Quand y a-t-il été fait allusion?

40. L'arrivée du jeune étranger : relevez les détails qui, confirmant la conversation des invités, donnent l'essentiel de ce qu'il nous faut savoir : 1° pour situer le personnage par rapport à ceux qui sont chez Grandet; 2° pour comprendre les sentiments qu'il inspire. — A quoi Balzac le compare-t-il? Montrez le pittoresque de ces comparaisons.

en regardant Grandet, je n'ai besoin de rien, je ne suis même point fatigué.

— Monsieur vient de la capitale? » demanda madame Des Grassins.

M. Charles, ainsi se nommait le fils de M. Grandet, de Paris, en s'entendant interpeller, prit un petit lorgnon[1] suspendu par une chaîne à son col, l'appliqua sur son œil droit pour examiner ce qu'il y avait sur la table et les personnes qui y étaient assises, lorgna fort impertinemment madame Des Grassins et lui dit, après avoir tout vu :

« Oui madame. — Vous jouez au loto, ma tante, ajouta-t-il; je vous en prie, continuez votre jeu, il est trop amusant pour le quitter...

— J'étais sûre que c'était le cousin, pensait madame Des Grassins en lui jetant de petites œillades.

— 47, cria le vieil abbé. Marquez donc, madame Des Grassins, n'est-ce pas votre numéro? »

M. Des Grassins mit un jeton sur le carton de sa femme, qui, saisie par de tristes pressentiments, observa tour à tour le cousin de Paris et Eugénie, sans songer au loto. De temps en temps la jeune héritière lança de furtifs regards à son cousin, et la femme du banquier put facilement y découvrir un *crescendo* d'étonnement ou de curiosité. **(41)**

---

1. Le *lorgnon* est ici une sorte de monocle dont la monture est fixée à une petite tige de métal ou d'écaille, comme les faces-à-main. En bien des cas, cet instrument n'était qu'un bibelot qui faisait partie de l'accoutrement général d'une personne à la mode.

QUESTIONS

41. SUR L'ENSEMBLE DU PREMIER CHAPITRE. — La composition du chapitre : montrez-en le mouvement continu; comment passe-t-on des descriptions générales aux descriptions plus précises, puis aux portraits et au récit?

— L'art de la description chez Balzac : comment les descriptions sont-elles composées? La multiplicité des détails nuit-elle à l'unité de l'ensemble? Comment Balzac arrive-t-il à dégager l'impression dominante qu'il veut communiquer au lecteur?

— Les portraits : dans quelle mesure peut-on comparer la technique du portrait et celle de la description?

— La place et l'importance des dialogues : faut-il les comparer à des dialogues de théâtre?

— Dans quel genre de roman semble-t-on s'engager? Quel est le problème posé, et, à la fin de ce chapitre, peut-on imaginer quelles péripéties vont survenir?

— Quelle image Balzac se fait-il de la vie de province, d'après ce chapitre?

II

LE COUSIN DE PARIS

M. Charles Grandet, beau jeune homme de vingt-deux ans, produisait en ce moment un singulier contraste avec les bons provinciaux que déjà ses manières aristocratiques révoltaient passablement, et que[1] tous étudiaient pour se moquer de lui. Ceci veut une explication.

A vingt-deux ans les jeunes gens sont encore assez voisins de l'enfance pour se laisser aller à des enfantillages. Aussi peut-être sur cent d'entre eux s'en rencontrerait-il bien quatre-vingt-dix-neuf qui se seraient conduits comme se conduisait Charles Grandet. Quelques jours avant cette soirée, son père lui avait dit d'aller pour quelques mois chez son frère de Saumur. Peut-être M. Grandet, de Paris, pensait-il à Eugénie. Charles, qui tombait en province pour la première fois, eut la pensée d'y paraître avec la supériorité d'un jeune homme à la mode, de désespérer l'arrondissement par son luxe, d'y faire époque et d'y importer les inventions de la vie parisienne. Enfin, pour tout expliquer d'un mot, il voulait passer à Saumur plus de temps qu'à Paris à se brosser les ongles et y affecter l'excessive recherche de mise que parfois un jeune homme élégant abandonne pour une négligence qui ne manque pas de grâce. (1)

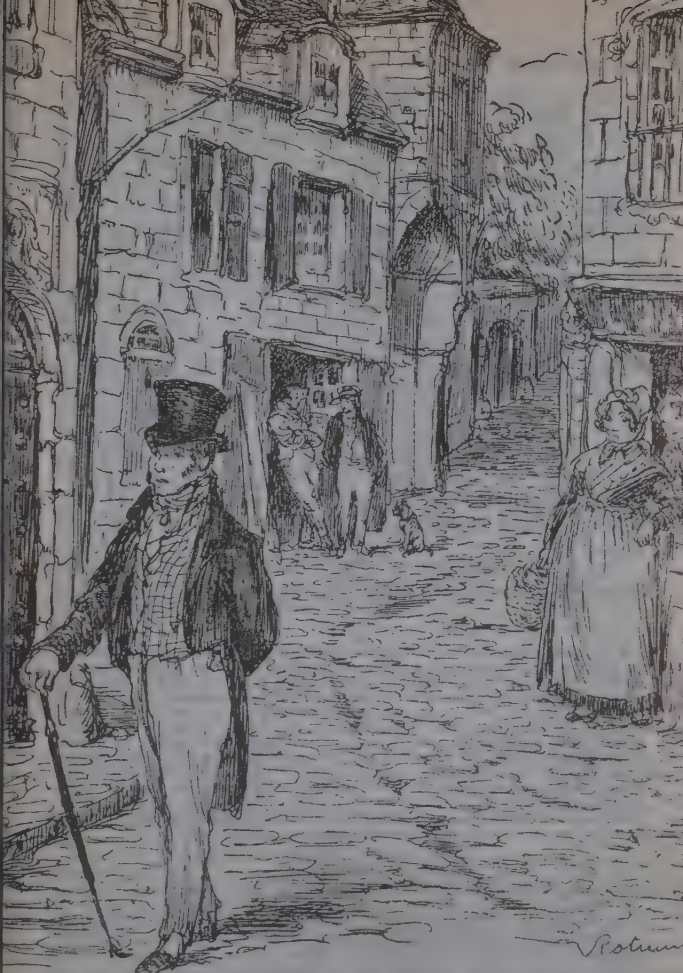
Charles emporta donc le plus joli costume de chasse, le plus joli fusil, le plus joli couteau, la plus jolie gaine de Paris. Il emporta sa collection de gilets les plus ingénieux : il y en avait de gris, de blancs, de noirs, de couleur scarabée, à reflets d'or, de pailletés, de chinés, de doubles, à châle[2], ou droits de col, à col renversé, de boutonnés jusqu'en haut, à boutons d'or.

---

1. Ce relatif renvoie à Charles Grandet; la coordination serait équivoque sans la virgule qui précède; 2. *Châle* : col à rebords qui se rejoignent à la fermeture du gilet.

QUESTIONS

1. Rattachez ces considérations à la fin du chapitre précédent; définissez le rôle que se donne ici le romancier en apportant une *explication* après coup. Comment le lecteur participe-t-il alors au propos du romancier? — Quel état d'esprit Balzac prête-t-il à Charles Grandet? Pour l'instant, Charles apparaît-il comme un type ou comme un individu? — A quoi reconnaît-on l'indulgence du romancier pour son personnage? Ne peut-on reprocher à Balzac d'avoir inventé et modelé son personnage de manière à mieux mettre en valeur un des thèmes du roman : le contraste entre la province et Paris?



Phot. Larousse.

« Il ne passe personne dans la rue qui ne soit étudié. Aussi, jadis, quand un étranger arrivait dans une ville de province, était-il gaussé de porte en porte. » (Page 29.)

Illustration de Valérie Rottenbourg, pour *Eugénie Grandet* (1921).

Il emporta toutes les variétés de cols et de cravates[1] en faveur à cette époque. Il emporta deux habits de Buisson et son linge le plus fin. Il emporta sa jolie toilette[2] d'or, présent de sa mère. Il emporta ses colifichets[3] de dandy[4], sans oublier une ravissante petite écritoire donnée par la plus aimable des femmes, pour lui du moins, par une grande dame qu'il nommait Annette, et qui voyageait maritalement, ennuyeusement en Écosse, victime de quelques soupçons auxquels besoin était de sacrifier momentanément son bonheur; puis force joli papier pour lui écrire une lettre par quinzaine. Ce fut enfin une cargaison de futilités parisiennes aussi complète qu'il était possible de la faire, et où, depuis la cravache qui sert à commencer un duel jusqu'aux beaux pistolets ciselés qui le terminent, se trouvaient tous les instruments aratoires dont se sert un jeune oisif pour labourer la vie. Son père lui ayant dit de voyager seul et modestement, il était venu dans le coupé[5] de la diligence retenu pour lui seul, assez content de ne pas gâter une délicieuse voiture de voyage commandée pour aller au-devant de son Annette, la grande dame que... etc., et qu'il devait rejoindre en juin prochain aux eaux de Baden. (2)

Charles comptait rencontrer cent personnes chez son oncle, chasser à courre dans les forêts de son oncle, y vivre enfin de

---

1. La *cravate* était une longue bande d'étoffe que l'on enroulait à plusieurs tours par-dessus le col; *Buisson* était un tailleur installé au coin de la rue de Richelieu et du Boulevard. Balzac fut son client, et aussi son locataire et son débiteur; ce personnage réapparaît dans trois autres volumes de *la Comédie humaine : Autre étude de femme*, III; *le Cabinet des antiques*, IV, et la *Physiologie du mariage*, X; 2. *Toilette :* ensemble des objets nécessaires à la toilette, dans leur trousse ou leur coffret; 3. *Colifichet :* petits objets de fantaisie; 4. *Dandy :* mot anglais, qui désigne un homme d'une élégance raffinée; le dandysme, qui s'accompagne aussi d'un mépris insolent pour le conformisme bourgeois, passa d'Angleterre en France : Balzac et Musset donnèrent dans le dandysme; 5. Le *coupé* était le compartiment antérieur d'une diligence, qui en comprenait deux autres : l'*intérieur* au milieu, la *rotonde* en arrière. Sur l'impériale, derrière le cocher, se trouvait la *banquette*, derrière laquelle on mettait les colis. Les petites diligences n'avaient que deux compartiments.

QUESTIONS

2. Le style de cette description : étudiez-en le vocabulaire, en insistant sur l'emploi de certains adjectifs. A quel genre de comique traditionnel appartient le procédé d'énumération utilisé ici? — Dans quelle mesure le portrait de Charles se dessine-t-il à travers la description de tous les accessoires (vêtements, bibelots, voiture, maîtresse) qui entourent sa vie? Qu'en déduire sur la personnalité de Charles? — En quoi consiste le « dandysme » de Charles?

la vie de château; il ne savait pas le trouver à Saumur, où il ne s'était informé de lui que pour demander le chemin de Froidfond; mais, en le sachant en ville, il crut l'y voir dans un grand hôtel. Afin de débuter convenablement chez son oncle, soit à Saumur, soit à Froidfond, il avait fait la toilette de voyage la plus coquette, la plus simplement recherchée, la plus adorable, pour employer le mot qui dans ce temps résumait les perfections spéciales d'une chose ou d'un homme. A Tours, un coiffeur venait de lui refriser ses beaux cheveux châtains; il y avait changé de linge et mis une cravate de satin noir, combinée avec un col rond de manière à encadrer agréablement sa blanche et rieuse figure. Une redingote de voyage à demi boutonnée lui pinçait la taille et laissait voir un gilet de cachemire à châle sous lequel était un second[1] gilet blanc. Sa montre, négligemment abandonnée au hasard dans une poche, se rattachait par une courte chaîne d'or à l'une des boutonnières. Son pantalon gris se boutonnait sur les côtés, où des dessins brodés en soie noire enjolivaient les coutures. Il maniait agréablement une canne dont la pomme d'or sculptée n'altérait point la fraîcheur de ses gants gris. Enfin sa casquette était d'un goût excellent.

Un Parisien, un Parisien de la sphère la plus élevée, pouvait seul et s'agencer ainsi sans paraître ridicule, et donner une harmonie de fatuité à toutes ces niaiseries, que soutenait d'ailleurs un air brave[2], l'air d'un jeune homme qui a de beaux pistolets, le coup sûr et Annette. (3)

Maintenant, si vous voulez bien comprendre la surprise respective des Saumurois et du jeune Parisien, voir parfaitement

1. Mode imitée des Muscadins qui, en 1793, portaient trois ou quatre gilets sous leur capote; 2. *Brave* : assuré.

QUESTIONS

3. La vie du père Grandet imaginée par Charles : d'où vient qu'il a pu se faire tant d'illusions? Quelle est à ce moment la réaction du lecteur, qui vit depuis le début du roman dans l'atmosphère saumuroise et dans la société des Grandet? — La description de la toilette de Charles : en quoi cette description complète-t-elle ce qui avait été dit aux lignes 21-41? Voyons-nous mieux le personnage lui-même? Relevez les adjectifs et les tournures de phrase qui reflètent l'opinion avantageuse que le jeune homme a de lui-même; à partir de quel moment le romancier réapparaît-il pour juger « objectivement » son personnage? Malgré l'ironie, Balzac ne laisse-t-il pas percer sa sympathie pour le dandy?

le vif éclat que l'élégance du voyageur jetait au milieu des ombres grises de la salle et des figures qui composaient le tableau de famille, essayez de vous représenter les Cruchot. Tous les trois prenaient du tabac et ne songeaient plus depuis longtemps à éviter ni les roupies[1], ni les petites galettes noires qui parsemaient le jabot[2] de leurs chemises rousses, à cols recroquevillés et à plis jaunâtres. Leurs cravates molles se roulaient en corde aussitôt qu'ils se les étaient attachées au cou. L'énorme quantité de linge qui leur permettait de ne faire la lessive que tous les six mois, et de le garder au fond de leurs armoires, laissait le temps y imprimer ses teintes grises et vieilles. Il y avait en eux une parfaite entente de mauvaise grâce[3] et de sénilité. Leurs figures, aussi flétries que l'étaient leurs habits râpés, aussi plissées que leurs pantalons, semblaient usées, racornies, et grimaçaient.

La négligence générale des autres costumes, tous incomplets, sans fraîcheur, comme le sont les toilettes de province, où l'on arrive insensiblement à ne plus s'habiller les uns pour les autres et à prendre garde au prix d'une paire de gants, s'accordait avec l'insouciance des Cruchot. L'horreur de la mode était le seul point sur lequel les grassinistes et les cruchotins s'entendissent parfaitement (4). Le Parisien prenait-il son lorgnon[4] pour examiner les singuliers accessoires de la salle, les solives du plancher, le ton des boiseries ou les points que les mouches y avaient imprimés et dont le nombre aurait suffi pour ponctuer l'*Encyclopédie méthodique* et *le Moniteur*[5], aussitôt les joueurs

---

1. *Roupie :* goutte au nez; 2. *Jabot :* ornement de mousseline ou de dentelle au plastron d'une chemise; 3. *Mauvaise grâce :* manque de tenue, inélégance; 4. *Lorgnon :* voir page 67, note 1; 5. L'*Encyclopédie méthodique par ordre des matières*, par Panckouke et Agasse (1781-1782), comptait plus de deux cents volumes. *Le Moniteur* fut fondé en novembre 1789 : devenu journal officiel sous l'Empire et sous la Restauration, ce journal donnait des comptes rendus des débats parlementaires; il était de ce fait plus volumineux que les autres gazettes; d'où la plaisanterie du romancier.

QUESTIONS

4. La peinture des Saumurois : comment la présence de Charles met-elle en relief un aspect de leur personne que le romancier n'avait point encore fait remarquer? — Le jeu des contrastes dans cette page et le réalisme satirique du style : peut-on deviner les goûts et les préférences de Balzac d'après ce passage? — Pourquoi avoir choisi les Cruchot comme exemples de la médiocrité vestimentaire de la province? Quelle est toutefois l'importance de la dernière phrase (lignes 95-97) pour confirmer l'opposition fondamentale entre Paris et la province?

de loto levaient le nez et le considéraient avec autant de curiosité qu'ils en eussent manifesté pour une girafe. M. Des Grassins et son fils, auxquels la figure d'un homme à la mode n'était pas inconnue, s'associèrent néanmoins à l'étonnement de leurs voisins, soit qu'ils éprouvassent l'indéfinissable influence d'un sentiment général, soit qu'ils l'approuvassent, en disant à leurs compatriotes par des œillades pleines d'ironie : « Voilà comme *ils* sont à Paris. » (5)

Tous pouvaient, d'ailleurs, observer Charles à loisir, sans craindre de déplaire au maître du logis. Grandet était absorbé dans la longue lettre qu'il tenait, et il avait pris pour la lire l'unique flambeau de la table, sans se soucier de ses hôtes ni de leur plaisir. Eugénie, à qui le type d'une perfection semblable, soit dans la mise, soit dans la personne, était entièrement inconnu, crut voir en son cousin une créature descendue de quelque région séraphique. Elle respirait avec délices les parfums exhalés par cette chevelure si brillante, si gracieusement bouclée. Elle aurait voulu pouvoir toucher la peau blanche de ces jolis gants fins. Elle enviait les petites mains de Charles, son teint, la fraîcheur et la délicatesse de ses traits. Enfin, si toutefois cette image peut résumer les impressions que le jeune élégant produisit sur une ignorante fille sans cesse occupée à rapetasser[1] des bas, à ravauder la garde-robe de son père, et dont la vie s'était écoulée sous ces crasseux lambris sans voir dans cette rue silencieuse plus d'un passant par heure, la vue de son cousin fit sourdre en son cœur les émotions de fine volupté que causent à un jeune homme les fantastiques figures de femmes dessinées par Westall[2] dans les keepsakes[3] anglais et gravées par les Finden[4] d'un burin si habile qu'on a peur, en soufflant sur le vélin, de faire envoler ces apparitions célestes.

Charles tira de sa poche un mouchoir brodé par la grande

1. *Rapetasser* : raccommoder des choses très usées (mot péjoratif et plus fort que *ravauder*); 2. *Richard Westall* : dessinateur, aquarelliste et graveur anglais (1765-1836); 3. *Keepsake* : album illustré de gravures; 4. *Guillaume Finden* : graveur anglais (1782-1852).

QUESTIONS

5. Après la longue « explication » des pages précédentes, comment revient-on au récit? Dans quelle attitude caractéristique retrouve-t-on Charles? — Quelle comparaison déjà employée (voir chapitre premier, page 66, ligne 1098) se trouve reprise à la ligne 103? — Expliquez le comportement des Des Grassins père et fils : la part de lâcheté, de conformisme dans leur attitude.

dame qui voyageait en Écosse. En voyant ce joli ouvrage fait avec amour pendant les heures perdues pour l'amour, Eugénie regarda son cousin pour savoir s'il allait bien réellement s'en servir. Les manières de Charles, ses gestes, la façon dont il prenait son lorgnon[1], son impertinence affectée, son mépris pour le coffret qui venait de faire tant de plaisir à la riche héritière et qu'il trouvait évidemment ou sans valeur ou ridicule; enfin tout ce qui choquait les Cruchot et les Des Grassins lui plaisait si fort qu'avant de s'endormir elle dut rêver longtemps à ce phénix[2] des cousins. (6)

Les numéros se tiraient fort lentement, mais bientôt le loto fut arrêté. La grande Nanon entra et dit tout haut :

« Madame, va falloir me donner des draps pour faire le lit à ce monsieur. »

Madame Grandet suivit Nanon. Madame Des Grassins dit alors à voix basse :

« Gardons nos sous et laissons le loto. »

Chacun reprit ses deux sous dans la vieille soucoupe écornée où il les avait mis; puis l'assemblée se remua en masse et fit un quart de conversion[3] vers le feu.

« Vous avez donc fini? dit Grandet sans quitter sa lettre.

— Oui, oui », répondit madame Des Grassins en venant prendre place près de Charles. (7)

---

1. *Lorgnon :* voir page 67, note 1; 2. Le *phénix* était un oiseau fabuleux, unique en son espèce, qui vivait plusieurs siècles et qui, brûlé, renaissait de sa cendre. Au figuré, un phénix est une personne unique en son genre, supérieure aux autres; 3. Se tourna d'un quart de tour.

QUESTIONS

6. Pourquoi Balzac a-t-il fait attendre jusqu'ici les réflexions d'Eugénie sur son cousin? D'où vient qu'elle ne soit pas contaminée par le sentiment général? — Montrez qu'Eugénie réagit par comparaison avec elle-même. A-t-elle raison d'imaginer que Charles trouve dérisoire le cadeau offert par Adolphe? Si on se rappelle sa joie en recevant ce cadeau (voir chapitre premier, lignes 946-951), voit-on la transformation qui s'opère en elle? Quelle est l'intensité des émotions qu'elle éprouve? De quels mots, de quelles comparaisons Balzac se sert-il pour la traduire? Cherchez dans ce passage des traces de naïveté chez Eugénie; en devient-elle ridicule ou attendrissante? Souffre-t-elle de sa médiocrité?

7. Quelle importance symbolique prend ici le loto? Que trahit la réflexion de M^me^ Des Grassins? Montrez que les mots *nos sous* (ligne 149) et *écornée* (ligne 150) accentuent cette impression. — L'attitude de Grandet laisse-t-elle penser qu'il vient de lire une lettre importante?

Eugénie, mue par une de ces pensées qui naissent au cœur des jeunes filles quand un sentiment s'y loge pour la première fois, quitta la salle pour aller aider sa mère et Nanon. Si elle avait été questionnée par un confesseur habile, elle lui eût sans doute avoué qu'elle ne songeait ni à sa mère ni à Nanon, mais qu'elle était travaillée par un poignant[1] désir d'inspecter la chambre de son cousin pour s'y occuper de son cousin, pour y placer quoi que ce fût, pour obvier[2] à un oubli, pour y tout prévoir, afin de la rendre, autant que possible, élégante et propre. Eugénie se croyait déjà seule capable de comprendre les goûts et les idées de son cousin.

En effet, elle arriva fort heureusement[3] pour prouver à sa mère et à Nanon, qui revenaient pensant avoir tout fait, que tout était à faire. Elle donna l'idée à la grande Nanon de bassiner[4] les draps avec la braise du feu; elle couvrit elle-même la vieille table d'un napperon, et recommanda bien à Nanon de changer le napperon tous les matins. Elle convainquit sa mère de la nécessité d'allumer un bon feu dans la cheminée et détermina Nanon à monter, sans en rien dire à son père, un gros tas de bois dans le corridor. Elle courut chercher dans une des encoignures[5] de la salle un plateau de vieux laque[6] qui venait de la succession de feu le vieux M. de La Bertellière, y prit également un verre de cristal à six pans, une petite cuiller dédorée, un flacon antique où étaient gravés des Amours, et mit triomphalement le tout sur un coin de la cheminée. Il lui avait plus surgi d'idées en un quart d'heure qu'elle n'en avait eu depuis qu'elle était au monde. (8)

---

1. *Poignant* se dit généralement d'un sentiment vif et pénible; c'est l'intensité et la soudaineté qui sont retenues ici; 2. *Obvier à* : remédier à; 3. *Heureusement* : à temps; opportunément; 4. *Bassiner* : réchauffer en faisant glisser, entre les draps, une bassinoire — récipient à long manche contenant des braises; 5. *Encoignure* : meuble d'angle dont il a été question au premier chapitre; 6. *Laque* (masculin) : vernis de Chine, noir ou rouge.

QUESTIONS

8. Comment Balzac traduit-il l'extrême animation d'Eugénie? L'agitation de ses sentiments lui fait-elle toutefois perdre la tête? Montrez que son esprit inventif tire parti des faibles moyens qu'elle a à sa disposition. Qu'y a-t-il de dérisoire dans le résultat obtenu? — Comment, à votre avis, doit-on interpréter la dernière phrase (lignes 180-182) : avec ironie? avec attendrissement? avec amusement?

« Maman, dit-elle, jamais mon cousin ne supportera l'odeur d'une chandelle. Si nous achetions de la bougie[1] ?... »

Elle alla, légère comme un oiseau, tirer de sa bourse l'écu de cent sous qu'elle avait reçu pour ses dépenses du mois.

« Tiens, Nanon, dit-elle, va vite.

— Mais que dira ton père? »

Cette objection terrible fut proposée par madame Grandet en voyant sa fille armée d'un sucrier de vieux sèvres[2] rapporté du château de Froidfond par Grandet.

« Et où prendras-tu donc du sucre[3]? es-tu folle?

— Maman, Nanon achètera aussi bien du sucre que de la bougie.

— Mais ton père?

— Serait-il convenable que son neveu ne pût boire un verre d'eau sucrée? D'ailleurs il n'y fera pas attention.

— Ton père voit tout », dit madame Grandet en hochant la tête.

Nanon hésitait, elle connaissait son maître.

« Mais va donc, Nanon, puisque c'est ma fête! »

Nanon laissa échapper un gros rire en entendant la première plaisanterie que sa jeune maîtresse eût jamais faite, et lui obéit. (9)

Pendant qu'Eugénie et sa mère s'efforçaient d'embellir la chambre destinée par M. Grandet à son neveu, Charles se trouvait l'objet des attentions de madame Des Grassins, qui lui faisait des agaceries[4].

« Vous êtes bien courageux, monsieur, lui dit-elle, de quitter

---

1. La *bougie*, fabriquée avec de la cire, coûtait plus cher que la chandelle de suif; 2. *Vieux sèvres* : porcelaine fine, utilisée par la manufacture de Sèvres pour la fabrication d'objets d'art de haut luxe; 3. Le *sucre*, rare sous l'Empire à cause du blocus continental, avait baissé de prix sous la Restauration; l'habitude de l'économiser était restée chez les Grandet; 4. *Agaceries* : « Mines, manières, paroles par lesquelles une femme cherche à attirer l'attention » (Littré).

QUESTIONS

9. La vivacité de ce dialogue : comment donne-t-il à cette partie de la scène une allure plus dramatique? — Précisez quel genre d'émotion s'empare de chacun des trois personnages en scène. Soulignez la valeur d'obsession de *ton père* répété par M^me^ Grandet. Analysez la transfiguration d'Eugénie : sa cause (Eugénie en est-elle pleinement consciente, et pourquoi?); ses manifestations; ses répercussions possibles, Peut-on dire qu'Eugénie se révolte contre son père? Pourquoi Nanon lui obéit-elle finalement?

les plaisirs de la capitale pendant l'hiver pour venir habiter Saumur. Mais, si nous ne vous faisons pas trop peur, vous verrez que l'on peut encore s'y amuser. » **(10)**

Elle lui lança une véritable œillade[1] de province, où, par habitude, les femmes mettent tant de réserve et de prudence dans leurs yeux qu'elles leur communiquent la friande concupiscence particulière à ceux des ecclésiastiques, pour qui tout plaisir semble ou un vol ou une faute.

Charles se trouvait si dépaysé dans cette salle, si loin du vaste château et de la fastueuse existence qu'il supposait à son oncle, qu'en regardant attentivement madame Des Grassins, il aperçut enfin une image à demi effacée des figures parisiennes. Il répondit avec grâce à l'espèce d'invitation qui lui était adressée, et il s'engagea naturellement une conversation, dans laquelle madame Des Grassins baissa graduellement sa voix pour la mettre en harmonie avec la nature de ses confidences. Il existait chez elle et chez Charles un même besoin de confiance. Aussi, après quelques moments de causerie coquette et de plaisanteries sérieuses, l'adroite provinciale put-elle lui dire sans se croire entendue des autres personnes, qui parlaient de la vente des vins, dont s'occupait en ce moment tout le Saumurois :

« Monsieur, si vous voulez nous faire l'honneur de venir nous voir, vous ferez très certainement autant de plaisir à mon mari qu'à moi. Notre salon est le seul dans Saumur où vous trouverez réunis le haut commerce et la noblesse[2] : nous appartenons aux deux sociétés, qui ne veulent se rencontrer que là, parce qu'on s'y amuse. Mon mari, je le dis avec orgueil, est également considéré par les uns et par les autres. Ainsi nous tâcherons de faire diversion à l'ennui de votre séjour ici. Si vous restiez chez M. Grandet, que deviendriez-vous, bon Dieu! Votre oncle est un grigou qui ne pense qu'à ses provins[3];

1. *Œillade* : coup d'œil chargé d'un sens particulier destiné à n'être compris que par la personne à qui la mimique est destinée; 2. Il y eut, dès les premières années de la Restauration, un vif essor industriel et commercial. Mais la noblesse, récemment rentrée en France avec ses privilèges, ne se mêlait pas à des milieux où le libéralisme prenait fortement racine; 3. *Provin* : rejeton d'un cep de vigne, enterré puis détaché du pied dont il est issu dès qu'il a pris racine.

QUESTIONS

10. Pour quelle raison précise M^me^ Des Grassins pense-t-elle pouvoir détourner l'attention de Charles à ce moment? Quels personnages sont absents de la scène? — Montrez l'habileté de son entrée en matière : la part de compliments qui y entre; la communauté de pensée qui unit ce début aux réflexions que se fait le jeune homme à cet instant.

votre tante est une dévote qui ne sait pas coudre deux idées, et votre cousine est une petite sotte, sans éducation, commune, sans dot, et qui passe sa vie à raccommoder des torchons. (**11**)

— Elle est très bien, cette femme, se dit en lui-même Charles Grandet, en répondant aux minauderies de madame Des Grassins.

— Il me semble, ma femme, que tu veux accaparer monsieur », dit en riant le gros et grand banquier.

A cette observation, le notaire et le président dirent des mots plus ou moins malicieux; mais l'abbé les regarda d'un air fin et résuma leurs pensées en prenant une pincée de tabac, et offrant sa tabatière à la ronde :

« Qui mieux que madame, dit-il, pourrait faire à monsieur les honneurs de Saumur?

— Ah çà! comment l'entendez-vous, monsieur l'abbé? demanda M. Des Grassins.

— Je l'entends, monsieur, dans le sens le plus favorable pour vous, pour madame, pour la ville de Saumur et pour monsieur », ajouta le rusé vieillard en se tournant vers Charles.

Sans paraître y prêter la moindre attention, l'abbé Cruchot avait su deviner la conversation de Charles et de madame Des Grassins.

« Monsieur, dit enfin Adolphe à Charles d'un air qu'il aurait voulu rendre dégagé, je ne sais si vous avez conservé quelque souvenir de moi; j'ai eu le plaisir d'être votre vis-à-vis à un bal donné par M. le baron de Nucingen[1], et...

— Parfaitement, monsieur, parfaitement, répondit Charles, surpris de se voir l'objet des attentions de tout le monde.

---

1. *Nucingen :* voir page 65, note 4.

QUESTIONS

11. Caractérisez l'attitude de M^me^ Des Grassins à l'égard de Charles. Avait-on vu se préparer sa manœuvre? Quelles sont ses intentions et leurs motifs? Que peut-il y avoir de commun entre elle et le jeune homme? Évaluez les forces de chaque adversaire. Comment se manifestent le sens mondain et la finesse de M^me^ Des Grassins (dans sa méthode, dans ses paroles)? — Que signifie qu'ils ont *un même besoin de confiance* (ligne 227)? Pourquoi cherche-t-elle à attirer Charles chez elle? Quel changement de ton se produit au moment où M^me^ Des Grassins porte son jugement sur les Grandet? — Appréciez dans ces jugements la part de la vérité et celle de la médisance (tenez compte, en particulier, du *sans dot* en fonction de ce qui l'entoure).

— Monsieur est votre fils? » demanda-t-il à madame Des Grassins.

L'abbé regarda malicieusement la mère.

« Oui, monsieur, dit-elle.

— Vous étiez donc bien jeune à Paris? reprit Charles en s'adressant à Adolphe.

— Que voulez-vous, monsieur! dit l'abbé, nous les envoyons à Babylone[1] aussitôt qu'ils sont sevrés. »

Madame Des Grassins interrogea l'abbé par un regard d'une étonnante profondeur.

« Il faut venir en province, dit-il en continuant, pour trouver des femmes de trente et quelques années aussi fraîches que l'est madame, après avoir eu des fils bientôt licenciés en droit. Il me semble être encore au jour où les jeunes gens et les dames montaient sur des chaises pour vous voir danser au bal, madame, ajouta l'abbé en se tournant vers son adversaire femelle. Pour moi, vos succès sont d'hier...

— Oh! le vieux scélérat! se dit en elle-même madame Des Grassins, me devinerait-il donc?

— Il paraît que j'aurai beaucoup de succès à Saumur », se disait Charles en déboutonnant sa redingote, mettant la main dans son gilet et jetant son regard à travers les espaces pour imiter la pose donnée à lord Byron par Chantrey[2]. **(12)**

L'inattention du père Grandet, ou, pour mieux dire, la

---

1. *Babylone :* capitale de l'ancienne Chaldée, une des villes les plus riches et les plus raffinées de l'Orient ancien. Le peuple hébreu y fut mené en captivité, et, dans toute la Bible, Babylone est citée comme un symbole de la corruption et de l'idolâtrie. Les prédicateurs usèrent de la même image pour désigner les grandes villes de l'époque moderne; 2. *George Gordon, lord Byron :* poète romantique anglais (1788-1824), auteur de *Childe Harold* et de *Don Juan.* Il était fort en honneur dans les milieux romantiques français. — *Francis Chantrey :* sculpteur anglais (1782-1842), artiste très académique qui représenta les plus grands personnages de son temps.

QUESTIONS

12. Quelle forme plus âpre prend ici la rivalité entre les Cruchot et les Des Grassins? Pourquoi l'abbé est-il le plus désigné pour lancer la contre-attaque? Montrez que son ironie, toute spirituelle qu'elle veut être, se satisfait au fond d'allusions plutôt vulgaires. — Quel effet produit l'intervention d'Adolphe? Est-ce la première allusion qu'il fait à ce bal? Pourquoi sa mère, cette fois, n'intervient-elle pas? — Charles comprend-il de quelles manœuvres il est l'enjeu? Ses paroles et ses attitudes révèlent-elles cette supériorité parisienne, dont il est si fier? Comment son caractère se précise-t-il?

préoccupation dans laquelle le plongeait la lecture de sa lettre n'échappa ni au notaire ni au président, qui tâchaient d'en conjecturer le contenu par les imperceptibles mouvements de la figure du bonhomme, alors fortement éclairée par la chandelle. Le vigneron maintenait difficilement le calme habituel de sa physionomie. D'ailleurs chacun pourra se peindre la contenance affectée par cet homme en lisant la fatale lettre que voici : **(13)**

« Mon frère, voici bientôt vingt-trois ans que nous ne nous sommes vus. Mon mariage a été l'objet de notre dernière entrevue, après laquelle nous nous sommes quittés joyeux l'un et l'autre. Certes je ne pouvais guère prévoir que tu serais un jour le seul soutien de la famille, à la prospérité de laquelle tu applaudissais alors. Quand tu tiendras cette lettre en tes mains, je n'existerai plus. Dans la position où j'étais, je n'ai pas voulu survivre à la honte d'une faillite. Je me suis tenu sur le bord du gouffre jusqu'au dernier moment, espérant surnager toujours. Il faut y tomber. Les banqueroutes réunies de mon agent de change[1] et de Roguin[2], mon notaire, m'emportent mes dernières ressources et ne me laissent rien. J'ai la douleur de devoir près de quatre millions sans pouvoir offrir plus de vingt-cinq pour cent d'actif[3]. Mes vins emmagasinés éprouvent en ce moment la baisse ruineuse que causent l'abondance et la qualité de vos récoltes. Dans trois jours, Paris dira : « M. Grandet était un fripon! » Je me coucherai, moi probe, dans un linceul d'infamie. Je ravis à mon fils et son nom que j'entache et la fortune de sa mère. Il ne sait rien de

1. *Agent de change* : intermédiaire autorisé pour la négociation des effets publics; 2. Le notaire Roguin, personnage balzacien, apparaît plusieurs fois dans *la Comédie humaine* : dans les *Scènes de la vie privée* (*la Vendetta*, I; *Autre étude de femme*, III); dans les *Scènes de la vie de province* (*la Rabouilleuse*, III) et dans les *Scènes de la vie parisienne* (*César Birotteau*, V; *la Muse du département*, IV; *les Petits Bourgeois*, VII); 3. *Vingt-cinq pour cent* de la dette, qui représente le passif.

QUESTIONS

13. Quelles traces de préoccupations l'auteur avait-il déjà laissé paraître chez Grandet? Pourquoi est-ce le notaire et le président qui surveillent la physionomie du vigneron?

cela, ce malheureux enfant que j'idolâtre. Nous nous sommes dit adieu tendrement. Il ignorait, par bonheur, que les derniers flots de ma vie s'épanchaient dans cet adieu. Ne me maudira-t-il pas un jour? Mon frère, mon frère, la malédiction de nos enfants est épouvantable! ils peuvent appeler[1] de la nôtre, mais la leur est irrévocable. Grandet, tu es mon aîné, tu me dois ta protection : fais que Charles ne jette aucune parole amère sur ma tombe! Mon frère, si je t'écrivais avec mon sang et mes larmes, il n'y aurait pas autant de douleurs que j'en mets dans cette lettre; car je pleurerais, je saignerais, je serais mort, je ne souffrirais plus; mais je souffre et vois la mort d'un œil sec. Te voilà donc le père de Charles! Il n'a point de parents du côté maternel, tu sais pourquoi. Pourquoi n'ai-je pas obéi aux préjugés sociaux? Pourquoi ai-je cédé à l'amour? Pourquoi ai-je épousé la fille naturelle d'un grand seigneur? Charles n'a plus de famille. O mon malheureux fils! mon fils!... Écoute, Grandet, je ne suis pas venu t'implorer pour moi; d'ailleurs tes biens ne sont peut-être pas assez considérables pour supporter une hypothèque[2] de trois millions; mais pour mon fils! sache-le bien, mon frère, mes mains suppliantes se sont jointes en pensant à toi. Grandet, je te confie Charles en mourant. Enfin je regarde mes pistolets sans douleur, en pensant que tu lui serviras de père. Il m'aimait bien, Charles; j'étais si bon pour lui, je ne le contrariais jamais : il ne me maudira pas. D'ailleurs tu verras; il est doux, il tient de sa mère, il ne te donnera jamais de chagrin. Pauvre enfant! accoutumé aux jouissances du luxe, il ne connaît aucune des privations auxquelles nous a condamnés l'un et l'autre notre première misère... Et le voilà ruiné, seul! Oui, tous ses amis le fuiront, et c'est moi qui serai la cause de ses humiliations. Ah! je voudrais avoir le bras assez fort pour l'envoyer d'un seul coup dans les cieux, près de sa mère. Folie! je reviens à mon malheur, à celui de Charles. Je te l'ai donc envoyé pour que tu lui apprennes convenablement[3] et ma mort et son sort à venir. Sois un père pour lui, mais un bon père. Ne l'arrache pas tout à coup à sa vie oisive, tu le tuerais. Je lui demande à genoux de renoncer aux créances qu'en qualité d'héritier de sa mère il pourrait exercer contre moi. Mais c'est une prière superflue; il a de l'honneur et sentira bien qu'il ne

---

1. *Appeler :* au sens juridique, demander un second jugement; 2. *Hypothèque :* droit dont est grevée une propriété pour garantir le paiement d'une créance; 3. *Convenablement :* avec des ménagements.

doit pas se joindre à mes créanciers. Fais-le renoncer à ma succession[1] en temps utile. Révèle-lui les dures conditions de la vie que je lui fais; et, s'il me conserve sa tendresse, dis-lui bien en mon nom que tout n'est pas perdu pour lui. Oui, le travail, qui nous a sauvés tous deux, peut lui rendre la fortune que je lui emporte; et, s'il veut écouter la voix de son père, qui pour lui voudrait sortir un moment du tombeau, qu'il parte, qu'il aille aux Indes[2]! Mon frère, Charles est un jeune homme probe et courageux : tu lui feras une pacotille[3], il mourrait plutôt que de ne pas te rendre les premiers fonds que tu lui prêteras; car tu lui en prêteras, Grandet! sinon tu te créerais des remords. Ah! si mon enfant ne trouvait ni secours ni tendresse en toi, je demanderais éternellement vengeance à Dieu de ta dureté. Si j'avais pu sauver quelques valeurs, j'avais bien le droit de lui remettre une somme sur le bien de sa mère; mais les payements de ma fin du mois avaient absorbé toutes mes ressources. Je n'aurais pas voulu mourir dans le doute sur le sort de mon enfant; j'aurais voulu sentir de saintes promesses dans la chaleur de ta main, qui m'eût réchauffé; mais le temps me manque. Pendant que Charles voyage, je suis obligé de dresser mon bilan. Je tâche de prouver par la bonne foi qui préside à mes affaires qu'il n'y a dans mes désastres ni faute ni improbité. N'est-ce pas m'occuper de Charles? — Adieu, mon frère. Que toutes les bénédictions de Dieu te soient acquises pour la généreuse tutelle que je te confie, et que tu acceptes, je n'en doute pas. Il y aura sans cesse une voix qui priera pour toi dans le monde où nous devons aller tous un jour, et où je suis déjà. »

« VICTOR-ANGE-GUILLAUME GRANDET. » **(14)**

1. *Renoncer à une succession :* abandonner toute participation aussi bien à l'actif qu'au passif d'une succession; 2. *Les Indes.* On appelait ainsi l'Indochine et la péninsule indienne proprement dite; 3. *Pacotille :* voir page 60, note 5.

QUESTIONS

14. La composition de cette lettre. Quels sentiments y exprime Guillaume Grandet à l'égard de son fils? à l'égard de son frère? à l'égard de lui-même? Montrez que le style prend une expression et un rythme différents, selon les sentiments exprimés; étudiez le mélange de réalisme et de pathétique. — Comparez la destinée des deux frères : qu'ont-elles eu de semblable? Est-ce seulement la différence de caractère qui explique que l'un soit ruiné et l'autre en pleine richesse? Comment s'opposent, une fois de plus, Paris et la province? — D'après ce que nous savons de Charles, pouvons-nous penser que son père se fait une juste image de son caractère?

« Vous causez donc? » dit le père Grandet en pliant avec exactitude la lettre dans les mêmes plis[1] et la mettant dans la poche de son gilet.

Il regarda son neveu d'un air humble et craintif, sous lequel il cacha ses émotions et ses calculs.

« Vous êtes-vous réchauffé?

— Très bien, mon cher oncle.

— Eh bien, où sont donc nos femmes? » dit l'oncle, oubliant déjà que son neveu couchait chez lui.

En ce moment Eugénie et madame Grandet rentrèrent.

« Tout est-il arrangé là-haut? leur demanda le bonhomme en retrouvant son calme.

— Oui, mon père.

— Eh bien, mon neveu, si vous êtes fatigué, Nanon va vous conduire à votre chambre. Dame, ce ne sera pas un appartement de *mirliflore*[2] mais vous excuserez de pauvres vignerons qui n'ont jamais le sou. Les impôts nous avalent tout.

— Nous ne voulons pas être indiscrets, Grandet, dit le banquier. Vous pouvez avoir à jaser avec votre neveu, nous vous souhaitons le bonsoir. A demain. »

A ces mots, l'assemblée se leva, et chacun fit la révérence suivant son caractère (**15**). Le vieux notaire alla chercher sous la porte sa lanterne et vint l'allumer[3] en offrant aux Des Grassins de les reconduire. Madame Des Grassins n'avait pas prévu l'incident qui devait finir prématurément la soirée, et son domestique n'était pas arrivé.

« Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter mon bras, madame? dit l'abbé Cruchot à madame Des Grassins.

---

1. Les lettres étaient constituées par une feuille que l'on pliait d'une façon plus ou moins compliquée, de manière à mettre en dehors la suscription : on en fixait le dernier pli avec un cachet de cire; 2. *Mirliflore :* jeune homme élégant, avec une nuance légèrement péjorative; 3. En 1819, l'éclairage nocturne était encore rudimentaire.

QUESTIONS

15. Les réactions de Grandet après sa lecture : pourquoi Balzac note-t-il la façon dont le vieillard plie la lettre? Cherchez dans ce geste la part de l'émotion et celle de la dissimulation. — Quelle est la double intention de Grandet dans sa réplique des lignes 401-404? Peut-on prévoir la décision qu'il a déjà prise? A quelle ruse traditionnelle de l'avare a-t-il recours ici?

— Merci, monsieur l'abbé. J'ai mon fils, répondit-elle sèchement.

— Les dames ne sauraient se compromettre avec moi, dit l'abbé.

— Donne donc le bras à M. Cruchot », lui dit son mari.

L'abbé emmena la jolie dame assez lestement[1] pour se trouver à quelques pas en avant de la caravane. **(16)**

« Il est très bien ce jeune homme, madame, lui dit-il en lui serrant le bras. *Adieu, paniers; vendanges sont faites!* Il vous faut dire adieu à mademoiselle Grandet, Eugénie sera pour le Parisien. A moins que ce cousin ne soit amouraché d'une Parisienne, votre fils Adolphe va rencontrer en lui le rival le plus...

— Laissez donc, monsieur l'abbé. Ce jeune homme ne tardera pas à s'apercevoir qu'Eugénie est une niaise, une fille sans fraîcheur. L'avez-vous examinée? Elle était, ce soir, jaune comme un coing.

— Vous l'avez peut-être déjà fait remarquer au cousin?

— Et je ne m'en suis pas gênée...

— Mettez-vous toujours auprès d'Eugénie, madame, et vous n'aurez pas grand'chose à dire à ce jeune homme contre sa cousine, il fera de lui-même une comparaison qui...

— D'abord il m'a promis de venir dîner après-demain chez moi.

— Ah! si vous vouliez, madame..., dit l'abbé.

— Et que voulez-vous que je veuille, monsieur l'abbé? Entendez-vous ainsi me donner de mauvais conseils? Je ne suis pas arrivée à l'âge de trente-neuf ans, avec une réputation sans tache, Dieu merci, pour la compromettre, même quand il s'agirait de l'empire du Grand-Mogol[2]. Nous sommes à un âge, l'un et l'autre, auquel on sait ce que parler veut dire.

---

1. *Lestement* : rapidement; 2. L'empire des Mongols, fondé par Gengis khan au début du XIII^e^ siècle, rétabli après plusieurs vicissitudes au XVI^e^ siècle, sous le nom d'*Empire du Grand Mogol* ; il atteignit son apogée sous Aurengzeb, au XVII^e^ siècle, et disparut en 1806. Il était symbole de richesse et de puissance.

QUESTIONS

16. Quel concours de circonstances permet au romancier de laisser en présence les Cruchot et les Des Grassins? Montrez que le dynamisme du récit en entraînant le lecteur, fait accepter à ce dernier bien des coïncidences ménagées par le romancier. — Quels représentants des deux clans se trouvent maintenant en présence?

Pour un ecclésiastique, vous avez en vérité des idées bien incongrues[1]. Fi! Cela est digne de Faublas[2].

— Vous avez donc lu Faublas?

— Non, monsieur l'abbé, je voulais dire les Liaisons Dangereuses[3].

— Ah! ce livre est infiniment plus moral, dit en riant l'abbé. Mais vous me faites aussi pervers que l'est un jeune homme d'aujourd'hui! Je voulais simplement vous...

— Osez me dire que vous ne songiez pas à me conseiller de vilaines choses. Cela n'est-il pas clair? Si ce jeune homme, qui est très bien, j'en conviens, me faisait la cour, il ne penserait pas à sa cousine. A Paris, je le sais, quelques bonnes mères se dévouent ainsi pour le bonheur et la fortune de leurs enfants; mais nous sommes en province, monsieur l'abbé.

— Oui, madame.

— Et, reprit-elle, je ne voudrais pas, ni Adolphe lui-même ne voudrait pas de cent millions achetés à ce prix...

— Madame, je n'ai point parlé de cent millions. La tentation eût été peut-être au-dessus de nos forces à l'un et à l'autre. Seulement, je crois qu'une honnête femme peut se permettre, en tout bien tout honneur, de petites coquetteries sans conséquence, qui font partie de ses devoirs en société, et qui...

— Vous croyez?

— Ne devons-nous pas, madame, tâcher de nous être agréables les uns aux autres?... Permettez que je me mouche.

— Je vous assure, madame, reprit-il, qu'il vous lorgnait[4] d'un air un peu plus flatteur que celui qu'il avait en me regardant; mais je lui pardonne d'honorer préférablement à la vieillesse la beauté...

— Il est clair, disait le président de sa grosse voix, que M. Grandet, de Paris, envoie son fils à Saumur dans des intentions extrêmement matrimoniales...

---

1. *Incongru* : contraire aux convenances; 2. *Les Amours du chevalier de Faublas* (1787-1790), roman de Jean-Baptiste Louvet de Couvray, raconte les innombrables aventures galantes d'un héros doué d'une sensibilité et d'une sensualité très vives; 3. *Les Liaisons dangereuses* (1782), écrites par Choderlos de Laclos (1741-1803), sont assorties d'une préface du rédacteur dans laquelle on peut lire : « L'utilité de l'ouvrage, qui peut-être sera encore plus contestée [que ses agréments], me paraît pourtant plus facile à établir. Il me semble au moins que c'est rendre un service aux mœurs, que de dévoiler les moyens qu'emploient ceux qui en ont de mauvaises pour corrompre ceux qui en ont de bonnes, et je crois que ces lettres pourront concourir efficacement à ce but. » Ce passage éclaire la réflexion de l'abbé... et son rire. 4. *Lorgner* : ici, regarder attentivement avec un lorgnon (voir page 67 , ligne 1125 et la note).

— Mais, alors, le cousin ne serait pas tombé comme une bombe, répondait le notaire.

— Cela ne dirait rien, dit M. Des Grassins, le bonhomme est *cachotier*.

— Des Grassins, mon ami, je l'ai invité à dîner, ce jeune homme. Il faudra que tu ailles prier M. et madame de Larsonnière, et les du Hautoy, avec la belle demoiselle du Hautoy, bien entendu; pourvu qu'elle se mette bien ce jour-là! Par jalousie, sa mère la fagote[1] si mal! — J'espère, messieurs, que vous nous ferez l'honneur de venir? ajouta-t-elle en arrêtant le cortège pour se retourner vers les deux Cruchot.

— Vous voilà chez vous, madame », dit le notaire.

Après avoir salué les trois Des Grassins, les trois Cruchot s'en retournèrent chez eux, en se servant de ce génie d'analyse que possèdent les provinciaux pour étudier sous toutes ses faces le grand événement de cette soirée, qui changeait les positions[2] respectives des cruchotins et des grassinistes. L'admirable bon sens qui dirigeait les actions de ces grands calculateurs leur fit sentir aux uns et aux autres la nécessité d'une alliance momentanée contre l'ennemi commun. Ne devaient-ils pas mutuellement empêcher Eugénie d'aimer son cousin, et Charles de penser à sa cousine? Le Parisien pourrait-il résister aux insinuations perfides, aux calomnies doucereuses, aux médisances pleines d'éloges, aux dénégations naïves qui allaient constamment tourner autour de lui pour le tromper[3]? (17)

---

1. *Fagoter :* habiller avec mauvais goût; 2. *Positions :* emplacements du combat que se livrent les cruchotins et les grassinistes en vue de conquérir la main d'Eugénie (le mot est pris au sens militaire); 3. *Var. :* « [autour de lui] et l'engluer, comme les abeilles enveloppent de cire le colimaçon tombé dans leur ruche ».

QUESTIONS

17. Pourquoi le romancier abandonne-t-il un instant la maison des Grandet pour nous faire suivre dans la rue cruchotins et grassinistes? — Quels sont les deux personnages qui continuent à jouer le premier rôle dans chacun des partis? Le machiavélisme de l'abbé : croit-il vraiment qu'il convaincra M^me^ Des Grassins de séduire Charles? Pourquoi poursuit-il cependant son persiflage? — Dégagez les différentes étapes de cette réconciliation tactique des Cruchot et des Des Grassins; montrez que le style indirect des dernières phrases (lignes 498-503) convient parfaitement pour résumer et caractériser la conspiration des deux partis. — A quoi est due la supériorité du texte définitif sur la variante citée dans la note 3?

Lorsque les quatre parents se trouvèrent seuls dans la salle, M. Grandet dit à son neveu :

« Il faut se coucher. Il est trop tard pour causer des affaires qui vous amènent ici; nous prendrons demain un moment convenable. Ici, nous déjeunons à huit heures. A midi, nous mangeons un fruit, un rien de pain sur le pouce, et nous buvons un verre de vin blanc; puis nous dînons, comme les Parisiens, à cinq heures. Voilà l'ordre. Si vous voulez voir la ville ou les environs, vous serez libre comme l'air. Vous m'excuserez si mes affaires ne me permettent pas toujours de vous accompagner. Vous les entendrez peut-être tous ici vous disant que je suis riche : « M. Grandet par-ci, M. Grandet par-là! » Je les laisse dire, leurs bavardages ne nuisent point à mon crédit. Mais je n'ai pas le sou, et je travaille à mon âge comme un jeune compagnon[1] qui n'a pour tout bien qu'une mauvaise plane[2] et deux bons bras. Vous verrez peut-être bientôt par vous-même ce que coûte un écu quand il faut le suer. — Allons, Nanon, les chandelles!

— J'espère, mon neveu, que vous trouverez tout ce dont vous aurez besoin, dit madame Grandet; mais, s'il vous manquait quelque chose, vous pourrez appeler Nanon.

— Ma chère tante, ce serait difficile; j'ai, je crois, emporté toutes mes affaires! Permettez-moi de vous souhaiter une bonne nuit, ainsi qu'à ma jeune cousine. » **(18)**

Charles prit des mains de Nanon une bougie allumée, une bougie d'Anjou, bien jaune de ton, vieillie en boutique et si pareille à de la chandelle que M. Grandet, incapable d'en soupçonner l'existence au logis, ne s'aperçut pas de cette magnificence.

« Je vais vous montrer le chemin », dit le bonhomme.

Au lieu de sortir par la porte de la salle qui donnait sous

---

1. *Compagnon* : ouvrier qui travaille chez un *maître*; 2. *Plane* : outil tranchant à deux poignées, qui sert à travailler le bois.

QUESTIONS

18. Analysez la tirade de Grandet : quelles sont pour lui les recommandations essentielles à faire à Charles? A quelles préoccupations constantes chez lui correspondent-elles? — Quelle image de lui-même veut-il donner à son neveu? Comment conçoit-il son rôle de tuteur auprès de l'orphelin? — Le rôle de M^me^ Grandet face à son mari (lignes 522-524); en quoi la réponse de Charles est-elle maladroite?

la voûte, Grandet fit la cérémonie de passer par le couloir qui séparait la salle de la cuisine. Une porte battante[1] garnie d'un grand carreau de verre ovale fermait ce couloir du côté de l'escalier, afin de tempérer le froid qui s'y engouffrait. Mais en hiver, la bise n'en sifflait pas moins par là très rudement, et, malgré les bourrelets mis aux portes de la salle, à peine la chaleur s'y maintenait-elle à un degré convenable. Nanon alla verrouiller la grande porte, ferma la salle, et détacha dans l'écurie un chien-loup dont la voix était cassée comme s'il avait une laryngite. Cet animal, d'une notable férocité, ne connaissait que Nanon. Ces deux créatures champêtres s'entendaient. Quand Charles vit les murs jaunâtres et enfumés de la cage[2] où l'escalier à rampe vermoulue tremblait sous le pas pesant de son oncle, son dégrisement alla *rinforzando*[3]. Il se croyait dans un juchoir à poules. Sa tante et sa cousine, vers lesquelles il se retourna pour interroger leurs figures, étaient si bien façonnées à cet escalier que, ne devinant pas la cause de son étonnement, elles le prirent pour une expression amicale et y répondirent par un sourire agréable qui le désespéra.

« Que diable mon père m'envoie-t-il faire ici? » se disait-il. **(19)** Arrivé sur le premier palier, il aperçut trois portes peintes en rouge étrusque[4] et sans chambranles[5], des portes perdues dans la muraille poudreuse[6] et garnies de bandes en fer boulonnées, apparentes, terminées en façon de flammes comme l'était à chaque bout la longue entrée de la serrure. Celle de

---

1. *Battante :* qui se referme d'elle-même; 2. La *cage* est l'espace réservé pour recevoir l'escalier; 3. En augmentant (terme italien, usuel dans le vocabulaire musical pour marquer une nuance un peu différente du *crescendo*); 4. *Etrusque :* rouge brique; 5. *Chambranle :* encadrement d'une porte; 6. *Poudreux :* dont l'enduit et la peinture tombent en poussière, par défaut d'entretien.

QUESTIONS

19. Pourquoi la description de la maison Grandet, interrompue page 51, reprend-elle ici en s'intégrant au récit? — La présence de Charles a-t-elle rompu les habitudes de la maison? Montrez que les efforts faits par les trois femmes pour bien accueillir Charles sont limités, consciemment ou non, d'une part par le despotisme de Grandet (l'épisode de la bougie, lignes 528-532) et, d'autre part, par la médiocrité du cadre dans lequel elles vivent. Commentez la phrase *Sa tante et sa cousine* [...] *étaient si bien façonnées à cet escalier* [...] (lignes 549-551). — L'effet produit sur Charles : sa réflexion (ligne 554) est-elle conforme à son caractère? Quelle valeur dramatique prend-elle pour le lecteur?

Phot. Larousse.

LES BORDS DE LA LOIRE PRÈS DE SAUMUR

ces portes qui se trouvait en haut de l'escalier, et qui donnait entrée dans la pièce située au-dessus de la cuisine, était évidemment[1] murée. On n'y pénétrait, en effet, que par la chambre de Grandet, à qui cette pièce servait de cabinet. L'unique croisée d'où elle tirait son jour était défendue sur la cour par d'énormes barreaux en fer grillagés.

Personne, pas même madame Grandet, n'avait la permission d'y venir, le bonhomme voulait y rester seul, comme un alchimiste à son fourneau. Là, sans doute, quelque cachette avait été très habilement pratiquée, là s'emmagasinaient les titres de propriété, là pendaient les balances à peser les louis[2], là se faisaient nuitamment et en secret les quittances, les reçus, les calculs; de manière que les gens d'affaires, voyant toujours Grandet prêt à tout, pouvaient imaginer qu'il avait à ses ordres une fée ou un démon. Là, sans doute, quand Nanon ronflait à ébranler les planchers, quand le chien-loup veillait et bâillait dans la cour, quand madame et mademoiselle Grandet étaient bien endormies, venait le vieux tonnelier choyer, caresser, couver, cuver[3], cercler[4] son or. Les murs étaient épais, les contrevents discrets. Lui seul avait la clef de ce laboratoire, où, disait-on, il consultait des plans sur lesquels ses arbres à fruits étaient désignés et où il chiffrait ses produits, à un provin[5], à une bourrée[6] près. **(20)**

L'entrée de la chambre d'Eugénie faisait face à cette porte murée. Puis, au bout du palier, était l'appartement des deux époux, qui occupaient tout le devant de la maison. Madame

---

1. *Evidemment :* visiblement; **2.** La valeur d'une pièce d'or pouvait varier légèrement en fonction de son poids, un peu supérieur à la valeur légale lors de l'émission : on pesait donc les pièces usées pour connaître exactement le poids; **3.** *Cuver :* mettre en cuves; **4.** *Cercler :* mettre des cercles autour des tonneaux pleins d'or; **5.** *Provin :* voir page 77, note 2; **6.** *Bourrée :* fagot de menu bois.

QUESTIONS

20. Montrez que l'impression produite par l'intérieur de la maison Grandet confirme celle que donnait la façade (voir page 43, lignes 467-493); relevez toutes les expressions qui concourent à donner l'image d'une prison. — Le cabinet de Grandet (lignes 566-582) : pourquoi le romancier n'y fait-il pas pénétrer son lecteur? Comment accentue-t-il le caractère fantastique de ce qui doit s'y passer? Étudiez le style de cette évocation. — L'image de l'avare solitaire en proie à sa passion : comparez Grandet au père Goriot, seul dans sa chambre en train de tordre les pièces de son argenterie pour aller les vendre, ou à Balthazar Claës dans son laboratoire *(la Recherche de l'absolu)*.

Grandet avait une chambre contiguë à celle d'Eugénie, chez qui l'on entrait par une porte vitrée. La chambre du maître était séparée de celle de sa femme par une cloison, et du mystérieux cabinet par un gros mur.

Le père Grandet avait logé son neveu au second étage, dans la haute mansarde située au-dessus de sa chambre, de manière à pouvoir l'entendre, s'il lui prenait fantaisie d'aller et de venir. **(21)**

Quand Eugénie et sa mère arrivèrent au milieu du palier, elles se donnèrent le baiser du soir; puis, après avoir dit à Charles quelques mots d'adieu, froids sur les lèvres, mais certes chaleureux au cœur de la fille, elles rentrèrent dans leurs chambres.

« Vous voilà chez vous, mon neveu, dit le père Grandet à Charles en lui ouvrant sa porte. Si vous aviez besoin de sortir, vous appelleriez Nanon. Sans elle, votre serviteur[1]! le chien vous mangerait sans vous dire un seul mot. Dormez bien. Bonsoir. Ha! ha! ces dames vous ont fait du feu », reprit-il.

En ce moment la grande Nanon apparut, armée d'une bassinoire[2].

« En voilà bien d'une autre! dit M. Grandet. Prenez-vous mon neveu pour une femme en couches? Veux-tu bien remporter ta braise, Nanon!

— Mais, monsieur, les draps sont humides, et ce monsieur est vraiment mignon[3] comme une femme.

— Allons, va, puisque tu l'as dans la tête, dit Grandet en la poussant par les épaules, mais prends garde de mettre le feu. »

Puis l'avare descendit en grommelant de vagues paroles. **(22)**

Charles demeura pantois[4] au milieu de ses malles. Après

---

1. *Serviteur :* formule de salut employée ironiquement pour marquer une impossibilité; 2. *Bassinoire :* voir page 75, note 4; 3. *Mignon :* délicat; 4. *Pantois :* stupéfait, penaud.

QUESTIONS

21. Montrez que rien n'a été laissé au hasard dans la distribution des pièces et dans leur usage; dans quelle intention Grandet a-t-il ainsi prévu jusqu'au moindre détail?

22. Cette scène est-elle inattendue? A quoi attribuer l'indulgence, un peu surprenante, de Grandet? Les craintes des trois femmes seraient-elles injustifiées? Quel effet produit sur le lecteur la dernière phrase (ligne 613)? Pourquoi Balzac ne reproduit-il pas les réflexions que fait le vieillard? Montrez que l'adjectif *vague* est plus expressif qu'un développement.

avoir jeté les yeux sur les murs d'une chambre en mansarde tendue de ce papier jaune à bouquets de fleurs qui tapisse les guinguettes[1], sur une cheminée en pierre de liais[2] cannelée[3], dont le seul aspect donnait froid, sur des chaises de bois jaune garnies en canne[4] vernissée et qui semblaient avoir plus de quatre angles, sur une table de nuit ouverte dans laquelle aurait pu tenir un petit sergent de voltigeurs[5], sur le maigre tapis de lisière[6] placé au bas d'un lit à ciel dont les pentes[7] en drap tremblaient comme si elles allaient tomber, achevées par les vers, il regarda sérieusement la grande Nanon et lui dit :

« Ah ça! ma chère enfant, suis-je bien chez M. Grandet, l'ancien maire de Saumur, frère de M. Grandet, de Paris.

— Oui, monsieur, chez un ben aimable, un ben doux, un ben parfait monsieur. Faut-il que je vous aide à défaire vos malles?

— Ma foi, je le veux bien, mon vieux troupier! N'avez-vous pas servi dans les marins[8] de la garde impériale?

— Oh! oh! oh! oh! dit Nanon, quoi que c'est que ça, les marins de la garde? C'est-il salé? Ça va-t-il sur l'eau?

— Tenez, cherchez ma robe de chambre qui est dans cette valise. En voici la clef. »

Nanon fut tout émerveillée de voir une robe de chambre en soie verte à fleurs d'or et à dessins antiques[9].

« Vous allez mettre ça pour vous coucher? dit-elle.

— Oui.

— Sainte Vierge! le beau devant d'autel[10] que ça ferait pour la paroisse. Mais, mon cher mignon[11] monsieur, donnez donc ça à l'église, vous sauverez votre âme, tandis que ça vous la fera perdre. Oh! que vous êtes donc gentil comme ça. Je vais appeler mademoiselle pour qu'elle vous regarde.

— Allons, Nanon, puisque Nanon il y a, voulez-vous vous taire! Laissez-moi coucher, j'arrangerai mes affaires demain; et, si ma robe vous plaît tant, vous sauverez votre âme. Je suis

---

1. *Guinguette :* cabaret de banlieue; 2. *Pierre de liais :* variété de calcaire, à grain fin et serré; 3. *Cannelée :* garnie de rainures creusées de haut en bas; 4. *Canne :* mot désignant diverses espèces de roseaux; 5. Les *voltigeurs* étaient des soldats de petite taille, destinés à se porter rapidement d'un point à un autre. Ils ne disparurent de l'armée qu'après 1870; 6. *Lisière :* bord longitudinal d'une étoffe, dont le tissu est plus serré; d'où, par analogie, tissu peu large et rude au toucher; 7. Le *ciel* d'un lit est son couronnement, qui forme une sorte de dais; les *pentes* sont les draperies qui descendent du ciel de lit jusqu'en bas; 8. Dans la garde impériale, telle qu'elle fut organisée par le décret du 29 juillet 1804, il y avait effectivement un bataillon de matelots; 9. ornée de motifs imités de l'antique; 10. *Devant d'autel :* draperie, qui tombe du bord de la table d'autel jusqu'au sol; 11. *Mignon :* voir page 91, note 3.

trop bon chrétien pour vous la refuser en m'en allant, et vous pourrez en faire tout ce que vous voudrez. »

Nanon resta plantée sur ses pieds, contemplant Charles, sans pouvoir ajouter foi à ses paroles.

« Me donner ce bel atour[1]! dit-elle en s'en allant. Il rêve déjà, ce monsieur. Bonsoir.

— Bonsoir, Nanon ». (**23**) « Qu'est-ce que je suis venu faire ici? se dit Charles en s'endormant. Mon père n'est pas un niais, mon voyage doit avoir un but. Psch! « A demain les affaires sérieuses », disait je ne sais quelle ganache grecque[2]. »

« Sainte Vierge! qu'il est gentil mon cousin! » se dit Eugénie en interrompant ses prières, qui, ce soir-là, ne furent pas finies.

Madame Grandet n'eut aucune pensée en se couchant. Elle entendait, par la porte de communication qui se trouvait au milieu de la cloison, l'avare se promenant de long en long dans sa chambre. Semblable à toutes les femmes timides, elle avait étudié le caractère de son seigneur. De même que la mouette prévoit l'orage, elle avait, à d'imperceptibles signes, pressenti la tempête intérieure qui agitait Grandet, et, pour employer l'expression dont elle se servait, elle faisait alors la morte. Grandet regardait la porte intérieurement doublée en tôle qu'il avait fait mettre à son cabinet, et se disait :

« Quelle idée bizarre a eue mon frère de me léguer son enfant! Jolie succession! je n'ai pas vingt écus à donner. Mais qu'est-ce que vingt écus pour ce mirliflore[3], qui lorgnait[4] mon baromètre comme s'il avait voulu en faire du feu? »

En songeant aux conséquences de ce testament de douleur,

---

1. *Atour* se dit en général de toute parure féminine. Ce mot ne s'emploie plus guère qu'au pluriel, et souvent avec une signification ironique; 2. Archias, tyran de Thèbes, fut égorgé par Pélopidas au cours d'un festin, en 478 avant J.-C. Quelques instants auparavant, il avait reçu un message qu'on l'invitait à lire sans retard; il le repoussa en disant : « A demain les affaires sérieuses. » Ce message contenait le détail de la conjuration. La *ganache* est proprement le rebord de la mâchoire inférieure du cheval; au figuré, personne inintelligente. 3. *Mirliflore* : voir page 83, note 2; 4. *Lorgner* : voir page 85, note 4.

QUESTIONS

23. Analysez et caractérisez le comique de cette petite scène. Quel rôle y joue chacun des personnages? Montrez que c'est, pour Balzac, un moyen supplémentaire de souligner le contraste entre Charles et le milieu où il se trouve jeté. — A qui va notre sympathie ici? Pourquoi est-ce nécessaire pour l'action?

Grandet était peut-être plus agité que ne l'était son frère au moment où il le traça.

« J'aurais cette robe d'or?... » disait Nanon, qui s'endormit habillée de son devant d'autel, rêvant de fleurs, de tabis[1], de damas[2], pour la première fois de sa vie, comme Eugénie rêva d'amour. **(24) (25)**

III

AMOURS DE PROVINCE

Dans la pure et monotone vie des jeunes filles, il vient une heure délicieuse où le soleil leur épanche ses rayons dans l'âme, où la fleur leur exprime des pensées, où les palpitations

---

1. *Tabis :* sorte de moire de soie à petits grains. Cette étoffe était façonnée autrefois à Bagdad, Ispahan et Almeria; 2. *Damas :* étoffe de soie à fleurs ou à dessins en relief, qui se fabriquait originairement à Damas, en Syrie.

QUESTIONS

24. Quelle est l'utilité de cette fin de chapitre? Soulignez son parallélisme avec la scène des cruchotins et des grassinistes retournant chez eux (lignes 491-503). Ce procédé n'est-il pas un peu artificiel? Montrez-le dans la composition symétrique du passage et dans le schématisme voulu des réactions de chacun. — Étudiez en particulier les réactions de Grandet. Est-il réellement persuadé qu'il n'a *pas vingt écus à donner?* Relevez les indications qui « préparent » le lecteur aux épisodes suivants.

25. SUR L'ENSEMBLE DU CHAPITRE II. — Rappelez brièvement les différentes étapes de ce chapitre. Faut-il dire qu'il est composé selon la technique dramatique et qu'il constitue un premier acte divisé en plusieurs scènes? Combien de temps s'est déroulé entre le début et la fin du chapitre?

— La situation à la fin du chapitre : la nouvelle du suicide de Guillaume Grandet, ignorée de tous excepté de son frère, crée une sorte de quiproquo; voit-on déjà les conséquences possibles de ce quiproquo?

— L'arrivée de Charles jette le trouble dans les habitudes de la maison Grandet, bouleverse certains plans, suscite certains sentiments qui ne se seraient pas révélés en d'autres circonstances : étudiez les réactions de chacun des personnages à cette arrivée inattendue. Est-ce par son caractère et par sa personnalité que Charles crée ainsi tant de changements?

— Le ton général de ce chapitre : aperçoit-on l'attitude du romancier à l'égard de ses personnages? Guide-t-il notre sympathie ou notre antipathie vers tel ou tel des personnages?

du cœur communiquent au cerveau leur chaude fécondance[1], et fondent les idées en un vague désir; jour d'innocente mélancolie et de suaves joyeusetés! Quand les enfants commencent à voir, ils sourient; quand une fille entrevoit le sentiment dans la nature, elle sourit comme elle souriait enfant. Si la lumière est le premier amour de la vie, l'amour n'est-il pas la lumière du cœur? Le moment de voir clair aux choses d'ici-bas était arrivé pour Eugénie. (1)

Matinale comme toutes les filles de province, elle se leva de bonne heure, fit sa prière, et commença l'œuvre de sa toilette, occupation qui désormais allait avoir un sens. Elle lissa d'abord ses cheveux châtains, tordit leurs grosses nattes au-dessus de sa tête avec le plus grand soin, en évitant que les cheveux ne s'échappassent de leurs tresses, et introduisit dans sa coiffure une symétrie qui rehaussa la timide candeur[2] de son visage, en accordant la simplicité des accessoires à la naïveté des lignes. En se lavant plusieurs fois les mains dans de l'eau pure qui lui durcissait et rougissait la peau, elle regarda ses beaux bras ronds, et se demanda ce que faisait son cousin pour avoir les mains si mollement blanches, les ongles si bien façonnés. Elle mit des bas neufs et ses plus jolis souliers. Elle se laça droit, sans passer d'œillets[3]. Enfin souhaitant, pour la première fois de sa vie, de paraître à son avantage, elle connut le bonheur d'avoir une robe fraîche, bien faite, et qui la rendait attrayante.

Quand sa toilette fut achevée, elle entendit sonner l'horloge de la paroisse et s'étonna de ne compter que sept heures. Le désir d'avoir tout le temps nécessaire pour se bien habiller l'avait fait lever trop tôt. Ignorant l'art de remanier dix fois une boucle de cheveux et d'en étudier l'effet, Eugénie se croisa tout bonnement les bras, s'assit à sa fenêtre, contempla la cour, le jardin étroit et les hautes terrasses qui le dominaient; vue mélancolique, bornée, mais qui n'était pas dépourvue des

1. *Fécondance :* puissance de féconder; 2. *Candeur :* expression simple et innocente; 3. Eugénie lace minutieusement son corset *(sans passer d'œillets)* pour paraître avec la taille la plus fine possible; la raideur qu'elle donne ainsi à son buste l'oblige à se tenir droite.

QUESTIONS

1. Balzac psychologue et moraliste : quelle idée assez banale se trouve développée ici? Étudiez le style et les images : quelle est l'image dominante? Montrez que ce développement porte la marque du romantisme. — Comment ces idées générales sont-elles rattachées au roman?

mystérieuses beautés particulières aux endroits solitaires ou à la nature inculte. (2)

Auprès de la cuisine se trouvait un puits entouré d'une margelle, et à poulie maintenue dans une branche de fer courbée, qu'embrassait une vigne aux pampres flétris, rougis, brouis[1] par la saison; de là, le tortueux sarment gagnait le mur, s'y attachait, courait le long de la maison et finissait sur un bûcher où le bois était rangé avec autant d'exactitude que peuvent l'être les livres d'un bibliophile. Le pavé de la cour offrait ces teintes noirâtres produites avec le temps par les mousses, par les herbes, par le défaut de mouvement[2]. Les murs épais présentaient leur chemise verte[3], ondée[4] de longues traces brunes. Enfin les huit marches qui régnaient au fond de la cour et menaient à la porte du jardin étaient disjointes et ensevelies sous de hautes plantes, comme le tombeau d'un chevalier enterré par sa veuve au temps des croisades. Au-dessus d'une assise de pierres toutes rongées s'élevait une grille de bois pourri, à moitié tombée de vétusté, mais à laquelle se mariaient à leur gré des plantes grimpantes. De chaque côté de la porte à claire-voie s'avançaient les rameaux tortus[5] de deux pommiers rabougris. Trois allées parallèles, sablées et séparées par des carrés dont les terres étaient maintenues au moyen d'une bordure en buis, composaient ce jardin que terminait, au bas de la terrasse, un couvert[6] de tilleuls. A un bout, des framboisiers; à l'autre, un immense noyer qui inclinait ses branches jusque sur le cabinet du tonnelier. Un jour pur et le beau soleil des automnes naturels aux rives de la Loire commençaient à dissiper le glacis[7] imprimé par la nuit aux pittoresques objets,

---

1. *Broui :* desséché par la gelée; 2. *Mouvement :* circulation; 3. Ici le revêtement de mousse et de végétation; 4. *Ondé :* qui offre des dessins en forme d'ondulations; 5. *Tortu :* contrefait; qui n'est pas droit (« tordu » indique un état similaire, mais résultant d'une action extérieure); 6. *Couvert :* ombrage que donne un bouquet d'arbres; 7. *Glacis :* légère couche brillante laissée sur les choses par la gelée matinale (terme emprunté à la technique de la peinture).

QUESTIONS

2. Ce passage est-il surtout intéressant par les détails qu'il apporte sur le physique d'Eugénie ou par les précisions qu'il donne sur sa personnalité? — De quoi est faite sa beauté? Par quelle opposition le romancier insiste-t-il sur le caractère « provincial » de cette beauté? — Étudiez le vocabulaire de ce passage : quelles impressions dominantes veut créer le romancier? — Comment se fait la transition (lignes 33-38) entre le portrait et la description du jardin? D'où vient la parenté entre la jeune fille et le décor qu'elle regarde?

EUGÉNIE GRANDET

« Eugénie, grande et forte, n'avait donc rien du joli qui plaît aux masses; mais elle était belle de cette beauté si facile à reconnaître, et dont s'éprennent seulement les artistes. » (Page 99.)

Dessin de Célestin Nanteuil (1848).

aux murs, aux plantes qui meublaient ce jardin et la cour. (3) Eugénie trouva des charmes tout nouveaux dans l'aspect de ces choses, auparavant si ordinaires pour elle. Mille pensées confuses naissaient dans son âme et y croissaient à mesure que croissaient au dehors les rayons du soleil. Elle eut enfin ce mouvement de plaisir vague, inexplicable, qui enveloppe l'être moral, comme un nuage envelopperait l'être physique. Ses réflexions s'accordaient avec les détails de ce singulier paysage, et les harmonies de son cœur firent alliance avec les harmonies de la nature.

Quand le soleil atteignit un pan de mur d'où tombaient des cheveux-de-Vénus[1] aux feuilles épaisses à couleurs changeantes comme la gorge des pigeons, de célestes rayons d'espérance illuminèrent l'avenir pour Eugénie, qui désormais se plut à regarder ce pan de mur, ses fleurs pâles, ses clochettes bleues et ses herbes fanées, auxquelles se mêla un souvenir gracieux comme ceux de l'enfance. Le bruit que chaque feuille produisait dans cette cour sonore en se détachant de son rameau donnait une réponse aux secrètes interrogations de la jeune fille, qui serait restée là toute la journée sans s'apercevoir de la fuite des heures.

Puis vinrent de tumultueux mouvements d'âme. Elle se leva fréquemment, se mit devant son miroir et s'y regarda, comme un auteur de bonne foi contemple son œuvre pour se critiquer et se dire des injures à lui-même. (4)

« Je ne suis pas assez belle pour lui ! »

---

1. *Cheveux-de-Vénus* : sorte de fougères.

QUESTIONS

3. La composition de cette description. — En quoi le jardin des Grandet est-il marqué des mêmes caractères que leur maison ? Comment l'empreinte du temps et l'avarice de Grandet y sont-elles présentes l'une et l'autre ? — Pourquoi cependant le jardin est-il plus séduisant que la maison ? Relevez tous les traits qui révèlent le goût romantique (apparence sauvage ; comparaison avec le *tombeau d'un chevalier*, etc.). Dans quelle mesure l'imagination du romancier coïncide-t-elle ici avec celle de son personnage, qui semble découvrir ce décor à la fois familier et merveilleux ?

4. Comment s'approfondit la sympathie entre la jeune fille et le paysage ? Analysez le parallélisme entre les mouvements de la nature et les sentiments d'Eugénie ; comment le jeu de la lumière et les bruits répondent-ils aux états d'âme ? L'influence de J.-J. Rousseau dans ce passage. — Par quelle progression psychologique Eugénie passe-t-elle de la béatitude contemplative à l'anxiété tumultueuse ? Comment s'explique cet état d'âme dans les circonstances où elle se trouve ce matin-là ?

Telle était la pensée d'Eugénie, pensée humble et fertile en souffrances. La pauvre fille ne se rendait pas justice; mais la modestie, ou mieux la crainte, est une des premières vertus de l'amour. (5) Eugénie appartenait bien à ce type d'enfants fortement constitués, comme ils le sont dans la petite bourgeoisie, et dont les beautés paraissent vulgaires; mais, si elle ressemblait à la Vénus de Milo[1], ses formes étaient ennoblies par cette suavité du sentiment chrétien qui purifie la femme et lui donne une distinction inconnue aux sculpteurs anciens. Elle avait une tête énorme, le front masculin, mais délicat, du Jupiter de Phidias[2], et des yeux gris auxquels sa chaste vie, en s'y portant tout entière, imprimait une lumière jaillissante. Les traits de son visage rond, jadis frais et rose, avaient été grossis par une petite vérole[3] assez clémente pour n'y point laisser de traces, mais qui avait détruit le velouté de la peau, néanmoins si douce et si fine encore que le pur baiser de sa mère y traçait passagèrement une marque rouge. Son nez était un peu trop fort, mais il s'harmoniait[4] avec une bouche d'un rouge de minium, dont les lèvres à mille raies étaient pleines d'amour et de bonté. Le cou avait une rondeur parfaite. Le corsage bombé, soigneusement voilé, attirait le regard et faisait rêver; il manquait sans doute un peu de la grâce due à la toilette; mais, pour les connaisseurs, la non-flexibilité de cette haute taille devait être un charme. Eugénie, grande et forte, n'avait donc rien du joli qui plaît aux masses; mais elle était belle de cette beauté si facile à reconnaître, et dont s'éprennent seulement les artistes. Le peintre qui cherche ici-bas un type à la céleste pureté de Marie, qui demande à toute la nature féminine ces yeux modestement fiers devinés par Raphaël[5], ces lignes vierges, souvent

1. La *Vénus de Milo* avait été découverte en 1820; 2. *Phidias :* célèbre sculpteur athénien (vers 490-431 avant J.-C.). Il sculpta pour la ville d'Olympie, où se tenaient les jeux Olympiques, une statue de Zeus (Jupiter), que de nombreuses reproductions ont popularisée; 3. *Petite vérole* ou *variole :* voir page 37, note 2; 4. *S'harmonier* pour *s'harmoniser* était alors un néologisme; 5. *Raphaël* (1483-1520) : peintre, architecte et archéologue de l'école romaine. Il est resté inimitable dans la peinture des madones.

QUESTIONS

5. Quel effet produit la réflexion de la ligne 90, faite en style direct, au milieu de cette méditation? — Expliquez les lignes 91-92 : Quel trait psychologique justifie le lien établi par l'auteur entre cette modestie et les souffrances futures de la jeune fille? Utilisez la rectification apportée par Balzac à la phrase suivante : *la modestie, ou mieux la crainte* (ligne 93).

dues aux hasards de la conception, mais qu'une vie chrétienne et pudique peut seule conserver ou faire acquérir; ce peintre, amoureux d'un si rare modèle, eût trouvé tout à coup dans le visage d'Eugénie la noblesse innée qui s'ignore; il eût vu sous un front calme un monde d'amour; et, dans la coupe des yeux, dans l'habitude des paupières, le je ne sais quoi divin. Ses traits, les contours de sa tête que l'expression du plaisir n'avait jamais ni altérés ni fatigués ressemblaient aux lignes d'horizon si doucement tranchées dans le lointain ces lacs tranquilles. Cette physionomie calme, colorée, bordée d'une lueur comme une jolie fleur éclose, reposait l'âme, communiquait le charme de la conscience qui s'y reflétait, et commandait le regard. (6)

Eugénie était encore sur la rive de la vie où fleurissent les illusions enfantines, où se cueillent les marguerites[1] avec des délices plus tard inconnues. Aussi se dit-elle en se mirant, sans savoir encore ce qu'était l'amour :

« Je suis trop laide, il ne fera pas attention à moi! »

Puis elle ouvrit la porte de sa chambre qui donnait sur l'escalier, et tendit le cou pour écouter les bruits de la maison.

« Il ne se lève pas », pensa-t-elle en entendant la tousserie[2] matinale de Nanon, et la bonne fille allant, venant, balayant la salle, allumant son feu, enchaînant le chien et parlant à ses bêtes dans l'écurie.

Aussitôt Eugénie descendit et courut à Nanon, qui trayait la vache.

---

1. Allusion à la coutume d'effeuiller une marguerite pour savoir si l'on est aimé, symbole de jeunesse et de la découverte ingénue de l'amour; 2. *Tousserie :* toux fréquente.

QUESTIONS

6. La composition de ce portrait. — Sur quel ton le romancier prend-il la défense d'Eugénie contre les préjugés qu'elle a sur elle-même? A quelle image conventionnelle de la beauté féminine Balzac s'attaque-t-il ici? — Relevez tous les traits qui semblent priver Eugénie de toute finesse; comment le romancier réussit-il chaque fois à en dégager une source de beauté? — Étudiez les comparaisons faites avec les œuvres d'art; comment se mêlent les références à l'art antique et à l'art chrétien? Quelles idées héritées de Chateaubriand transparaissent ici? Comment la beauté plastique est-elle associée ici à la beauté morale? — Montrez le souci du romancier d'expliquer par des causes naturelles, le milieu en particulier, les caractéristiques de son personnage. Ne pourrait-on découvrir des points de ressemblance entre Eugénie et son père?

« Nanon, ma bonne Nanon, fais donc de la crème pour le café de mon cousin.

— Mais, mademoiselle, il aurait fallu s'y prendre hier, dit Nanon, qui partit d'un gros éclat de rire. Je ne peux pas faire de la crème. Votre cousin est mignon[1], mignon, mais vraiment mignon. Vous ne l'avez pas vu dans sa chambrelouque[2] de soie et d'or. Je l'ai vu, moi. Il porte du linge fin comme celui du surplis de M. le curé.

— Nanon, fais-nous donc de la galette.

— Et qui me donnera du bois pour le four, et de la farine, et du beurre? dit Nanon, laquelle, en sa qualité de premier ministre de Grandet, prenait parfois une importance énorme aux yeux d'Eugénie et de sa mère. Faut-il pas le voler, cet homme, pour fêter votre cousin? Demandez-lui du beurre, de la farine, du bois, il est votre père, il peut vous en donner. Tenez, le voilà qui descend pour voir aux provisions... » (7)

Eugénie se sauva dans le jardin, tout épouvantée en entendant trembler l'escalier sous le pas de son père. Elle éprouvait déjà les effets de cette profonde pudeur et de cette conscience particulière de notre bonheur qui nous fait croire, non sans raison peut-être, que nos pensées sont gravées sur notre front et sautent aux yeux d'autrui. En s'apercevant enfin du froid dénuement de la maison paternelle, la pauvre fille concevait une sorte de dépit de ne pouvoir la mettre en harmonie avec l'élégance de son cousin. Elle éprouva un besoin passionné de faire quelque chose pour lui : quoi? elle n'en savait rien. Naïve et vraie, elle se laissait aller à sa nature angélique sans se défier ni de ses impressions, ni de ses sentiments. Le seul aspect de son cousin avait éveillé chez elle les penchants naturels de la femme, et ils durent se déployer d'autant plus vivement qu'ayant atteint sa vingt-troisième année, elle se trouvait dans la plénitude de son intelligence et de ses désirs.

Pour la première fois, elle eut dans le cœur de la terreur à

1. *Mignon* : voir page 91, note 3; 2. *Chambrelouque* : mot probablement forgé par Balzac et désignant la robe de chambre de Charles.

QUESTIONS

7. Comment le tempérament actif et l'aspect positif d'Eugénie se révèlent encore ici, comme ils s'étaient déjà révélés la veille au soir? Qu'y a-t-il aussi de naïvement puéril dans son attitude? Est-ce explicable seulement par l'état de dépendance où est tenue Eugénie? — Le dialogue : en quoi exprime-t-il le contraste entre le rêve d'Eugénie et la réalité? Nanon a-t-elle conscience de son importance dans la maison?

l'aspect de son père, vit en lui le maître de son sort et se crut coupable d'une faute en lui taisant quelques pensées. Elle se mit à marcher à pas précipités, en s'étonnant de respirer un air plus pur, de sentir les rayons du soleil plus vivifiants et d'y puiser une chaleur morale, une vie nouvelle. (**8**)

Pendant qu'elle cherchait un artifice pour obtenir la galette, il s'élevait entre la Grande Nanon et Grandet une de ces querelles aussi rares entre eux que le sont les hirondelles en hiver. Muni de ses clefs, le bonhomme était venu pour mesurer les vivres nécessaires à la consommation de la journée.

« Reste-t-il du pain d'hier? dit-il à Nanon.

— Pas une miette, monsieur. »

Grandet prit un gros pain rond, bien enfariné, moulé dans un de ces paniers plats qui servent à boulanger en Anjou, et il allait le couper, quand Nanon lui dit :

« Nous sommes cinq aujourd'hui, monsieur.

— C'est vrai, répondit Grandet, mais ton pain pèse six livres, il en restera. D'ailleurs, ces jeunes gens de Paris, tu verras que ça ne mange point de pain.

— Ça mange donc de la *frippe?* » dit Nanon.

En Anjou, la frippe, mot du lexique populaire, exprime l'accompagnement du pain, depuis le beurre étendu sur la tartine, frippe vulgaire, jusqu'aux confitures d'alberge[1], la plus distinguée des frippes; et tous ceux qui, dans leur enfance, ont léché la frippe et laissé le pain comprendront la portée de cette locution.

« Non, répondit Grandet, ça ne mange ni frippe ni pain. Ils sont quasiment comme des filles à marier. » (**9**)

1. *Alberge* : voir page 49, note 1.

QUESTIONS

8. Que pensez-vous des raisons que donne Balzac à la fuite d'Eugénie devant son père? Quels sont les différents sentiments qui se partagent alors son âme? Relevez toutes les expressions qui tendent à idéaliser toutes les passions d'Eugénie; quel est l'adjectif qui marque l'aboutissement de cette idéalisation? Dans quelle mesure retrouve-t-on ici des idées psychologiques héritées de J.-J. Rousseau? — Comment sont liées les deux idées exprimées dans le dernier paragraphe? Quelle est l'importance de cette double prise de conscience?

9. Les rites matinaux de la maison Grandet : est-ce par pure avarice que Grandet mesure le pain? — L'argument de Grandet (ligne 196) est-il faux? Quel peut être le sentiment de Nanon en découvrant qu'on peut vivre sans manger *ni frippe ni pain* (ligne 205). — La couleur locale; l'explication des lignes 199-204 alourdit-elle le récit?

Enfin, après avoir parcimonieusement ordonné le menu quotidien, le bonhomme allait se diriger vers son fruitier, en fermant néanmoins les armoires de sa *dépense*[1], lorsque Nanon l'arrêta pour lui dire :

« Monsieur, donnez-moi donc alors de la farine et du beurre, je ferai une galette aux enfants.

— Ne vas-tu pas mettre la maison au pillage à cause de mon neveu?

— Je ne pensais pas plus à votre neveu qu'à votre chien, pas plus que vous n'y pensez vous-même... Ne voilà-t-il pas que vous ne m'avez *aveint*[2] que six morceaux de sucre! m'en faut huit.

— Ah çà! Nanon, je ne t'ai jamais vue comme ça. Qu'est-ce qui te passe donc par la tête! Es-tu la maîtresse ici? Tu n'auras que six morceaux de sucre.

— Eh bien, votre neveu, avec quoi qu'il sucrera son café?

— Avec deux morceaux; je m'en passerai, moi.

— Vous vous passerez de sucre, à votre âge! J'aimerais mieux vous en acheter de ma poche.

— Mêle-toi de ce qui te regarde. »

Malgré la baisse du prix, le sucre était toujours, aux yeux du tonnelier, la plus précieuse des denrées coloniales, il valait toujours six francs la livre pour lui. L'obligation de le ménager, prise sous l'Empire, était devenue la plus indélébile de ses habitudes. Toutes les femmes, même la plus niaise, savent ruser pour arriver à leurs fins : Nanon abandonna la question du sucre pour obtenir la galette.

« Mademoiselle, cria-t-elle par la croisée, est-ce pas que vous voulez de la galette?

— Non, non, répondit Eugénie.

— Allons, Nanon, dit Grandet en entendant la voix de sa fille, tiens. »

Il ouvrit la *mette*[3] où était la farine, lui en donna une mesure[4], et ajouta quelques onces[5] de beurre au morceau qu'il avait déjà coupé.

---

1. *Dépense :* lieu où l'on range les provisions; 2. *Aveint* (participe passé de *aveindre*): aller prendre un objet pour l'apporter à la personne qui le demande; 3. *Mette :* huche; 4. *Mesure :* quantité déterminée, contenue dans un récipient destiné à cet usage; 5. *Once :* seizième partie de l'ancienne livre (30,59 g).

— Il faudra du bois pour chauffer le four, dit l'implacable Nanon.

— Eh bien, tu en prendras à ta suffisance, répondit-il mélancoliquement; mais, alors, tu nous feras une tarte aux fruits, et tu nous cuiras au four tout le dîner; par ainsi[1], tu n'allumeras pas deux feux.

— Quien! s'écria Nanon, vous n'avez pas besoin de me le dire. »

Grandet jeta sur son fidèle ministre[2] un coup d'œil presque paternel.

« Mademoiselle, cria la cuisinière, nous aurons une galette. »

Le père Grandet revint chargé de ses fruits et en rangea une première assiettée sur la table de la cuisine. **(10)**

« Voyez donc, monsieur, lui dit Nanon, les jolies bottes qu'a votre neveu. Quel cuir, et qui sent bon! Avec quoi que ça se nettoie donc? Faut-il y mettre de votre cirage à l'œuf[3]?

— Nanon, je crois que l'œuf gâterait ce cuir-là. D'ailleurs, dis-lui que tu ne connais point la manière de cirer le maroquin... oui, c'est du maroquin; il achètera lui-même à Saumur et t'apportera de quoi lustrer ses bottes. J'ai entendu dire qu'on fourre du sucre dans leur cirage pour le rendre brillant.

— C'est donc bon à manger? dit la servante en portant les bottes à son nez. Quien, quien! elles sentent l'eau de Cologne de madame! Ah! c'est-y drôle.

— Drôle! dit le maître, tu trouves drôle de mettre à des bottes plus d'argent que n'en vaut celui qui les porte?

— Monsieur, dit-elle au second voyage de son maître, qui avait fermé le fruitier, est-ce que vous ne mettrez pas une ou deux fois le pot-au-feu par semaine à cause de votre...?

— Oui.

— Faudra que j'aille à la boucherie.

---

1. *Par ainsi :* en conséquence. Cette locution est vieillie; 2. *Ministre :* celui, celle qui exécute les ordres (sens classique); 3. Le *cirage à l'œuf*, autrefois très usité, se préparait en battant un œuf avec un peu de noir de fumée et en ajoutant trois cuillerées de vinaigre ou un demi-verre de bière. On l'appliquait au pinceau, mais c'était un cirage mat.

QUESTIONS

10. Grandet se montre-t-il aussi implacable qu'on pouvait le redouter? Dans quelle mesure fait-il des concessions? Pourquoi consent-il ces « sacrifices »? — Si on se rappelle la conversation du matin entre Eugénie et Nanon (lignes 146-161), comment peut-on expliquer l'attitude actuelle de l'une et de l'autre au sujet de la galette? Grandet est-il dupe de leurs intentions?

— Pas du tout; tu nous feras du bouillon de volaille, les fermiers ne t'en laisseront pas chômer[1]. Mais je vais dire à Cornoiller de me tuer des corbeaux. Ce gibier-là donne le meilleur bouillon[2] de la terre.

— C'est-il vrai, monsieur, que ça mange les morts?

— Tu es bête, Nanon! Ils mangent comme tout le monde, ce qu'ils trouvent. Est-ce que nous ne vivons pas des morts? Qu'est-ce donc que les successions? » (**11**)

Le père Grandet, n'ayant plus d'ordre à donner, tira sa montre, et, voyant qu'il pouvait encore disposer d'une demi-heure avant le déjeuner[3], il prit son chapeau, vint embrasser sa fille et lui dit :

« Veux-tu te promener au bord de la Loire, sur mes prairies? J'ai quelque chose à y faire. »

Eugénie alla mettre son chapeau de paille cousue, doublé de taffetas rose; puis le père et la fille descendirent la rue tortueuse jusqu'à la place.

« Où dévalez[4]-vous donc si matin? dit le notaire Cruchot, qui rencontra Grandet.

— Voir quelque chose », répondit le bonhomme sans être la dupe de la promenade matinale de son ami.

Quand le père Grandet allait voir quelque chose, le notaire savait par expérience qu'il y avait toujours quelque chose à gagner avec lui. Donc il l'accompagna.

« Venez, Cruchot, dit Grandet au notaire. Vous êtes de mes amis; je vais vous démontrer comme quoi c'est une bêtise de planter des peupliers dans de bonnes terres...

---

1. *Chômer (de)* : manquer (de); 2. Le bouillon de corbeau était autrefois un mets assez courant dans les campagnes pauvres; Grandet l'apprécie évidemment parce qu'il est peu coûteux; 3. Il s'agit naturellement du petit déjeuner; 4. *Dévaler* : descendre.

QUESTIONS

10. Montrez le naturel avec lequel se développe cette conversation : d'où vient ici le réalisme de Balzac? — Le rôle de Nanon : les effets comiques assez traditionnels que Balzac tire de sa naïveté paysanne. Est-on sûr toutefois que Nanon ne fait pas la bête pour amadouer son maître? — Les maximes de Grandet (lignes 266-267 et 279-280) sont-elles à la portée de Nanon? Quelle satisfaction le bonhomme peut-il avoir à les exprimer dans la situation présente? — Considérez l'ensemble de cette conversation entre Grandet et Nanon (lignes 189-280); quel en est le procédé de composition? Comment, à chacun des sujets abordés (le pain, le sucre, la galette, etc.), Grandet trouve-t-il la réponse appropriée?

— Vous comptez donc pour rien les soixante mille francs que vous avez palpés pour ceux qui étaient dans vos prairies de la Loire? dit maître Cruchot en ouvrant des yeux hébétés. Avez-vous eu du bonheur!... Couper vos arbres au moment où l'on manquait de bois blanc à Nantes, et les vendre trente francs! »

Eugénie écoutait sans savoir qu'elle touchait au moment le plus solennel de sa vie, et que le notaire allait faire prononcer sur elle un arrêt paternel et souverain. Grandet était arrivé aux magnifiques prairies qu'il possédait au bord de la Loire, et où trente ouvriers s'occupaient à déblayer, combler, niveler les emplacements autrefois pris par les peupliers. **(12)**

« Maître Cruchot, voyez ce qu'un peuplier prend de terrain, dit-il au notaire. — Jean, cria-t-il à un ouvrier, me... me... mesure avec la toise[1] dans tou... tou... tous les sens!

— Quatre fois huit pieds[2], répondit l'ouvrier après avoir fini.

— Trente-deux pieds[3] de perte, dit Grandet à Cruchot. J'avais sur cette ligne trois cents peupliers, pas vrai? Or... trois ce... ce... ce... cent fois trente-d... eux pie... pieds me man... man... man... geaient cinq... inq cents de foin; ajoutez deux fois autant sur les côtés, quinze cents; les rangées du milieu autant. Alors, mé... mé... mettons mille bottes de foin.

— Eh bien, dit Cruchot pour aider son ami, mille bottes de ce foin-là valent environ six cents francs.

— Di... di... dites dou... ou... ouze cents, à cause des trois à quatre cents francs de regain. Eh bien, ca... ca... ca... calculez ce que... que... que dou... ouze cents francs par an, pen... pen... pendant quarante ans, do... donnent a... a... avec les in... in...

---

1. *Toise :* unité de longueur valant 1,949 m, et instrument de mesure correspondant à cette longueur; 2. *Pied :* voir page 37, note 1; 3. En fait, la perte concerne la surface de chaque carré de terrain et non son périmètre (32 pieds);

QUESTIONS

12. Quelle signification prend progressivement la promenade de Grandet? Est-ce pur hasard si Cruchot est sorti lui aussi de bonne heure? — Pourquoi Balzac prévient-il le lecteur que tout se passe selon un plan prémédité par Grandet (lignes 294-296)? Comment souligne-t-il l'innocence d'Eugénie?

intérêts com... com... composés que... que... que vous... ous sa... a... avez.

— Va pour soixante mille francs, dit le notaire.

— Je le veux bien! ça ne... ne... ne fera que... que... que soixante mille francs. Eh bien, reprit le vigneron sans bégayer, deux mille peupliers de quarante ans ne me donneraient pas cinquante mille francs. Il y a perte. J'ai trouvé ça, moi, dit Grandet en se dressant sur ses ergots[1]. Jean, reprit-il, tu combleras les trous, excepté du côté de la Loire, où tu planteras les peupliers que j'ai achetés. En les mettant dans la rivière, ils se nourriront aux frais du gouvernement, ajouta-t-il en se tournant vers Cruchot et imprimant à la loupe de son nez un léger mouvement qui valait le plus ironique des sourires.

— Cela est clair : les peupliers ne doivent se planter que sur les terres maigres, dit Cruchot, stupéfait par les calculs de Grandet.

— *O-u-i, monsieur* », répondit ironiquement le tonnelier. (13)

Eugénie, qui regardait le sublime paysage de la Loire sans écouter les calculs de son père, prêta bientôt l'oreille aux propos de Cruchot en l'entendant dire à son client :

« Eh bien, vous avez fait venir un gendre de Paris; il n'est question que de votre neveu dans tout Saumur. Je vais bientôt avoir un contrat à dresser, père Grandet?

— Vous... ou... vous êtes so... so... orti de bo... bonne heure pou... our me dire ça, reprit Grandet en accompagnant cette réflexion d'un mouvement de sa loupe. Eh bien, mon vieux cama... arade, je serai franc, et je vous dirai ce que vous... ous vou... oulez sa... savoir. J'aimerais mieux, voyez-vous, je... jeter ma fi... fi... fille dans la Loire que de la do... onner à son

1. *Se dresser sur ses ergots :* être à la fois hautain et prêt à la réplique, comme un coq de combat.

QUESTIONS

13. Caractérisez l'aspect du réalisme balzacien qui apparaît ici; quelle valeur donnent les précisions chiffrées à la démonstration de Grandet? Ne pourrait-on discuter sur le plan technique la théorie que Grandet émet ici?

— Pourquoi Grandet bégaie-t-il (voir chapitre premier, lignes 309-313), puis retrouve-t-il le cours normal de sa parole? — La vanité de Grandet : comment s'exprime-t-elle? Insisterait-il tellement sur sa propre supériorité si sa fille n'était pas à ses côtés?

cou... ou... ousin : vous pou... pou... ouvez a... annoncer ça. Mais non, laissez ja... aser le mon... onde. » **(14)**

Cette réponse causa des éblouissements à Eugénie. Les lointaines espérances qui pour elle commençaient à poindre dans son cœur fleurirent soudain, se réalisèrent[1] et formèrent un faisceau de fleurs qu'elle vit coupées et gisant à terre. Depuis la veille, elle s'attachait à Charles par tous les liens de bonheur qui unissent les âmes; désormais la souffrance allait donc les corroborer[2]. N'est-il pas dans la noble destinée de la femme d'être plus touchée des pompes de la misère[3] que des splendeurs de la fortune? Comment le sentiment paternel avait-il pu s'éteindre au fond du cœur de son père? De quel crime Charles était-il donc coupable? Questions mystérieuses! Déjà son amour naissant, mystère si profond, s'enveloppait de mystères. Elle revint tremblant sur ses jambes, et, en arrivant à la vieille rue sombre, si joyeuse pour elle, elle la trouva d'un aspect triste, elle y respira la mélancolie que les temps et les choses y avaient imprimée. Aucun des enseignements de l'amour ne lui manquait. **(15)**

A quelques pas du logis, elle devança son père et l'attendit à la porte après y avoir frappé. Mais Grandet, qui voyait dans la main du notaire un journal encore sous bande, lui avait dit :

« Où en sont les fonds[4]?

— Vous ne voulez pas m'écouter, Grandet, lui répondit Cruchot. Achetez-en vite, il y a encore vingt pour cent à gagner en deux ans, outre les intérêts à un excellent taux, cinq mille

---

1. *Se réaliser* : prendre corps; 2. *Corroborer* : fortifier; 3. Ce qu'il peut y avoir de grand et de noble dans la misère; 4. Les *fonds* publics, destinés à servir les intérêts des emprunts de l'État; c'est ce qu'on appelait aussi la *rente*.

QUESTIONS

14. Pourquoi Cruchot n'a-t-il pas abordé plus tôt le sujet qui le préoccupe? A quoi voit-on, dans les attitudes et les paroles de Grandet, qu'il a attendu ce moment et préparé sa leçon? — La « franchise » de Grandet est-elle coutumière? — Le vieillard est-il conscient de la cruauté dont il use à l'égard d'Eugénie? N'avait-il pas d'autres moyens de lui faire savoir sa décision? — Le paysage dans lequel se déroule cette scène.

15. Le choc subi par Eugénie : quelle est sa première réaction? Analysez les différentes pensées qui l'assaillent : est-ce que la révolte est son premier mouvement? — Étudiez le style de ce passage, et notamment les images. Quel contraste est ainsi créé avec le dialogue qui précède et avec celui qui suit?

livres de rente pour quatre-vingt mille francs. Les fonds sont à quatre-vingt francs cinquante centimes[1].

— Nous verrons cela, répondit Grandet en se frottant le menton.

— Mon Dieu! dit le notaire, qui avait ouvert son journal.

— Eh bien, quoi? s'écria Grandet au moment où Cruchot lui mettait le journal sous les yeux en lui disant : « Lisez cet article. »

« M. Grandet, l'un des négociants les plus estimés de Paris, s'est brûlé la cervelle hier, après avoir fait son apparition accoutumée à la Bourse. Il avait envoyé au président de la Chambre des députés sa démission, et s'était également démis de ses fonctions de juge au tribunal de commerce. Les faillites de MM. Roguin et Souchet, son agent de change et son notaire, l'ont ruiné. La considération dont jouissait M. Grandet et son crédit étaient néanmoins tels qu'il eût sans doute trouvé des secours sur la place[2] de Paris. Il est à regretter que cet homme honorable ait cédé à un premier moment de désespoir; etc... »

« Je le savais », dit le vieux vigneron au notaire.

Ce mot glaça maître Cruchot, qui, malgré son impassibilité de notaire, se sentit froid dans le dos en pensant que le Grandet de Paris avait peut-être imploré vainement les millions du Grandet de Saumur.

« Et son fils, si joyeux hier...?

— Il ne sait rien encore, répondit Grandet avec le même calme.

— Adieu, monsieur Grandet », dit Cruchot, qui comprit tout et alla rassurer le président de Bonfons. **(16)**

---

1. Les titres de la rente d'État à 5% sont donc cotés à la Bourse en dessous de leur valeur d'émission, qui était de 100 F; c'est un moment favorable pour en acheter; 2. *Place :* ensemble des banquiers, des négociants d'une ville (expression commerciale).

QUESTIONS

16. L'intérêt prudent que Grandet porte aux fonds d'État; comment trouve-t-il moyen une fois de plus de tenir Cruchot sous sa dépendance? — Devinait-il que le journal annonçait la mort de son frère? L'effet dramatique provoqué par sa réplique *Je le savais.* — Grandet a-t-il réellement refusé à son frère de l'aider? Lui déplairait-il en tout cas qu'on le crût? — Considérez dans son ensemble la promenade de Grandet, accompagné de Cruchot et d'Eugénie; comment s'enrichit ici le portrait de l'avare? La mort de son frère et l'arrivée de Charles l'ont-elles détourné de ses préoccupations habituelles? Comment le fait-il comprendre à Cruchot comme à Eugénie?

En rentrant, Grandet trouva le déjeuner prêt. Madame Grandet, au cou de laquelle Eugénie sauta pour l'embrasser avec cette vive effusion de cœur que nous cause un chagrin secret, était déjà sur son siège à patins[1] et se tricotait des manches pour l'hiver.

« Vous pouvez manger, dit Nanon, qui descendit les escaliers quatre à quatre, l'enfant dort comme un chérubin. Qu'il est gentil, les yeux fermés! Je suis entrée, je l'ai appelé. Ah bien oui! personne.

— Laisse-le dormir, dit Grandet, il s'éveillera toujours assez tôt aujourd'hui pour apprendre de mauvaises nouvelles.

— Qu'y a-t-il donc? » demanda Eugénie en mettant dans son café les deux petits morceaux de sucre pesant on ne sait combien de grammes que le bonhomme s'amusait à couper[2] lui-même à ses heures perdues.

Madame Grandet, qui n'avait pas osé faire cette question, regarda son mari.

« Son père s'est brûlé la cervelle.

— Mon oncle?... dit Eugénie.

— Le pauvre jeune homme! s'écria madame Grandet.

— Oui, pauvre, reprit Grandet, il ne possède pas un sou.

— Eh ben, il dort comme s'il était le roi de la terre », dit Nanon, d'un accent doux.

Eugénie cessa de manger. Son cœur se serra comme le cœur se serre quand, pour la première fois, la compassion, excitée par le malheur de celui qu'elle aime, s'épanche dans le corps entier d'une femme. La jeune fille pleura.

« Tu ne connaissais pas ton oncle, pourquoi pleures-tu? lui dit son père, en lui lançant un de ces regards de tigre affamé qu'il jetait sans doute à ses tas d'or.

— Mais, monsieur, dit la servante, qui ne se sentirait pas de pitié pour ce pauvre jeune homme, qui dort comme un sabot[3] sans savoir son sort?

— Je ne te parle pas, Nanon! tiens ta langue. »

Eugénie apprit en ce moment que la femme qui aime doit toujours dissimuler ses sentiments. Elle ne répondit pas.

---

1. *Patins :* voir page 46, note 5; 2. Le sucre était vendu en gros pains coniques, que chacun pouvait couper à sa guise; 3. *Sabot :* toupie. On dit que le sabot *dort* quand il tourne si vite, restant sur le même point, qu'il semble immobile.

« Jusqu'à mon retour vous ne lui parlerez de rien, j'espère, madame Grandet, dit le vieillard en continuant. Je suis obligé d'aller faire aligner le fossé de mes prés sur la route. Je serai revenu à midi pour le second déjeuner[1], et je causerai avec mon neveu de ses affaires. — Quant à toi, mademoiselle Eugénie, si c'est pour ce mirliflore[2] que tu pleures, assez comme cela, mon enfant. Il partira dare-dare pour les grandes Indes. Tu ne le verras plus... »

Le père prit ses gants au bord de son chapeau, les mit avec son calme habituel, les assujettit en s'emmortaisant[3] les doigts les uns dans les autres, et sortit. (17)

« Ah! maman, j'étouffe! s'écria Eugénie, quand elle fut seule avec sa mère. Je n'ai jamais souffert ainsi. »

Madame Grandet, voyant sa fille pâlir, ouvrit la croisée et lui fit respirer le grand air.

« Je suis mieux », dit Eugénie après un moment.

Cette émotion nerveuse chez une nature jusqu'alors en apparence calme et froide réagit sur madame Grandet, qui regarda sa fille avec cette intuition sympathique[4] dont sont douées les mères pour l'objet de leur tendresse et devina tout. Mais, à la vérité, la vie des célèbres sœurs hongroises[5], attachées l'une à l'autre par une erreur de la nature, n'avait pas été plus intime que ne l'était celle d'Eugénie et de sa mère, toujours ensemble dans cette embrasure de croisée, ensemble à l'église, et dormant ensemble dans le même air.

---

1. Le premier étant celui du matin; on commence alors à substituer cette expression au mot *dîner* pour désigner le repas de midi; 2. *Mirliflore :* voir page 83, note 2; 3. *Emmortaiser :* insérer le bout d'une pièce de bois dans une autre pièce de bois entaillée à cet effet. Ici, Grandet enfonce ses doigts dans ses gants en croisant les doigts le plus près possible de leur racine, comme on *emmortaiserait* deux pièces de bois; 4. *Sympathique :* qui marque une profonde communauté de sentiment (sens fort); 5. *Sœurs hongroises :* jumelles siamoises nées en 1701. Elles furent d'abord exhibées en Europe, puis mises dans un couvent, où elles moururent en 1723.

QUESTIONS

17. Le lecteur s'attendait-il à cette scène? Comment Balzac en accentitue-t-il le caractère tragique? — Grandet face au chœur des lamentations féminines : n'a-t-il rien fait pour atténuer le choc? Pourquoi cette brutalité? Montrez qu'il a une réponse toute prête pour chacune d'elles; étudiez en particulier son attitude à l'égard d'Eugénie (lignes 432 et 439-441). — Peut-on accuser Grandet d'être cruel à dessein? Comment conçoit-il son rôle de mari, de père et de maître en cette circonstance? — La destinée d'Eugénie n'est-elle pas dès maintenant fixée?

« Ma pauvre enfant! » dit madame Grandet, en prenant la tête d'Eugénie pour l'appuyer contre son sein.

A ces mots, la jeune fille releva la tête, interrogea sa mère par un regard, en scruta les secrètes pensées, et lui dit :

« Pourquoi l'envoyer aux Indes? S'il est malheureux, ne doit-il pas rester ici? n'est-il pas notre plus proche parent?

— Oui, mon enfant, ce serait bien naturel; mais ton père a ses raisons, nous devons les respecter. »

La mère et la fille s'assirent en silence, l'une sur sa chaise à patins, l'autre sur son petit fauteuil; et, toutes deux, elles reprirent leur ouvrage. Oppressée de reconnaissance pour l'admirable entente de cœur que lui avait témoignée sa mère, Eugénie lui baisa la main en disant :

« Combien tu es bonne, ma chère maman! »

Ces paroles firent rayonner le vieux visage maternel, flétri par de longues douleurs.

« Le trouves-tu bien? » demanda Eugénie.

Madame Grandet ne répondit que par un sourire; puis, après un moment de silence, elle dit à voix basse :

« L'aimerais-tu donc déjà? Ce serait mal.

— Mal, reprit Eugénie, pourquoi? Il te plaît, il plaît à Nanon, pourquoi ne me plairait-il pas? Tiens, maman, mettons la table pour son déjeuner. »

Elle jeta son ouvrage, la mère en fit autant en lui disant :

« Tu es folle! »

Mais elle se plut à justifier la folie de sa fille en la partageant. **(18)**

Eugénie appela Nanon.

« Quoi que vous voulez encore, mamselle?

— Nanon, tu auras bien de la crème pour midi?

— Ah! pour midi, oui, répondit la vieille servante.

— Eh bien, donne-lui du café bien fort, j'ai entendu dire

QUESTIONS

18. Le pathétique de cette scène : montrez que Balzac sait créer l'attendrissement sans sortir du naturel. Quelles causes le romancier donne-t-il à cette « sympathie » profonde entre la mère et la fille? — Entre la révolte d'Eugénie et la soumission de M^me^ Grandet, comment l'harmonie des sentiments s'établit-elle peu à peu? — Faites un portrait de M^me^ Grandet : apparaît-elle sous un jour nouveau? Dégagez l'opposition entre son tempérament et la personnalité qu'elle a dû se composer.

à M. Des Grassins que le café se faisait bien fort à Paris. Mets-en beaucoup.

— Et où voulez-vous que j'en prenne?

— Achètes-en.

— Et si monsieur me rencontre?

— Il est à ses prés.

— Je cours. Mais, M. Fessard m'a déjà demandé si les trois mages[1] étaient chez nous, en me donnant de la bougie. Toute la ville va savoir nos déportements[2].

— Si ton père s'aperçoit de quelque chose, dit madame Grandet, il est capable de nous battre.

— Eh bien, il nous battra, nous recevrons ses coups à genoux. » (19)

Madame Grandet leva les yeux au ciel pour toute réponse. Nanon prit sa coiffe[3] et sortit. Eugénie donna du linge blanc, elle alla chercher quelques-unes des grappes de raisin qu'elle s'était amusée à étendre sur des cordes dans le grenier; elle marcha légèrement le long du corridor pour ne point éveiller son cousin et ne put s'empêcher d'écouter à sa porte la respiration qui s'échappait en temps[4] égaux de ses lèvres.

« Le malheur veille pendant qu'il dort », se dit-elle.

Elle prit les plus vertes feuilles de la vigne, arrangea son raisin aussi coquettement que l'aurait pu dresser un vieux chef d'office[5], et l'apporta triomphalement sur la table. Elle fit main basse, dans la cuisine, sur les poires comptées par son père et les disposa en pyramide parmi des feuilles. Elle allait, venait, trottait, sautait. Elle aurait bien voulu mettre à sac toute la maison de son père; mais il avait les clefs de tout.

---

1. *Les trois [rois] mages* qui vinrent de l'Orient à Bethléem pour adorer l'enfant Jésus et lui apporter de riches présents. 2. *Déportements* : mauvaise conduite ici, dépenses exceptionnelles. 3. *Coiffe* : ajustement de tête en toile ou en tissu léger. 4. *Temps* : durée qui sépare deux répétitions du même phénomène. 5. Le *chef d'office* règle tout ce qui dépend du service de table. On dirait aujourd'hui *maître d'hôtel*.

QUESTIONS

19. Cette scène n'est-elle pas la répétition d'un épisode antérieur? Pourquoi prend-elle un caractère encore plus dérisoire et attendrissant, maintenant que le malheur de Charles est connu des trois femmes? — Montrez qu'Eugénie s'enhardit : son goût de l'héroïsme romanesque nous surprend-il? Quelle scène imagine-t-elle dans sa dernière réplique (lignes 516-517)?

Nanon revint avec deux œufs frais. En voyant les œufs, Eugénie eut l'envie de lui sauter au cou.

« Le fermier de la Lande en avait dans son panier, je les lui ai demandés, et il me les a donnés pour m'être agréable, le mignon. »

Après deux heures de soins, pendant lesquelles Eugénie quitta vingt fois son ouvrage pour aller voir bouillir le café, pour aller écouter le bruit que faisait son cousin en se levant, elle réussit à préparer un déjeuner très simple, peu coûteux, mais qui dérogeait terriblement aux habitudes invétérées de la maison. Le déjeuner de midi s'y faisait debout. Chacun prenait un peu de pain, un fruit ou du beurre, et un verre de vin. En voyant la table placée auprès du feu, l'un des fauteuils mis devant le couvert de son cousin, en voyant les deux assiettées de fruits, le coquetier, la bouteille de vin blanc, le pain, et le sucre amoncelé dans une soucoupe, Eugénie trembla de tous ses membres en songeant seulement alors aux regards que lui lancerait son père, s'il venait à rentrer en ce moment. Aussi regardait-elle souvent la pendule, afin de calculer si son cousin pourrait déjeuner avant le retour du bonhomme.

« Sois tranquille, Eugénie; si ton père vient, je prendrai tout sur moi », dit madame Grandet.

Eugénie ne put retenir une larme.

« Oh! ma bonne mère, s'écria-t-elle, je ne t'ai pas assez aimée! » **(20)**

Charles, après avoir fait mille tours dans sa chambre en chanteronnant[1], descendit enfin. Heureusement il n'était encore que onze heures. Le Parisien! il avait mis autant de coquetterie à sa toilette que s'il se fût trouvé au château de la noble dame qui voyageait en Écosse. Il entra de cet air affable et riant

1. *Chanteronner* : chantonner (ce verbe semble de l'invention de Balzac).

QUESTIONS

20. Relevez les expressions et les effets de style qui soulignent l'allégresse d'Eugénie : quel état d'âme, nouveau pour elle, est traduit par chacun de ses gestes et chacune de ses attitudes? Eugénie a-t-elle conscience de la transformation qui se produit en elle? — Le malheur qui frappe Charles ne devrait-il pas atténuer ce sentiment d'allégresse? Comment M^me^ Grandet réussit-elle à calmer la seule crainte qui pourrait gâcher le bonheur d'Eugénie? — Comment se révèle par des images concrètes la profonde révolution qui se produit dans la maison Grandet?

qui sied si bien à la jeunesse, et qui causa une joie triste à Eugénie. Il avait pris en plaisanterie le désastre de ses châteaux en Anjou[1] et aborda sa tante fort gaiement.

« Avez-vous bien passé la nuit, ma chère tante? Et vous, ma cousine?

— Bien, monsieur; mais vous? dit madame Grandet.

— Moi, parfaitement.

— Vous devez avoir faim, mon cousin, dit Eugénie; mettez-vous à table.

— Mais je ne déjeune jamais avant midi, le moment où je me lève. Cependant j'ai si mal vécu[2] en route que je me laisserai faire. D'ailleurs... »

Il tira la plus délicieuse montre plate que Bréguet[3] ait faite.

— Tiens, mais il est onze heures, j'ai été matinal.

— Matinal?... dit madame Grandet.

— Oui, mais je voulais ranger mes affaires. Eh bien, je mangerais volontiers quelque chose, un rien, une volaille, un perdreau.

— Sainte Vierge! cria Nanon en entendant ces paroles.

— Un perdreau, se disait Eugénie, qui aurait voulu payer un perdreau de tout son pécule.

— Venez vous asseoir », lui dit sa tante. (**21**)

Le dandy[4] se laissa aller sur le fauteuil comme une jolie femme qui se pose sur son divan. Eugénie et sa mère prirent des chaises et se mirent près de lui devant le feu.

« Vous vivez toujours ici? leur dit Charles en trouvant la salle encore plus laide au jour qu'elle ne l'était aux lumières.

---

1. Allusion à son espoir déçu de trouver son oncle au château de Froidfond (expression calquée sur celle de « château en Espagne »); 2. *Si mal vécu* : si mal mangé; 3. *Bréguet* : horloger, né en Suisse en 1747, mort à Paris en 1823. Il fabriqua toutes sortes d'instruments de précision; 4. *Dandy* : voir page 70, note 4.

QUESTIONS

21. L'état d'esprit de Charles (lignes 560-565) est-il le même que la veille au soir? Songe-t-il toutefois à s'adapter au milieu où il se trouve? Comment Balzac excuse-t-il son insouciance? — Son comportement face à sa tante et à sa cousine : fait-il des efforts pour être naturel? A-t-il l'intention délibérée de choquer ses hôtes? Sa désinvolture apparente ne marque-t-elle pas une certaine gêne? — Les préoccupations d'Eugénie (lignes 501-506 et 526-543) : est-elle récompensée de tout le mal qu'elle s'est donné?

— Toujours, répondit Eugénie en le regardant, excepté pendant les vendanges. Nous allons alors aider Nanon et logeons tous à l'abbaye de Noyers.

— Vous ne vous promenez jamais?

— Quelquefois le dimanche, après vêpres, quand il fait beau, dit madame Grandet, nous allons sur le pont, ou voir les foins quand on les fauche.

— Avez-vous un théâtre?

— Aller au spectacle! s'écria madame Grandet, voir des comédiens! Mais, monsieur, ne savez-vous pas que c'est un péché mortel[1]?

— Tenez, mon cher monsieur, dit Nanon, en apportant les œufs, nous vous donnerons les poulets à la coque.

— Oh! des œufs frais, dit Charles, qui, semblable aux gens habitués au luxe, ne pensait déjà plus à son perdreau. Mais c'est délicieux! Si vous aviez du beurre, hein, ma chère enfant?

— Ah! du beurre! Vous n'aurez donc pas de galette? dit la servante.

— Mais donne du beurre, Nanon! » s'écria Eugénie. (22)

La jeune fille examinait son cousin coupant ses mouillettes et y prenait plaisir, autant que la plus sensible grisette[2] de Paris en prend à voir jouer un mélodrame où triomphe l'innocence. Il est vrai que Charles, élevé par une mère gracieuse, perfectionné[3] par une femme à la mode, avait des mouvements coquets, élégants, menus, comme le sont ceux d'une petite maîtresse. La compatissance[4] et la tendresse d'une jeune fille

---

1. L'Église a longtemps considéré le théâtre comme un divertissement dangereux (voir Bossuet, *Maximes et réflexions sur la comédie*) et excommunié les comédiens. Cette rigueur s'atténue toutefois au XIX^e^ siècle, mais M^me^ Grandet a des idées qui ne sont plus de son temps; 2. *Grisette* désignait, à l'époque où écrivait Balzac, les jeunes ouvrières : couturières, brodeuses, modistes, etc. 3. Formé aux usages du monde; 4. *Compatissance :* compassion (mot sans doute forgé par Balzac).

QUESTIONS

22. Montrez que les questions de Charles n'ont pas le même sens pour ses interlocutrices et pour lui. N'y a-t-il pas une sorte de quiproquo? En quoi est-ce d'abord une opposition dans les genres de vie? Comment, inconsciemment, les réponses d'Eugénie ou de sa mère soulignent-elles cette opposition? Le jeune homme vous semble-t-il doué de beaucoup de tact? Cherchez les causes de son attitude (caractère, éducation, naïveté). — Pourquoi, selon vous, Eugénie répond-elle si vivement à Nanon (ligne 608)? Est-ce simplement par empressement à satisfaire son cousin?

possèdent une influence vraiment magnétique. Aussi Charles, en se voyant l'objet des attentions de sa cousine et de sa tante, ne put-il se soustraire à l'influence des sentiments qui se dirigeaient vers lui en l'inondant, pour ainsi dire. Il jeta sur Eugénie un de ces regards brillants de bonté, de caresses, un regard qui semblait sourire. Il s'aperçut, en contemplant Eugénie, de l'exquise harmonie des traits de ce pur visage, de son innocente attitude, de la clarté magique de ses yeux, où scintillaient de jeunes pensées d'amour, et où le désir ignorait la volupté.

« Ma foi, ma chère cousine, si vous étiez en grande loge et en grande toilette à l'Opéra, je vous garantis que ma tante aurait bien raison[1], vous y feriez faire bien des péchés d'envie aux hommes et de jalousie aux femmes. »

Ce compliment étreignit le cœur d'Eugénie et le fit palpiter de joie, quoiqu'elle n'y comprît rien. **(23)**

« Oh! mon cousin, vous voulez vous moquer d'une pauvre petite provinciale.

— Si vous me connaissiez, ma cousine, vous sauriez que j'abhorre la raillerie : elle flétrit le cœur, froisse tous les sentiments... »

Et il goba fort agréablement[2] sa mouillette beurrée.

« Non, je n'ai probablement pas assez d'esprit pour me moquer des autres, et ce défaut me fait beaucoup de tort. A Paris, on trouve moyen de vous assassiner[3] un homme en disant : « Il a bon cœur. » Cette phrase veut dire : « Le pauvre garçon est bête comme un rhinocéros. » Mais, comme je suis riche, et connu pour abattre une poupée[4] du premier

---

1. *Aurait bien raison :* de dire que c'est péché d'aller à la comédie; 2. *Agréablement :* avec une élégance raffinée; 3. *Assassiner :* tuer par le ridicule; 4. *Poupée :* petite figure servant de cible pour le tir au pistolet. Les salles d'armes étaient alors très fréquentées, les duels étant nombreux. — *Var. :* « [connu] pour tuer mon homme du premier coup à douze pas, [la raillerie]... ».

QUESTIONS

23. Analysez la manière dont se révèle, chez Eugénie, l'admiration : la comparaison avec une grisette est-elle péjorative? Que veut montrer l'auteur? — Comment Balzac explique-t-il à la fois ce qui fascine Eugénie et tout le comportement de Charles? Comment le caractère de ce dernier se nuance-t-il pour prendre finalement un aspect assez sympathique? Sous quelle influence? Pourquoi le « magnétisme » des sentiments innocents et purs peut-il vaincre les tendances artificiellement créées par l'éducation et par la société? — Le compliment de Charles (lignes 625-628) : qu'est-ce qui le caractérise? La réaction d'Eugénie est-elle surprenante? En quoi est-elle touchante?

coup à trente pas avec toute espèce de pistolet, et en plein champ, la raillerie me respecte.

— Ce que vous dites, mon neveu, annonce un bon cœur.

— Vous avez une bien jolie bague, dit Eugénie; est-ce mal de vous demander à la voir? »

Charles tendit la main en défaisant son anneau, et Eugénie rougit en effleurant du bout de ses doigts les ongles roses de son cousin.

« Voyez, ma mère, le beau travail.

— Oh! il y a gros d'or, dit Nanon, en apportant le café.

— Qu'est-ce que c'est que cela? » demanda Charles en riant.

Et il montrait un pot oblong, en terre brune, verni, faïencé à l'intérieur, bordé d'une frange de cendre, et au fond duquel tombait le café en revenant à la surface du liquide bouillonnant.

« C'est du café *boullu*[1], dit Nanon.

— Ah! ma chère tante, je laisserai du moins quelque trace bienfaisante de mon passage ici. Vous êtes bien arriérés! Je vous apprendrai à faire de bon café dans une cafetière à la Chaptal[2]. »

Il tenta d'expliquer le système de la cafetière à la Chaptal.

« Ah ben, s'il y a tant d'affaires que ça, dit Nanon, il faudrait ben y passer sa vie. Jamais je ne ferai de café comme ça. Ah ben oui! Et qui est-ce qui ferait de l'herbe pour notre vache pendant que je ferais le café?

— C'est moi qui le ferai, dit Eugénie.

— Enfant! » dit madame Grandet en regardant sa fille. **(24)**

---

1. *Boullu* : bouilli; 2. *Jean Antoine Chaptal* (1756-1832) : médecin, chimiste, agronome et homme politique. Il semble que cette *cafetière à la Chaptal* soit une invention de Balzac.

QUESTIONS

24. Quelle est l'utilité de la profession de foi de Charles (lignes 637-644)? Comment s'y mêlent modestie et vanité? Pourquoi est-ce Mme Grandet qui répond à Charles? Sa bienveillance est-elle vraiment dictée par les propos de son neveu? Quel drame, connu de tous, sauf de Charles, donne une résonance tragique à cette partie de la scène? — L'enchaînement naturel qui amène la conversation sur la bague, puis sur le café : comment ces deux épisodes contribuent-ils à renforcer chez Charles le sens de sa supériorité? Pourquoi perd-il un peu de notre sympathie? — La réplique d'Eugénie (ligne 667) ne contient-elle pas, sous une apparence naïve et banale, l'espoir de toute une vie nouvelle? — Considérez dans son ensemble la scène entre Charles et les trois femmes (lignes 566-668) : pourquoi était-il utile de retarder le moment où le jeune homme apprendrait la mort de son père?

A ce mot, qui rappelait le chagrin près de fondre sur ce malheureux jeune homme, les trois femmes se turent et le contemplèrent d'un air de commisération qui le frappa.

« Qu'avez-vous donc, ma cousine?

— Chut! dit madame Grandet à Eugénie, qui allait parler. Tu sais, ma fille, que ton père s'est chargé de parler à monsieur...

— Dites Charles, dit le jeune Grandet.

— Ah! vous vous nommez Charles? C'est un beau nom », s'écria Eugénie.

Les malheurs pressentis arrivent presque toujours. Là, Nanon, madame Grandet et Eugénie, qui ne pensaient pas sans frisson au retour du vieux tonnelier, entendirent un coup de marteau dont le retentissement leur était bien connu.

« Voilà papa! » dit Eugénie.

Elle ôta la soucoupe au sucre en en laissant quelques morceaux sur la nappe. Nanon emporta l'assiette aux œufs. Madame Grandet se dressa comme une biche effrayée. Ce fut une peur panique[1], de laquelle Charles s'étonna sans pouvoir se l'expliquer.

« Eh bien, qu'avez-vous donc? leur demanda-t-il.

— Mais voilà mon père, dit Eugénie.

— Eh bien?... » (25)

M. Grandet entra, jeta son regard clair sur la table, sur Charles, il vit tout.

« Ah! ah! vous avez fait fête à votre neveu, c'est bien, très bien, c'est fort bien! dit-il sans bégayer. Quand le chat court sur les toits, les souris dansent sur les planchers.

— Fête?... se dit Charles, incapable de soupçonner le régime[2] et les mœurs de cette maison.

— Donne-moi mon verre, Nanon », dit le bonhomme.

Eugénie apporta le verre. Grandet tira de son gousset[3] un

---

1. *Peur panique* : crainte soudaine; 2. *Régime* : manière de régler la vie quotidienne; 3. *Gousset* : poche pratiquée à la ceinture de la culotte.

QUESTIONS

25. Étudiez le mouvement dramatique qui marque le tournant de cette scène : comment l'atmosphère tourne-t-elle progressivement au tragique? — Ce retour de Grandet a-t-il été préparé? Par quelle phrase (ligne 678) Balzac justifie-t-il cette scène attendue? — Le rapide dialogue des lignes 688-690 : comment condense-t-il en quelques mots les sentiments de Charles et d'Eugénie à ce moment?

couteau de corne à grosse lame, coupa une tartine, prit un peu de beurre, l'étendit soigneusement, et se mit à manger debout. En ce moment Charles sucrait son café. Le père Grandet aperçut les morceaux de sucre, examina sa femme, qui pâlit et fit trois pas; il se pencha vers l'oreille de la pauvre vieille et lui dit :

« Où donc avez-vous pris tout ce sucre?

— Nanon est allée en chercher chez Fessard, il n'y en avait pas. »

Il est impossible de se figurer l'intérêt profond que cette scène muette offrait à ces trois femmes : Nanon avait quitté sa cuisine et regardait dans la salle pour voir comment les choses s'y passeraient. Charles, ayant goûté son café, le trouva trop amer et chercha le sucre que Grandet avait déjà serré[1].

« Que voulez-vous, mon neveu? lui dit le bonhomme.

— Le sucre.

— Mettez du lait, répondit le maître de la maison, votre café s'adoucira. »

Eugénie reprit la soucoupe au sucre que Grandet avait déjà serrée, et la mit sur la table en contemplant son père d'un air calme. Certes, la Parisienne, qui, pour faciliter la fuite de son amant, soutient de ses faibles bras une échelle de soie, ne montre pas plus de courage que n'en déployait Eugénie en remettant le sucre sur la table. L'amant récompensera sa Parisienne qui lui fera voir orgueilleusement un beau bras meurtri dont chaque veine flétrie sera baignée de larmes, de baisers, et guérie par le plaisir; tandis que Charles ne devait jamais être dans le secret des profondes agitations qui brisaient le cœur de sa cousine, alors foudroyée par le regard du vieux tonnelier. **(26)**

« Tu ne manges pas, ma femme? »

1. *Serrer* : ranger, mettre à l'abri.

QUESTIONS

26. Quelle attitude le père Grandet adopte-t-il dès son entrée? Pourquoi exige-t-il immédiatement son repas au lieu de donner libre cours à sa colère? — Une tragédie domestique autour d'un sucrier; pourquoi est-ce la présence du sucre qui déchaîne plus que le reste la colère de Grandet? — Le rôle d'Eugénie dans cette scène; le parallèle entre la Parisienne et Eugénie est-il capable de rehausser à nos yeux l'héroïsme de la jeune fille? — Le comportement de Charles : faut-il lui reprocher de ne pas deviner la situation?

La pauvre ilote[1] s'avança, coupa piteusement[2] un morceau de pain et prit une poire. Eugénie offrit audacieusement à son père du raisin, en lui disant :

« Goûte donc à ma conserve, papa! Mon cousin, vous en mangerez, n'est-ce pas? Je suis allée chercher ces jolies grappes-là pour vous.

— Oh! si on ne les arrête, elles mettront Saumur au pillage pour vous, mon neveu. Quand vous aurez fini, nous irons ensemble dans le jardin, j'ai à vous dire des choses qui ne sont pas sucrées. »

Eugénie et sa mère lancèrent un regard sur Charles, à l'expression duquel le jeune homme ne put se tromper.

« Qu'est-ce que ces mots signifient, mon oncle? Depuis la mort de ma pauvre mère... (à ces deux mots, sa voix mollit), il n'y a pas de malheur possible pour moi...

— Mon neveu, qui peut connaître les afflictions par lesquelles Dieu veut nous éprouver? lui dit sa tante.

— Ta ta ta ta! dit Grandet, voilà les bêtises qui commencent. Je vois avec peine, mon neveu, vos jolies mains blanches. » Il lui montra les espèces d'épaules de mouton que la nature lui avait mises au bout des bras.

« Voilà des mains faites pour ramasser des écus! Vous avez été élevé à mettre vos pieds dans la peau avec laquelle se fabriquent les portefeuilles où nous serrons les billets de commerce[3]. Mauvais! mauvais!

— Que voulez-vous dire, mon oncle? Je veux être pendu si je comprends un seul mot.

— Venez », dit Grandet.

L'avare fit claquer la lame de son couteau, but le reste de son vin blanc et ouvrit la porte.

« Mon cousin, ayez du courage! » (27)

---

1. *Ilote :* voir page 36, note 3; 2. *Piteusement :* de manière à exciter la pitié (sens propre); 3. *Billet de commerce :* écrit par lequel on s'engage à payer, à une date déterminée, une somme due.

QUESTIONS

27. Pourquoi et comment Balzac souligne-t-il la grande différence d'attitude entre Eugénie et sa mère face à Grandet? Cependant, peut-on penser que la jeune fille est absolument de sang-froid? — Montrez que la brutalité de Grandet à l'égard de son neveu est : 1° conforme à son tempérament; 2° un moyen d'en finir avec une obligation pénible; 3° une réaction pour reconquérir sa supériorité menacée.

L'accent de la jeune fille avait glacé Charles, qui suivit son terrible parent en proie à de mortelles inquiétudes[1]. Eugénie, sa mère et Nanon vinrent dans la cuisine, excitées par une invincible curiosité à épier les deux acteurs de la scène qui allait se passer dans le petit jardin humide où l'oncle marcha d'abord silencieusement avec le neveu. Grandet n'était pas embarrassé pour apprendre à Charles la mort de son père, mais il éprouvait une sorte de compassion en le sachant sans un sou, et il cherchait des formules pour adoucir l'expression de cette cruelle vérité. « Vous avez perdu votre père! » ce n'était rien à dire. Les pères meurent avant les enfants. Mais : « Vous êtes sans aucune espèce de fortune! » tous les malheurs de la terre étaient réunis dans ces paroles. Et le bonhomme de faire, pour la troisième fois, le tour de l'allée du milieu, dont le sable craquait sous les pieds. Dans les grandes circonstances de la vie, notre âme s'attache fortement aux lieux où les plaisirs et les chagrins fondent sur nous. Aussi Charles examinait-il avec une attention particulière les buis de ce petit jardin, les feuilles pâles qui tombaient, les dégradations des murs, les bizarreries[2] des arbres fruitiers, détails pittoresques qui devaient rester gravés dans son souvenir, éternellement mêlés à cette heure suprême, par une mnémotechnie[3] particulière aux passions. (28)

« Il fait bien chaud, bien beau, dit Grandet en aspirant une forte partie d'air.

— Oui, mon oncle... Mais pourquoi...?

— Eh bien, mon garçon, reprit l'oncle, j'ai de mauvaises nouvelles à t'apprendre. Ton père est bien mal...

— Pourquoi suis-je ici? dit Charles. Nanon, cria-t-il, des chevaux de poste! Je trouverai bien une voiture dans le pays?

---

1. *Var. :* « [qui] suivit, en proie à de mortelles inquiétudes, son terrible parent »; 2. *Bizarrerie :* forme bizarre, contournée; 3. *Mnémotechnie :* art de développer, d'aider la mémoire.

QUESTIONS

28. Essayez d'imaginer l'état d'esprit de Charles à ce moment. De quel délai le romancier profite-t-il pour nous faire pénétrer dans la conscience des deux personnages? Montrez la *mnémotechnie* affective. — La méditation du père Grandet : soulignez ce qui peut y paraître paradoxal. Montrez-en la vérité psychologique profonde en vous reportant aux sentiments que Balzac lui prête à l'égard de sa fille, dans le portrait qu'il fait de lui (p. 37). Cette attitude ne dénote-t-elle pas chez le vieillard une sorte de bonté, que l'avarice a déformée en un certain sens?

ajouta-t-il en se tournant vers son oncle, qui demeurait immobile.

— Les chevaux et la voiture sont inutiles, répondit Grandet en regardant Charles, qui resta muet et dont les yeux devinrent fixes. — Oui, mon pauvre garçon, tu devines. Il est mort. Mais ce n'est rien, il y a quelque chose de plus grave, il s'est brûlé la cervelle...

— Mon père?...

— Oui. Mais ce n'est rien. Les journaux glosent[1] de cela comme s'ils en avaient le droit. Tiens, lis. »

Grandet, qui avait emprunté le journal de Cruchot, mit le fatal article sous les yeux de Charles. En ce moment, le pauvre jeune homme, encore enfant, encore dans l'âge où les sentiments se produisent avec naïveté[2], fondit en larmes.

« Allons, bien, se dit Grandet. Ses yeux m'effrayaient. Il pleure, le voilà sauvé. Ce n'est encore rien, mon pauvre neveu, reprit Grandet à haute voix, sans savoir si Charles l'écoutait, ce n'est rien, tu te consoleras; mais...

— Jamais! jamais! Mon père! mon père!

— Il t'a ruiné, tu es sans argent.

— Qu'est-ce que cela me fait? Où est mon père?... mon père! »

Les pleurs et les sanglots retentissaient entre ces murailles d'une horrible façon et se répercutaient dans les échos. Les trois femmes, saisies de pitié, pleuraient : les larmes sont aussi contagieuses que peut l'être le rire. Charles, sans écouter son oncle, se sauva dans la cour, trouva l'escalier, monta dans sa chambre et se jeta en travers sur son lit en se mettant la face dans les draps pour pleurer à son aise loin de ses parents. (29)

1. *Gloser* : donner des commentaires; 2. D'une façon spontanée, naturelle.

QUESTIONS

29. Comment se marque l'embarras du père Grandet? Essaie-t-il de prendre des précautions pour annoncer à Charles la funèbre nouvelle? Pourquoi lui montrer le *fatal article* (ligne 802)? — Les réactions successives de Charles : une telle sensibilité était-elle prévisible chez lui, si on se rappelle son éducation et sa façon de vivre? Cherche-t-il à dominer et à contrôler ses impulsions? — Le malentendu tragique entre l'oncle et le neveu : Charles est-il sensible au récit des circonstances qui, selon Grandet, sont les plus graves dans la mort de Guillaume Grandet? — Le jugement de Grandet sur les effusions de la sensibilité (lignes 805-806) est-il faux? Dans quelle mesure Balzac laisse-t-il apparaître son propre jugement (lignes 815-816) sur certaines marques extérieures de la sensibilité?

Phot. Larousse.

LE PÈRE GRANDET, TONNELIER

Illustration de Staal pour l'édition de 1858.

Phot. Larousse.

« Charles dormait habillé, assis dans un fauteuil. » (Page 139.)

Illustration de Staal pour l'édition de 1858.

« Il faut laisser passer la première averse, dit Grandet en rentrant dans la salle, où Eugénie et sa mère avaient brusquement repris leurs places et travaillaient d'une main tremblante, après s'être essuyé les yeux. Mais ce jeune homme n'est bon à rien, il s'occupe plus des morts que de l'argent[1]. »

Eugénie frissonna en entendant son père s'exprimant ainsi sur la plus sainte des douleurs. Dès ce moment, elle commença à juger son père. Quoique assourdis, les sanglots de Charles retentissaient dans cette sonore maison; et sa plainte profonde, qui semblait sortir de dessous terre, ne cessa que vers le soir, après s'être graduellement affaiblie.

« Pauvre jeune homme! » dit madame Grandet.

Fatale exclamation! le père Grandet regarda sa femme, Eugénie et le sucrier; il se souvint du déjeuner extraordinaire apprêté pour le parent malheureux, et se posa au milieu de la salle.

« Ah çà! j'espère, dit-il avec son calme habituel, que vous n'allez pas continuer vos prodigalités, madame Grandet. Je ne vous donne pas MON argent pour embucquer[2] de sucre ce jeune drôle.

— Ma mère n'y est pour rien, dit Eugénie. C'est moi qui...

— Est-ce parce que tu es majeure, reprit Grandet en interrompant sa fille, que tu voudrais me contrarier? Songe, Eugénie...

— Mon père, le fils de votre frère ne devait pas manquer chez vous de...

— Ta ta ta ta! dit le tonnelier sur quatre tons chromatiques[3], le fils de votre frère par-ci, mon neveu par-là. Charles ne nous est de rien[4], il n'a ni sou ni maille[5]; son père a fait faillite; et, quand ce mirliflore[6] aura pleuré son soûl, il décampera d'ici; je ne veux pas qu'il révolutionne ma maison. **(30)**

---

1. Cette phrase n'est pas dans l'édition de 1834; **2.** *Embucquer* ou *embecquer :* au propre, faire manger de force une volaille à engraisser, en lui glissant des aliments dans le bec; **3.** *Tons chromatiques :* sons séparés par un intervalle d'un demi-ton; **4.** N'est pas notre parent; **5.** Il est réduit au dénuement. La *maille*, petite monnaie, était autrefois la moitié du denier, qui était lui-même la douzième partie d'un sou; **6.** *Mirliflore :* voir page 83, note 2.

QUESTIONS

30. Le cynisme de Grandet dans son commentaire n'est-il pas un peu forcé? Quelle attitude veut-il prendre à l'égard des deux femmes? — Dans le climat de catastrophe qui baigne toute la maison, pourquoi Grandet garde-t-il son *calme habituel* (ligne 836)? — L'audace d'Eugénie : quel rôle d'héroïne tragique croit-elle jouer? Par quelle attitude Grandet commence-t-il à briser cette révolte? — Étudiez le style et le rythme de la réplique de Grandet (lignes 845-849) : le lien logique des idées.

— Qu'est-ce que c'est, mon père, que de faire faillite? demanda Eugénie.

— Faire faillite, reprit le père, c'est commettre l'action la plus déshonorante entre toutes celles qui peuvent déshonorer l'homme.

— Ce doit être un bien grand péché, dit madame Grandet, et notre frère serait[1] damné.

— Allons, voilà tes litanies, dit-il à sa femme en haussant les épaules. Faire faillite, Eugénie, reprit-il, est un vol que la loi prend malheureusement sous sa protection. Des gens ont donné leurs denrées à Guillaume Grandet, sur sa réputation d'honneur et de probité; puis il a tout pris, et ne leur laisse que les yeux pour pleurer. Le voleur de grands chemins est préférable au banqueroutier : celui-là vous attaque, vous pouvez vous défendre, il risque sa tête; mais l'autre... Enfin Charles est déshonoré. »

Ces mots retentirent dans le cœur de la pauvre fille et y pesèrent de tout leur poids. Probe autant qu'une fleur née au fond d'une forêt est délicate[2], elle ne connaissait ni les maximes du monde, ni ses raisonnements captieux[3], ni ses sophismes[4] : elle accepta donc l'atroce explication que son père lui donnait à dessein de la faillite, sans lui faire connaître la distinction qui existe entre une faillite involontaire et une faillite calculée[5]. **(31)**

« Eh bien, mon père, vous n'avez donc pu empêcher ce malheur?

— Mon frère ne m'a pas consulté; d'ailleurs il doit quatre millions.

---

1. Conditionnel qui a le sens d'une affirmation atténuée; 2. Parce qu'elle ne supporte pas d'être retirée du sol natal; 3. *Captieux :* qui cherchent à tromper; 4. *Sophisme :* faux raisonnement, conçu pour induire en erreur; 5. L'explication que donne Grandet pousse au tragique la peinture de la situation dans laquelle sont laissés les créanciers et laisse croire que son frère a fraudé intentionnellement, pour se tirer d'affaire aux moindres frais.

QUESTIONS

31. Les questions d'Eugénie donnent-elles des éclaircissements sur l'éducation qu'elle a reçue? Faut-il s'étonner que Grandet n'ait pas initié son *héritière* aux affaires? — Appréciez les explications de Grandet; quel est son dessein en faussant la vérité? Comment la dernière phrase (lignes 864-865) résume-t-elle tous les efforts du vieillard? Est-il bien qualifié pour condamner les opérations frauduleuses dont il parle? — L'état d'esprit d'Eugénie (lignes 866-873) après ces explications : que reste-t-il de sa révolte? — Les interventions de M^me^ Grandet : quel sentiment s'est transformé chez elle en une sorte d'automatisme?

— Qu'est-ce que c'est donc qu'un million, mon père? demanda-t-elle avec la naïveté d'un enfant qui croit pouvoir trouver promptement ce qu'il désire.

— Un million? dit Grandet. Mais c'est un million de pièces de vingt sous, et il faut cinq pièces de vingt sous pour faire cinq francs.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Eugénie, comment mon oncle avait-il eu à lui quatre millions? Y a-t-il quelque autre personne en France qui puisse avoir autant de millions? »

Le père Grandet se caressait le menton, souriait, et sa loupe semblait se dilater.

« Mais que va devenir mon cousin Charles?

— Il va partir pour les grandes Indes[1], où, selon le vœu de son père, il tâchera de faire fortune.

— Mais a-t-il de l'argent pour aller là?

— Je lui payerai son voyage... jusqu'à... oui, jusqu'à Nantes. »

Eugénie sauta d'un bond au cou de son père.

« Ah! mon père, vous êtes bon, vous! »

Elle l'embrassait de manière à rendre presque honteux Grandet, que sa conscience harcelait un peu.

« Faut-il beaucoup de temps pour amasser un million? lui demanda-t-elle.

— Dame, dit le tonnelier, tu sais ce que c'est qu'un napoléon[2]; eh bien, il en faut cinquante mille pour faire un million.

— Maman, nous ferons dire des neuvaines[3] pour lui.

— J'y pensais, répondit la mère.

— C'est cela! toujours dépenser de l'argent, s'écria le père. Ah çà! croyez-vous donc qu'il y ait des mille et des cents ici? »

En ce moment, une plainte sourde, plus lugubre que toutes les autres, retentit dans les greniers et glaça de terreur Eugénie et sa mère.

« Nanon, va voir là-haut s'il ne se tue pas, dit Grandet. Ah çà! reprit-il en se tournant vers sa femme et sa fille, que son mot avait rendues pâles, pas de bêtises, vous deux. Je vous laisse. Je vais tourner autour de nos Hollandais, qui s'en vont

---

1. Depuis l'erreur d'appréciation commise par Christophe Colomb, qui crut arriver aux Indes lorsqu'il aborda sur les côtes voisines de l'Amérique, on distinguait les Indes occidentales (essentiellement les Antilles) des Indes orientales, en Extrême-Orient. Ici, les *grandes Indes* désignent la péninsule indienne, la Birmanie, la Thaïlande et l'Indochine; 2. Le *napoléon* était une pièce d'or de vingt francs, à l'effigie de Napoléon Ier; le terme était resté pour désigner les pièces d'or de vingt francs frappées sous les régimes suivants. Sa valeur est donc égale à celle du louis; 3. *Neuvaine :* prières que l'on dit neuf jours de suite, dans une intention déterminée.

aujourd'hui. Puis j'irai voir Cruchot et causer avec lui de tout ça. » (32)

Il partit. Quand Grandet eut tiré la porte, Eugénie et sa mère respirèrent à leur aise. Avant cette matinée, jamais la fille n'avait senti de contrainte en présence de son père; mais, depuis quelques heures, elle changeait à tout moment et de sentiments et d'idées.

« Maman, combien de louis a-t-on d'une pièce de vin?

— Ton père vend les siennes entre cent et cent cinquante francs, quelquefois deux cents, à ce que j'ai entendu dire.

— Quand il récolte quatorze cents pièces de vin...?

— Ma foi, mon enfant, je ne sais pas ce que cela fait; ton père ne me dit jamais ses affaires.

— Mais alors, papa doit être riche.

— Peut-être. Mais M. Cruchot m'a dit qu'il avait acheté Froidfond il y a deux ans. Ça l'aura gêné. »

Eugénie, ne comprenant plus rien à la fortune de son père, en resta là de ses calculs.

« Il ne m'a tant seulement[1] point vue, le mignon! dit Nanon en revenant. Il est étendu comme un veau sur son lit, et pleure comme une Madeleine, que c'est une vraie bénédiction! Quel chagrin a donc ce pauvre gentil jeune homme?

— Allons donc le consoler bien vite, maman; et, si l'on[2] frappe, nous descendrons. »

Madame Grandet fut sans défense contre les harmonies de la voix de sa fille. Eugénie était sublime, elle était femme. Toutes deux, le cœur palpitant, montèrent à la chambre de

1. *Tant seulement* : seulement; 2. *On* fait allusion à Grandet.

QUESTIONS

32. Le changement de ton dans le dialogue entre père et fille : comment ses questions prouvent-elles qu'elle est maintenant décidée à accepter la solution proposée par Grandet? En quoi sa naïveté et ses ignorances servent-elles les desseins de l'avare? — La complaisance de Grandet à répondre aux questions de sa fille : quelle est la part de la vanité personnelle et celle de la fierté paternelle? Peut-il penser maintenant qu'Eugénie est une fille digne de lui? Montrez que son triomphe va même au-delà de ses espérances (ligne 895). — Le sentiment religieux d'Eugénie (ligne 902) a-t-il la même source que celle de sa mère? — Comment se termine cette scène, si dramatiquement commencée? Sur quel ton Grandet prononce-t-il la réplique de la ligne 905? — Comparez les dernières paroles de Grandet (lignes 909-914) à son entrée (ligne 820). A quoi voit-on que tout est rentré dans l'ordre?

Charles. La porte était ouverte. Le jeune homme ne voyait ni n'entendait rien. Plongé dans les larmes, il poussait des plaintes inarticulées.

« Comme il aime son père! » dit Eugénie à voix basse.

Il était impossible de méconnaître dans l'accent de ces paroles les espérances d'un cœur à son insu passionné. Aussi madame Grandet jeta-t-elle à sa fille un regard empreint de maternité; puis, tout bas à l'oreille :

« Prends garde, tu l'aimerais, dit-elle.

— L'aimer! reprit Eugénie. Ah! si tu savais ce que mon père a dit! » **(33)**

Charles se retourna, aperçut sa tante et sa cousine.

« J'ai perdu mon père, mon pauvre père! S'il m'avait confié le secret de son malheur, nous aurions travaillé tous deux à le réparer. Mon Dieu! mon bon père! je comptais si bien le revoir, que je l'ai, je crois, froidement embrassé... »

Les sanglots lui coupèrent la parole.

« Nous prierons bien pour lui, dit madame Grandet. Résignez-vous à la volonté de Dieu.

— Mon cousin, dit Eugénie, prenez courage! Votre perte est irréparable : ainsi songez maintenant à sauver votre honneur... »

Avec cet instinct, cette finesse de la femme qui a de l'esprit en toute chose, même quand elle console, Eugénie voulait tromper la douleur de son cousin en l'occupant de lui-même.

« Mon honneur?... » cria le jeune homme en chassant ses cheveux par un mouvement brusque.

Et il s'assit sur son lit en se croisant les bras.

« Ah! c'est vrai. Mon père, disait mon oncle, a fait faillite. »

Il poussa un cri déchirant et se cacha le visage dans ses mains.

QUESTIONS

33. Le changement d'atmosphère dès que Grandet est sorti; quels sentiments se donnent libre cours? Pourquoi le romancier y associe-t-il Nanon, laissée à l'écart du récit depuis quelque temps? — Eugénie et les questions d'argent : son père n'a-t-il pas involontairement orienté sa curiosité vers ces questions? Si désintéressés que soient ses motifs, manque-t-elle de réalisme dans ses évaluations? Comparez son attitude dans ce domaine à celle de sa mère : d'où viennent les réticences de celle-ci? — Les sentiments d'Eugénie pour Charles : que marque, chez M^me^ Grandet, l'emploi du conditionnel (ligne 948)? Est-ce le seul exemple d'une telle tournure (voir page 112, ligne 492)? Comparez la réponse faite ici par Eugénie (lignes 949-950) à celle qu'elle a faite (lignes 493-495) à une question presque semblable?

« Laissez-moi, ma cousine, laissez-moi! Mon Dieu! mon Dieu! pardonnez à mon père, il a dû bien souffrir. »

Il y avait quelque chose d'horriblement attachant à voir l'expression de cette douleur jeune, vraie, sans calcul, sans arrière-pensée. C'était une pudique douleur que les cœurs simples d'Eugénie et de sa mère comprirent quand Charles fit un geste pour leur demander de l'abandonner à lui-même. Elles descendirent, reprirent en silence leurs places près de la croisée, et travaillèrent pendant une heure environ sans se dire mot. Eugénie avait aperçu, par le regard furtif qu'elle jeta sur le ménage[1] du jeune homme, ce regard des jeunes filles qui voient tout en un clin d'œil, les jolies bagatelles de sa toilette, ses ciseaux, ses rasoirs enrichis d'or. Cette échappée d'un luxe vu à travers la douleur lui rendit Charles encore plus intéressant, par contraste peut-être. Jamais un événement si grave, jamais un spectacle si dramatique n'avait frappé l'imagination de ces deux créatures, incessamment plongées dans le calme et la solitude.

« Maman, dit Eugénie, nous porterons le deuil de mon oncle. — Ton père décidera de cela », répondit madame Grandet. Elles restèrent de nouveau silencieuses. Eugénie tirait ses points avec une régularité de mouvement qui eût dévoilé à un observateur les fécondes pensées de sa méditation. Le premier désir de cette adorable fille était de partager le deuil de son cousin. **(34)**

1. *Ménage :* ensemble des objets que Charles a apportés.

QUESTIONS

34. Le caractère pathétique de la douleur de Charles : le romantisme de ce passage; commentez l'expression *quelque chose d'horriblement attachant* (ligne 972). — La sensibilité moderne est-elle en accord ici avec le goût de Balzac? — Les consolations de M^me^ Grandet et même celles d'Eugénie sont-elles tout à fait à l'unisson d'une telle douleur? — L'importance des objets pour fixer les sentiments : comparez le coup d'œil lancé par Eugénie sur les objets personnels de Charles ou le regard jeté par Charles sur le jardin (page 122, lignes 776-783); ressemblances et différences. — Pour quelle raison l'auteur semble-t-il s'excuser de la forte impression que fait le désespoir du jeune homme sur sa tante et sur sa cousine? — Pourquoi *porter le deuil* (ligne 988) est-il pour Eugénie la meilleure façon d'exprimer sa sympathie pour Charles? Quelle signification donne-t-elle à cette décision, qui pourrait, en d'autres cas, n'être qu'un respect extérieur des convenances?

Vers quatre heures, un coup de marteau brusque retentit au cœur de madame Grandet.

« Qu'a donc ton père? » dit-elle à sa fille.

Le vigneron entra joyeux. Après avoir ôté ses gants, il se frotta les mains à s'en emporter la peau, si l'épiderme n'en eût pas été tanné comme du cuir de Russie, sauf l'odeur des mélèzes et de l'encens. Il se promenait, il regardait le temps. Enfin son secret lui échappa.

« Ma femme, dit-il, sans bégayer, je les ai tous attrapés. Notre vin est vendu! Les Hollandais et les Belges partaient ce matin, je me suis promené sur la place, devant leur auberge, en ayant l'air de bêtiser[1]. Chose, que tu connais, est venu à moi. Les propriétaires de tous les bons vignobles gardent leur récolte et veulent attendre, je ne les en ai pas empêchés. Notre Belge était désespéré. J'ai vu cela. Affaire faite, il prend notre récolte à deux cents francs la pièce[2], moitié comptant. Je suis payé en or. Les billets[3] sont faits, voilà six louis pour toi. Dans trois mois les vins baisseront. »

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton calme, mais si profondément ironique que les gens de Saumur, groupés en ce moment sur la place et anéantis par la nouvelle de la vente que venait de faire Grandet, en auraient frémi s'ils les eussent entendus. Une peur panique eût fait tomber les vins de cinquante pour cent.

« Vous avez mille pièces cette année, mon père? dit Eugénie.

— Oui, *fifille*. »

Ce mot était l'expression superlative de la joie du vieux tonnelier.

« Cela fait deux cent mille pièces de vingt sous?

— Oui, mademoiselle Grandet.

— Eh bien, mon père, vous pouvez facilement secourir Charles. »

L'étonnement, la colère, la stupéfaction de Balthazar[4] en

---

1. *Bêtiser :* s'occuper de niaiseries; 2. Une *pièce* est un fût de 225 litres : unité très employée dans le commerce des vins; 3. *Billet :* voir page 121, note 3; 4. *Bathalzar*, roi de Babylone, ayant profané dans un festin les vases sacrés du temple de Jérusalem, vit, selon la Bible, apparaître une main mystérieuse qui traça des lettres de feu sur la muraille; ces mots, interprétés par le prophète Daniel, annonçaient ainsi la perte de Balthazar : *Manè :* Dieu a compté les jours de ton règne, et il en a marqué la fin; *Thècel :* tu as été mis dans la balance, et tu as été trouvé trop léger; *Pharès :* ton royaume sera partagé.

apercevant le *Manè, thècel, pharès* ne sauraient se comparer au froid courroux de Grandet, qui, ne pensant plus à son neveu, le retrouvait logé au cœur et dans les calculs de sa fille. (35)

« Ah çà! depuis que ce mirliflore[1] a mis le pied dans *ma* maison, tout y va de travers. Vous vous donnez des airs d'acheter des dragées, de faire des noces et des festins. Je ne veux pas de ces choses-là. Je sais, à mon âge, comment je dois me conduire, peut-être! D'ailleurs je n'ai pas de leçons à prendre ni de ma fille ni de personne. Je ferai pour mon neveu ce qu'il sera convenable de faire, vous n'avez pas à y fourrer le nez. — Quant à toi, Eugénie, ajouta-t-il en se tournant vers elle, ne m'en parle plus, sinon je t'envoie à l'abbaye de Noyers, avec Nanon, voir si j'y suis; et pas plus tard que demain, si tu bronches. Où est-il donc, ce garçon? est-il descendu?

— Non, mon ami, répondit madame Grandet.

— Eh bien, que fait-il donc?

— Il pleure son père », répondit Eugénie.

Grandet regarda sa fille sans trouver un mot à dire. Il était un peu père, lui (36). Après avoir fait un ou deux tours dans la salle, il monta promptement à son cabinet pour y méditer

1. *Mirliflore :* voir page 83, note 2.

QUESTIONS

35. La chronologie de cette journée. Ne revient-on pas à une situation symétrique à celle du matin? Le contraste entre l'attitude de Grandet et le climat de la maison. — Avons-nous déjà eu des exemples des méthodes de travail de Grandet? Comparez le marché qu'il vient de traiter à la conversation qu'il tenait avant l'arrivée de Charles (page 61); montrez que la variante reproduite en note page 59 est plus conforme au passage que nous avons ici que la rédaction définitive. — Qu'espère Grandet en entendant les questions de sa fille? Soulignez, par contraste, sa colère et sa déception devant les conclusions qu'elle tire? Mettez en relief l'importance de la distinction *au cœur et dans les calculs de sa fille* (ligne 1030) : qu'est-ce qui chagrine le plus son père? — Ce coup de théâtre était-il attendu pour le lecteur?

36. Grandet se laisse-t-il emporter par la colère ou réussit-il à se contenir? Que révèle la vulgarité de son langage, encore plus accentuée ici que de coutume? — A quoi voit-on que Grandet commence à se rendre compte que sa fille le juge (voir page 126, lignes 843-844)? Relevez les termes qui trahissent une certaine gêne morale chez lui. — La réponse d'Eugénie (lignes 1025-1026) : la réaction de Grandet ne paraît-elle pas surprenante? L'amour paternel en est-il la seule explication?

un placement dans les fonds publics. Ses deux mille arpents de forêt coupés à blanc lui avaient donné six cent mille francs; en joignant à cette somme l'argent de ses peupliers, ses revenus de l'année dernière et de l'année courante, outre les deux cent mille francs du marché qu'il venait de conclure, il pouvait faire une masse de neuf cent mille francs. Les vingt pour cent à gagner en peu de temps sur les rentes[1], qui étaient à soixante et dix francs, le tentaient. Il chiffra sa spéculation sur le journal où la mort de son frère était annoncée, en entendant, sans les écouter, les gémissements de son neveu. Nanon vint cogner au mur pour inviter son maître à descendre, le dîner était servi. Sous la voûte et à la dernière marche de l'escalier, Grandet disait en lui-même :

« Puisque je toucherai mes intérêts à huit, je ferai cette affaire. En deux ans, j'aurai quinze cent mille francs, que je retirerai de Paris en bon or. Eh bien, où donc est mon neveu?

— Il dit qu'il ne veut pas manger, répondit Nanon. Ça n'est pas sain.

— Autant d'économisé, lui répliqua son maître.

— Dame, *voui*, dit-elle.

— Bah! il ne pleurera pas toujours. La faim chasse le loup hors du bois. » **(37)**

Le dîner fut étrangement silencieux.

« Mon bon ami, dit madame Grandet, lorsque la nappe fut ôtée, il faut que nous prenions le deuil.

— En vérité, madame Grandet, vous ne savez quoi inventer

1. *En peu de temps*, parce que les rentes vont monter (voir page 109, note 1).

QUESTIONS

37. Le cabinet de Grandet : que savons-nous de cette pièce (voir chapitre II, page 90, lignes 559-582)? Pourquoi Balzac ne le décrit-il pas en y faisant pénétrer le lecteur pour la première fois? — Les calculs de Grandet : quelles raisons l'ont déterminé à vendre son vin avant d'envisager la spéculation sur les rentes? Quelle importance prend après coup la conversation avec Cruchot à ce sujet (ligne 380)? — Relevez les détails qui mettent en relief l'intensité de la méditation chez Grandet. Le drame causé par la mort de Guillaume et la présence de Charles sont-ils toutefois complètement absents à ce moment de l'esprit de Grandet? En quoi les circonstances actuelles rendent-elles plus acharnée encore sa passion de s'enrichir? Relevez, dans les gestes de Grandet et dans ses paroles, les signes qui trahissent ce sentiment peut-être inconscient.

pour dépenser de l'argent. Le deuil est dans le cœur et non dans les habits.

— Mais le deuil d'un frère est indispensable, et l'Église nous ordonne de...

— Achetez votre deuil sur vos six louis. Vous me donnerez un crêpe, cela me suffira. »

Eugénie leva les yeux au ciel sans mot dire. Pour la première fois dans sa vie, ses généreux penchants endormis, comprimés, mais subitement éveillés, étaient à tout moment froissés. Cette soirée fut semblable en apparence à mille soirées de leur existence monotone, mais ce fut certes la plus horrible. Eugénie travailla sans lever la tête, et ne se servit point du nécessaire que Charles avait dédaigné la veille. Madame Grandet tricota ses manches. Grandet tourna ses pouces pendant quatre heures, abîmé dans des calculs dont les résultats devaient, le lendemain, étonner Saumur. (38)

Personne ne vint ce jour-là visiter la famille. En ce moment, la ville entière retentissait du tour de force de Grandet, de la faillite de son frère et de l'arrivée de son neveu. Pour obéir au besoin de bavarder sur leurs intérêts communs, tous les propriétaires de vignobles des hautes et moyennes sociétés de Saumur étaient chez M. Des Grassins, où se fulminèrent de terribles imprécations contre l'ancien maire.

Nanon filait, et le bruit de son rouet fut la seule voix[1] qui se fît entendre sous les planchers[2] grisâtres de la salle.

« Nous n'usons point nos langues, dit-elle en montrant ses dents blanches et grosses comme des amandes pelées.

— Ne faut rien user », répondit Grandet en se réveillant de ses méditations.

---

1. *Voix* : bruit. Dans ce sens, *voix* s'emploie plus souvent dans le style poétique que dans le style familier; 2. *Plancher* désigne parfois la partie supérieure d'une salle, puisque cette paroi était souvent à l'origine faite de planches de bois.

QUESTIONS

38. Expliquez ce que recouvre le silence de ce dîner pour chaque personnage. — Quels sentiments poussent M^me^ Grandet à parler la première de prendre le deuil? La première réponse du vieillard (ligne 1074) : a-t-il tort dans l'absolu? Quelle ironie prend cependant cette leçon dans sa bouche? Sa décision (lignes 1079-1080) n'apparaît-elle pas comme un trait un peu forcé? Montrez que les circonstances justifient cette attitude. — En quoi l'aspect habituel de cette soirée en accentue-t-il le caractère *horrible* (ligne 1085)?

Il se voyait en perspective huit millions dans trois ans, et voguait sur cette longue nappe d'or. (**39**)

« Couchons-nous. J'irai dire bonsoir à mon neveu pour tout le monde, et voir s'il veut prendre quelque chose. »

Madame Grandet resta sur le palier du premier étage pour entendre la conversation qui allait avoir lieu entre Charles et le bonhomme. Eugénie, plus hardie que sa mère, monta deux marches.

« Eh bien, mon neveu, vous avez du chagrin? Oui, pleurez, c'est naturel. Un père est un père. Mais faut prendre notre mal en patience. Je m'occupe de vous pendant que vous pleurez. Je suis un bon parent, voyez-vous. Allons, du courage. Voulez-vous boire un petit verre de vin? »

Le vin ne coûte rien à Saumur; on y offre du vin comme dans les Indes une tasse de thé.

« Mais, dit Grandet en continuant, vous êtes sans lumière. Mauvais! mauvais! faut voir clair à ce que l'on fait. »

Grandet marcha vers la cheminée.

« Tiens! s'écria-t-il, voilà de la bougie. Où diable a-t-on pêché de la bougie? Les garces[1] démoliraient le plancher de ma maison pour cuire des œufs à ce garçon-là. »

En entendant ces mots, la mère et la fille rentrèrent dans leurs chambres et se fourrèrent dans leurs lits avec la célérité de souris effrayées qui rentrent dans leurs trous. (**40**)

1. Ce terme n'avait pas encore une signification aussi péjorative qu'aujourd'hui.

QUESTIONS

39. Pourquoi cette récapitulation des événements du jour vus par l'extérieur? Quel est le rôle de Des Grassins? Soulignez le contraste, en même temps que le déséquilibre, entre l'attitude des Saumurois et le rêve de Grandet. En quoi les chiffres et les mots choisis accentuent-ils la splendeur de la vision qui berce le vigneron? — Relevez dans ce passage une expression particulièrement heureuse caractérisant Nanon.

40. Quels sont les différents motifs qui peuvent pousser Grandet à aller voir Charles? Les deux femmes sont-elles dupes? — Le ton paterne et bienveillant de Grandet est-il pure hypocrisie? D'où vient son manque d'assurance? Quelle est la chose essentielle qu'il tente de glisser dans ses propos? — L'incident de la bougie : recherchez dans le chapitre II le passage où Balzac a préparé, et pour ainsi dire mis en réserve, cet épisode; est-il vraisemblable que Grandet remarque maintenant ce qu'il n'avait pas vu la veille au soir? — La curiosité des deux femmes et leur fuite précipitée : le romancier les prend-il ici en pitié? Quelle image utilisée par Grandet (page 119, lignes 694-695) revient ici en mémoire?

« Madame Grandet, vous avez donc un trésor? dit l'homme en entrant dans la chambre de sa femme.

— Mon ami, je fais mes prières, attendez, répondit d'une voix altérée la pauvre mère.

— Que le diable emporte ton bon Dieu! » répliqua Grandet en grommelant.

Les avares ne croient point à une vie à venir, le présent est tout pour eux. Cette réflexion jette une horrible clarté sur l'époque actuelle, où, plus qu'en aucun autre temps, l'argent domine les lois, la politique et les mœurs. Institutions, livres, hommes et doctrines, tout conspire à miner la croyance d'une vie future, sur laquelle l'édifice social est appuyé depuis dix-huit cents ans. Maintenant le cercueil est une transition peu redoutée. L'avenir, qui nous attendait par delà le *Requiem*[1], a été transporté dans le présent. Arriver *per fas et nefas*[2] au paradis terrestre du luxe et des jouissances vaniteuses, pétrifier son cœur et se macérer[3] le corps en vue de possessions passagères, comme on souffrait jadis le martyre de la vie en vue de biens éternels, est la pensée générale! pensée d'ailleurs écrite partout, jusque dans les lois, qui demandent au législateur : « Que payes-tu? » au lieu de lui dire : « Que penses-tu? » Quand cette doctrine aura passé de la bourgeoisie au peuple, que deviendra le pays? **(41)**

« Madame Grandet, as-tu fini? dit le vieux tonnelier.

— Mon ami, je prie pour toi.

— Très bien! bonsoir. Demain matin nous causerons. »

La pauvre femme s'endormit comme l'écolier qui, n'ayant pas appris ses leçons, craint de trouver à son réveil le visage irrité du maître. Au moment où, par frayeur, elle se roulait dans les draps pour ne rien entendre, Eugénie se coula près d'elle, en chemise, pieds nus, et vint la baiser au front.

« Oh! bonne mère, dit-elle, demain, je lui dirai que c'est moi.

---

1. *Requiem* : premier mot de la prière que l'Église consacre aux morts; 2. *Per fas et nefas* : « par le juste et l'injuste », c'est-à-dire par tous les moyens; 3. *Se macérer* : se soumettre à des mortifications par esprit de pénitence.

QUESTIONS

41. Par quel procédé le romancier exprime-t-il la rapidité avec laquelle Grandet réagit en découvrant la bougie (lignes 1128-1129)? Le vieillard ne pouvait-il d'abord prendre le temps de terminer son entretien avec son neveu? — L'avarice face à la piété : avait-on déjà eu l'occasion de constater le dédain de Grandet pour la religion? Pourquoi l'auteur a-t-i inséré ici (lignes 1134-1150) des considérations générales sur l'argent et le sens religieux?

— Non, il t'enverrait à Noyers. Laisse-moi faire, il ne me mangera pas.

— Entends-tu, maman?

— Quoi?

— Eh bien, *il* pleure toujours.

— Va donc te coucher, ma fille. Tu gagneras froid aux pieds : le carreau est humide. »

Ainsi se passa la journée solennelle qui devait peser sur toute la vie de la riche et pauvre héritière, dont le sommeil ne fut plus aussi complet ni aussi pur qu'il l'avait été jusqu'alors. **(42)**

Assez souvent certaines actions de la vie humaine paraissent, littérairement parlant, invraisemblables, quoique vraies. Mais ne serait-ce pas qu'on omet presque toujours de répandre sur nos déterminations spontanées une sorte de lumière psychologique, en n'expliquant pas les raisons mystérieusement conçues qui les ont nécessitées? Peut-être la profonde passion d'Eugénie devrait-elle être analysée dans ses fibrilles[1] les plus délicates; car elle devint, diraient quelques railleurs, une maladie, et influença toute son existence. Beaucoup de gens aiment mieux nier les dénouements que de mesurer la force des liens, des nœuds, des attaches qui soudent secrètement un fait à un autre

1. *Fibrille* : ramification.

QUESTIONS

42. Le dernier épisode de la journée : montrez qu'il laisse de chaque personnage une image significative, qui fixe son caractère dominant. — Quelle idée fondamentale de *la Comédie humaine* se trouve développée ici? Balzac constate l'affaiblissement du sentiment religieux chez les avares; montrez que l'explication psychologique s'élargit bientôt pour s'étendre à une large théorie sociale. — Grandet renonce deux fois à demander des explications à sa femme : est-ce respect, ou du moins crainte vague de ce que représente la religion? — La prière est-elle une source de force morale pour Mme Grandet? Montrez que sa réaction est celle d'un caractère faible. — La dernière conversation de la mère et de la fille (lignes 1159-1166) : comment résume-t-elle toute la situation des deux femmes dans la situation présente? A quels mobiles obéit Mme Grandet lorsqu'elle propose à sa fille de prendre à la fois l'initiative et la responsabilité d'affronter seule le père Grandet (lignes 1160-1161)? Comment peut-on concilier cet héroïsme, apparent du moins, avec son attitude en face de son mari un peu plus haut (lignes 1130-1131)? Sur quoi compte-t-elle sans se l'avouer pour arranger les choses? En quoi est-elle naïve et faible ici encore? — Montrez à la fois la vérité psychologique (refus d'aborder le sujet proposé) et le réalisme de la dernière remarque faite par Mme Grandet (lignes 1165-1166).

dans l'ordre moral. Ici donc, le passé d'Eugénie servira, pour les observateurs de la nature humaine, de garantie à la naïveté de son irréflexion et à la soudaineté des effusions de son âme. Plus sa vie avait été tranquille, plus vivement la pitié féminine, le plus ingénieux des sentiments, se déploya dans son âme (43). Aussi, troublée par les événements de la journée, s'éveilla-t-elle à plusieurs reprises pour écouter son cousin, croyant en avoir entendu les soupirs qui depuis la veille lui retentissaient au cœur : tantôt elle le voyait expirant de chagrin, tantôt elle le rêvait mourant de faim. Vers le matin, elle entendit certainement[1] une terrible exclamation. Aussitôt elle se vêtit, et accourut au petit jour, d'un pied léger, auprès de son cousin, qui avait laissé sa porte ouverte. La bougie avait brûlé dans la bobèche[2] du flambeau. Charles, vaincu par la nature, dormait habillé, assis dans un fauteuil, la tête renversée sur le lit; il rêvait comme rêvent les gens qui ont l'estomac vide. Eugénie put pleurer à son aise, elle put admirer ce jeune et beau visage, marbré[3] par la douleur, ces yeux gonflés par les larmes et qui, tout endormis, semblaient encore verser des pleurs. Charles devina sympathiquement[4] la présence d'Eugénie, il ouvrit les yeux, et la vit attendrie.

« Pardon, ma cousine, dit-il, ne sachant évidemment ni l'heure qu'il était, ni le lieu où il se trouvait.

— Il y a des cœurs qui vous entendent ici, mon cousin, et *nous* avons cru que vous aviez besoin de quelque chose. Vous devriez vous coucher, vous vous fatiguez en restant ainsi.

— Cela est vrai.

— Eh bien, adieu. »

Elle se sauva, honteuse et heureuse d'être venue. L'innocence ose seule de telles hardiesses. Instruite, la vertu calcule aussi bien que le vice. Eugénie, qui auprès de son cousin n'avait pas tremblé, put à peine se tenir sur ses jambes quand elle

---

1. *Certainement :* avec une netteté dont l'évidence ne laisse pas de place au doute; 2. *Bobèche :* voir page 45, note 5; 3. *Marbré :* marqué de taches et de veines semblables à celles du marbre; 4. *Sympathiquement :* par une sorte de communication causée par une communion de deux âmes dans un même sentiment.

QUESTIONS

43. L'importance de cette digression pour les théories littéraires de Balzac : la notion de *vérité* romanesque; le déterminisme moral. — Pourquoi avoir placé ce développement à cet endroit? Était-il nécessaire de justifier le personnage d'Eugénie?

fut dans sa chambre. Son ignorante vie avait cessé tout à coup, elle raisonna, se fit mille reproches. « Quelle idée va-t-il prendre de moi? Il croira que je l'aime. » C'était précisément ce qu'elle désirait le plus de lui voir croire. L'amour franc a sa prescience et sait que l'amour excite l'amour. Quel événement pour cette jeune fille solitaire, d'être ainsi entrée furtivement chez un jeune homme! N'y a-t-il pas des pensées, des actions, qui, en amour, équivalent, pour certaines âmes, à de saintes fiançailles! **(44)**

Une heure après, elle entra chez sa mère, et l'habilla suivant son habitude. Puis elles vinrent s'asseoir à leurs places devant la fenêtre, et attendirent Grandet avec cette anxiété qui glace le cœur ou l'échauffe, le serre ou le dilate, suivant les caractères, alors que l'on redoute une scène, une punition; sentiment d'ailleurs si naturel que les animaux domestiques l'éprouvent au point de crier pour le faible mal d'une correction, eux qui se taisent quand ils se blessent par inadvertance. Le bonhomme descendit, mais il parla d'un air distrait à sa femme, embrassa Eugénie, et se mit à table sans paraître penser à ses menaces de la veille.

« Que devient mon neveu? L'enfant n'est pas gênant.

— Monsieur, il dort, répondit Nanon.

— Tant mieux, il n'a pas besoin de bougie », dit Grandet d'un ton goguenard.

Cette clémence insolite, cette amère gaieté frappèrent madame Grandet, qui regarda son mari fort attentivement. Le bonhomme... (ici peut-être est-il convenable de faire observer qu'en Touraine, en Anjou, en Poitou, dans la Bretagne, le mot *bonhomme*, déjà souvent employé pour désigner Grandet, est décerné aux hommes les plus cruels comme aux plus bonasses[1], aussitôt qu'ils sont arrivés à un certain âge; ce titre

1. *Bonasse :* d'une bonté sans malice.

QUESTIONS

44. Dans quelle situation romanesque Balzac place-t-il Eugénie? Cette démarche est-elle inattendue? Comment a-t-elle été préparée? — Le rôle de l'imagination dans les sentiments d'Eugénie : la réalité est-elle aussi pathétique qu'elle le croit? Relevez les termes par lesquels Balzac exprime discrètement ce contraste entre le rêve et la réalité. — Que traduit le *nous* souligné par Balzac (ligne 1206)? Expliquez pourquoi Eugénie est *honteuse et heureuse* de sa démarche (ligne 1210). — Balzac juge de son personnage (lignes 1216-1222) : réalisme et idéalisme moral dans ce passage.

ne préjuge rien sur la mansuétude individuelle) le bonhomme donc prit son chapeau, ses gants, et dit :

« Je vais muser[1] sur la place pour rencontrer nos Cruchot. — Eugénie, ton père a décidément quelque chose[2]. » (45)

En effet, peu dormeur, Grandet employait la moitié de ses nuits aux calculs préliminaires qui donnaient à ses vues, à ses observations, à ses plans, leur étonnante justesse et leur assuraient cette constante réussite de laquelle s'émerveillaient les Saumurois. Tout pouvoir humain est un composé de patience et de temps. Les gens puissants veulent et veillent. La vie de l'avare est un constant exercice de la puissance humaine mise au service de la personnalité. Il ne s'appuie que sur deux sentiments : l'amour-propre et l'intérêt; mais l'intérêt étant en quelque sorte l'amour-propre solide et bien entendu, l'attestation continue d'une supériorité réelle, l'amour-propre et l'intérêt sont deux parties d'un même tout, l'égoïsme. De là vient peut-être la prodigieuse curiosité qu'excitent les avares habilement mis en scène. Chacun tient par un fil à ces personnages qui s'attaquent[3] à tous les sentiments humains, en les résumant tous. Où est l'homme sans désir, et quel désir social[4] se résoudra sans argent?

Grandet avait bien réellement quelque chose, suivant l'expression de sa femme. Il se rencontrait en lui, comme chez tous les avares, un persistant besoin de jouer une partie avec les autres

---

1. *Muser* : flâner; 2. Il est préoccupé par un projet important; 3. *S'attaquer à* : posséder, à des degrés divers; 4. *Social* : lié à la vie en société.

QUESTIONS

45. La continuité dans le déroulement du temps : comment les événements de la journée précédente et de la nuit pèsent-ils sur le jour qui commence? Comparez l'état d'esprit d'Eugénie à ce qu'il était la veille à la même heure. — Le caractère physiologique de la peur éprouvée par les deux femmes. — Est-ce la scène attendue qui se produit au retour de Grandet? Par quel mot l'avare laisse-t-il entendre cependant qu'il n'a pas oublié ses griefs? Pourquoi ce rappel? — L'opportunité de la longue parenthèse sur le mot *bonhomme* : qu'en conclure sur la technique de Balzac? — Les deux dernières répliques (lignes 1247-1248) : quand on se rappelle les événements de la veille à la même heure, que suggère la décision de Grandet? Est-il étonnant qu'il ne donne pas plus de précisions? A quel sujet M^me^ Grandet pense-t-elle que son mari veut rencontrer le notaire?

hommes, de leur gagner légalement leurs écus. Imposer[1] autrui, n'est-ce pas faire acte de pouvoir, se donner perpétuellement le droit de mépriser ceux qui, trop faibles, se laissent ici-bas dévorer? Oh! qui a bien compris l'agneau paisiblement couché aux pieds de Dieu, le plus touchant emblème de toutes les victimes terrestres, celui de leur avenir, enfin la souffrance et la faiblesse glorifiées? Cet agneau, l'avare le laisse s'engraisser, il le parque, le tue, le cuit, le mange et le méprise. La pâture des avares se compose d'argent et de dédain. (**46**)

Pendant la nuit, les idées du bonhomme avaient pris un autre cours : de là sa clémence. Il avait ourdi une trame[2] pour se moquer des Parisiens, pour les tordre, les rouler, les pétrir, les faire aller, venir, suer, espérer, pâlir; pour s'amuser d'eux, lui, ancien tonnelier, au fond de sa salle grise, en montant l'escalier vermoulu de sa maison de Saumur. Son neveu l'avait occupé. Il voulait sauver l'honneur de son frère mort sans qu'il en coûtât un sou ni à son neveu ni à lui. Ses fonds allaient être placés pour trois ans, il n'avait plus qu'à gérer ses biens; il fallait donc un aliment à son activité malicieuse[3], et il l'avait trouvé dans la faillite de son frère. Ne se sentant rien entre les pattes à pressurer, il voulait concasser les Parisiens au profit de Charles, et se montrer excellent frère à bon marché. L'honneur de la famille entrait pour si peu de chose dans son projet que sa bonne volonté doit être comparée au besoin qu'éprouvent les joueurs de voir bien jouer une partie dans laquelle ils n'ont pas d'enjeu. Et les Cruchot lui étaient nécessaires, et il ne voulait pas les aller chercher, et il avait

---

1. *Imposer :* lever un impôt sur...; 2. *Ourdir :* arranger les fils de la chaîne pour faire un tissu; la *trame* est le fil conduit par la navette entre les fils nommés « chaîne » pour faire un tissu. L'expression, au sens figuré, signifie « préparer une ruse ou un complot »; 3. *Malicieux :* composé de ruse et de désir de nuire.

QUESTIONS

46. Dans quelle mesure les considérations générales de Balzac sur l'avarice ont-elles une valeur universelle? Dans quelle mesure sont-elles déterminées par les particularités que le romancier veut attribuer au personnage de Grandet? — Le thème de la puissance se retrouve-t-il souvent dans la conception balzacienne de l'univers humain? — L'image de l'agneau de Dieu (lignes 1272-1276); appréciez-en la portée et le goût.

décidé de les faire arriver chez lui, et d'y commencer ce soir même la comédie dont le plan venait d'être conçu, afin d'être, le lendemain, sans qu'il lui en coutât un denier, l'objet de l'admiration de sa ville. (47) (48)

QUESTIONS

47. Les différents sentiments qui déterminent Grandet : quelles sont, sur le plan psychologique, moral, social, les raisons qui expliquent sa décision? N'est-il pas paradoxal qu'un homme aussi prudent et méfiant se risque dans une opération aussi aléatoire? Montrez que Balzac justifie d'une manière irréfutable l'évolution de son personnage.

48. SUR L'ENSEMBLE DU CHAPITRE III. — Résumez les principaux événements de ce chapitre. Comment s'enchaînent-ils? Y a-t-il progression continue? Peut-on découvrir ici des paliers plus ou moins longs où l'intérêt ne progresse pas?

— Faites le portrait des personnages à la fin du chapitre, en soulignant, le cas échéant, leur évolution et en mettant en évidence la cause de ce changement; leur situation réciproque.

— Le ton dominant; quel rôle joue l'amour? Quelles conséquences a-t-il pour l'atmosphère générale?

— Quelle place occupent ici les descriptions? Pourquoi? Importance et utilité des réflexions qui coupent le récit; leur place dans l'ensemble de l'action.

DOCUMENTATION THÉMATIQUE

réunie par la rédaction des Nouveaux Classiques Larousse

Eugénie Grandet dans la Comédie humaine.

1. Situation du problème.
2. La mort d'une mère.
3. La lutte du père et de la fille :

   3.1. *La Recherche de l'absolu.*

   3.2. *La Vendetta.*

EUGÉNIE GRANDET
DANS LA COMÉDIE HUMAINE.

1. SITUATION DU PROBLÈME.

Dans *Balzac et « la Recherche de l'absolu »*, M. Fargeaud écrit :

> De tous les romans antérieurs à *la Recherche de l'absolu*, il est bien évident que celui dont l'influence marqua le plus profondément l'œuvre nouvelle fut *Eugénie Grandet*. L'obsédant désir d'écrire « quelque chose dans le genre d'*Eugénie Grandet* », afin, pensait l'auteur, de remporter un succès financier comparable, devait nécessairement entraîner des ressemblances notables entre ces deux études de mœurs.

Elle cite M. Bardèche qui voit dans les deux romans deux œuvres parallèles, bâties sur un contraste : « dans un cas l'idée fixe édifie une immense fortune, dans l'autre cas, elle la détruit ».

> Si les dénouements sont opposés, c'est toujours la même autocratie implacable du père, le même isolement social, la même tonalité imposée à la vie de toute une famille par la passion du père, la même opposition brutale du père aux enfants, dans les deux cas entre le père et la fille, dans les deux cas au même endroit du roman, et finalement l'idée fixe crée le même vide, la même désolation, la même existence désertique.

Nous allons donner deux exemples permettant de suivre le parallèle possible entre les deux œuvres (auxquelles nous joindrons un texte antérieur : *la Vendetta* publiée en 1830) et de l'examiner d'un œil critique : la mort d'une mère et l'antagonisme du père et de la fille.

2. LA MORT D'UNE MÈRE.

On comparera au passage consacré à la mort de M^me^ Grandet le passage suivant de *la Recherche de l'absolu.*

> Vers la fin du mois de février, Pierquin le notaire porta le coup qui devait précipiter dans la tombe une femme angélique dont l'âme, disait l'abbé de Solis, était presque sans péché. « Madame, lui dit-il à l'oreille en saisissant un moment où ses filles ne pouvaient pas entendre leur conversation, M. Claës m'a chargé d'emprunter trois cent mille francs sur ses propriétés, prenez des précautions pour la fortune de vos enfants. » M^me^ Claës joignit les mains, leva les yeux au plafond, et remercia le notaire par une inclination de tête bienveillante et par un sourire triste dont il fut ému. Cette phrase fut un coup

de poignard qui tua Pépita. Dans cette journée elle s'était livrée à des réflexions tristes qui lui avaient gonflé le cœur, et se trouvait dans une de ces situations où le voyageur, n'ayant plus son équilibre, roule poussé par un léger caillou jusqu'au fond du précipice qu'il a longtemps et courageusement côtoyé. Quand le notaire fut parti, M^me^ Claës se fit donner par Marguerite tout ce qui lui était nécessaire pour écrire, rassembla ses forces et s'occupa pendant quelques instants d'un écrit testamentaire. Elle s'arrêta plusieurs fois pour contempler sa fille. L'heure des aveux était venue. En conduisant la maison depuis la maladie de sa mère, Marguerite avait si bien réalisé les espérances de la mourante que M^me^ Claës jeta sur l'avenir de sa fille un coup d'œil sans désespoir, en se voyant revivre dans cet ange aimant et fort. Sans doute ces deux femmes pressentaient de mutuelles et tristes confidences à se faire, la fille regardait sa mère aussitôt que sa mère la regardait, et toutes deux roulaient des larmes dans leurs yeux. Plusieurs fois, Marguerite, au moment où M^me^ Claës se reposait, disait : « Ma mère ? » comme pour parler ; puis, elle s'arrêtait, comme suffoquée, sans que sa mère trop occupée par ses dernières pensées lui demandât compte de cette interrogation. Enfin, M^me^ Claës voulut cacheter sa lettre ; Marguerite, qui lui tenait une bougie, se retira par discrétion pour ne pas voir la suscription.

« Tu peux lire, mon enfant ! » lui dit sa mère d'un ton déchirant.

Marguerite vit sa mère traçant ses mots : *A ma fille Marguerite.*

« Nous causerons quand je me serai reposée », ajouta-t-elle en mettant la lettre sous son chevet.

Puis elle tomba sur son oreiller comme épuisée par l'effort qu'elle venait de faire et dormit durant quelques heures. Quand elle s'éveilla, ses deux filles, ses deux fils étaient à genoux devant son lit, et priaient avec ferveur. Ce jour était un jeudi. Gabriel et Jean venaient d'arriver du collège, amenés par Emmanuel de Solis, nommé depuis six mois professeur d'histoire et de philosophie.

« Chers enfants, il faut nous dire adieu, s'écria-t-elle. Vous ne m'abandonnez pas, vous ! et celui que... »

Elle n'acheva pas.

« Monsieur Emmanuel, dit Marguerite en voyant pâlir sa mère, allez dire à mon père que maman se trouve plus mal. »

Le jeune Solis monta jusqu'au laboratoire, et après avoir obtenu de Lemulquinier que Balthazar vînt lui parler, celui-ci répondit à la demande pressante du jeune homme : « J'y vais. »

« Mon ami, dit M^me^ Claës à Emmanuel quand il fut de retour, emmenez mes deux fils et allez chercher votre oncle. Il est

nécessaire, je crois, de me donner les derniers sacrements, je voudrais les recevoir de sa main. »

Quand elle se trouva seule avec ses deux filles, elle fit un signe à Marguerite qui, comprenant sa mère, renvoya Félicie.

« J'avais à vous parler aussi, ma chère maman, dit Marguerite qui ne croyant pas sa mère aussi mal qu'elle l'était agrandit la blessure faite par Pierquin. Depuis dix jours, je n'ai plus d'argent pour les dépenses de la maison, et je dois aux domestiques six mois de gages. J'ai voulu déjà deux fois demander de l'argent à mon père, et je ne l'ai pas osé. Vous ne savez pas! les tableaux de la galerie et la cave ont été vendus.

— Il ne m'a pas dit un mot de tout cela, s'écria M^me^ Claës. O mon Dieu! vous me rappelez à temps vers vous. Mes pauvres enfants, que deviendrez-vous ? » Elle fit une prière ardente qui lui teignit les yeux des feux du repentir. « Marguerite, reprit-elle en tirant la lettre de dessous son chevet, voici un écrit que vous n'ouvrirez et ne lirez qu'au moment où, après ma mort, vous serez dans la plus grande détresse, c'est-à-dire si vous manquiez de pain ici. Ma chère Marguerite, aime bien ton père, mais aie soin de ta sœur et de tes frères. Dans quelques jours, dans quelques heures peut-être! tu vas être à la tête de la maison. Sois économe. Si tu te trouvais opposée aux volontés de ton père, et le cas pourrait arriver, puisqu'il a dépensé de grandes sommes à chercher un secret dont la découverte doit être l'objet d'une gloire et d'une fortune immense, il aura sans doute besoin d'argent, peut-être t'en demandera-t-il, déploie alors toute la tendresse d'une fille, et sache concilier les intérêts dont tu seras la seule protectrice avec ce que tu dois à un père, à un grand homme qui sacrifie son bonheur, sa vie, à l'illustration de sa famille; il ne pourrait avoir tort que dans la forme, ses intentions seront toujours nobles, il est si excellent, que son cœur est plein d'amour; vous le reverrez bon et affectueux, vous! J'ai dû te dire ces paroles sur le bord de la tombe, Marguerite. Si tu veux adoucir les douleurs de ma mort, tu me promettras, mon enfant, de me remplacer près de ton père, de ne lui point causer de chagrin; ne lui reproche rien, ne le juge pas! Enfin, sois une médiatrice douce et complaisante jusqu'à ce que, son œuvre terminée, il redevienne le chef de sa famille.

— Je vous comprends, ma mère chérie, dit Marguerite en baisant les yeux enflammés de la mourante, et je ferai comme il vous plaît.

— Ne te marie, mon ange, reprit M^me^ Claës, qu'au moment où Gabriel pourra te succéder dans le gouvernement des affaires de la maison. Ton mari, si tu te mariais, ne partagerait peut-être pas tes sentiments, jetterait le trouble dans la famille et tourmenterait ton père. »

Marguerite regarda sa mère et lui dit : « N'avez-vous aucune autre recommandation à me faire sur mon mariage ?

— Hésiterais-tu, ma chère enfant ? dit la mourante d'effroi.

— Non, répondit-elle, je vous promets de vous obéir.

— Pauvre fille, je n'ai pas su me sacrifier pour vous, ajouta la mère en versant des larmes chaudes, et je te demande de te sacrifier pour tous. Le bonheur rend égoïste. Oui, Marguerite, j'ai été faible parce que j'étais heureuse. Sois forte, conserve de la raison pour ceux qui n'en auront pas ici. Fais en sorte que tes frères, que ta sœur ne m'accusent jamais. Aime bien ton père, mais ne le contrarie pas... trop. »

Elle pencha la tête sur son oreiller et n'ajouta pas un mot, ses forces l'avaient trahie. Le combat intérieur entre la Femme et la Mère avait été trop violent. Quelques instants après, le clergé vint, précédé de l'abbé de Solis, et le parloir fut rempli par les gens de la maison. Quand la cérémonie commença, M^me^ Claës, que son confesseur avait réveillée, regarda toutes les personnes qui étaient autour d'elle, et n'y vit pas Balthazar.

« Et monsieur ? » dit-elle.

Ce mot, où se résumaient et sa vie et sa mort, fut prononcé d'un ton si lamentable, qu'il causa un frémissement horrible dans l'assemblée. Malgré son grand âge, Martha s'élança comme une flèche, monta les escaliers et frappa durement à la porte du laboratoire.

« Monsieur, Madame se meurt, et l'on vous attend pour l'administrer, cria-t-elle avec la violence de l'indignation.

— Je descends », répondit Balthazar.

Lemulquinier vint un moment après, en disant que son maître le suivait. M^me^ Claës ne cessa de regarder la porte du parloir, mais son mari ne se montra qu'au moment où la cérémonie était terminée. L'abbé de Solis et les enfants entouraient le chevet de la mourante. En voyant entrer son mari, Joséphine rougit, et quelques larmes roulèrent sur ses joues.

« *Tu allais sans doute décomposer l'azote,* lui dit-elle avec une douceur d'ange qui fit frissonner les assistants.

— C'est fait, s'écria-t-il d'un air joyeux. L'azote contient de l'oxygène et une substance de la nature des impondérables qui vraisemblablement est le principe de la... »

Il s'éleva des murmures d'horreur qui l'interrompirent et lui rendirent sa présence d'esprit.

« Que m'a-t-on dit ? reprit-il. Tu es donc plus mal ? Qu'est-il arrivé ?

— Il arrive, monsieur, lui dit à l'oreille l'abbé de Solis indigné, que votre femme se meurt et que vous l'avez tuée. »

Sans attendre de réponse, l'abbé de Solis prit le bras d'Emmanuel et sortit suivi des enfants qui le conduisirent jusque dans

la cour. Balthazar demeura comme foudroyé et regarda sa femme en laissant tomber quelques larmes.

— Tu meurs et je t'ai tuée, s'écria-t-il. Que dit-il donc ?

— Mon ami, reprit-elle, je ne vivais que par ton amour, et tu m'as à ton insu retiré ma vie.

— Laissez-nous, dit Claës à ses enfants au moment où ils entrèrent. Ai-je donc un seul instant cessé de t'aimer ? reprit-il en s'asseyant au chevet de sa femme et lui prenant les mains qu'il baisa.

— Mon ami, je ne te reprocherai rien. Tu m'as rendue heureuse, trop heureuse ; je n'ai pu soutenir la comparaison des premiers jours de notre mariage qui étaient pleins, et de ces derniers jours pendant lesquels tu n'as plus été toi-même et qui ont été vides. La vie du cœur, comme la vie physique, a ses actions. Depuis six ans, tu as été mort à l'amour, à la famille, à tout ce qui faisait notre bonheur. Je ne te parlerai pas des félicités qui sont l'apanage de la jeunesse, elles doivent cesser dans l'arrière-saison de la vie ; mais elles laissent des fruits dont se nourrissent les âmes, une confiance sans bornes, de douces habitudes ; eh ! bien, tu m'as ravi ces trésors de notre âge. Je m'en vais à temps : nous ne vivions ensemble d'aucune manière, tu me cachais tes pensées et tes actions. Comment es-tu donc arrivé à me craindre ? T'ai-je jamais adressé une parole, un regard, un geste empreints de blâme ? Eh ! bien, tu as vendu tes derniers tableaux, tu as vendu jusqu'aux vins de ta cave, et tu empruntes de nouveau sur tes biens sans m'en avoir dit un mot. Ah ! je sortirai donc de la vie, dégoûtée de la vie. Si tu commets des fautes, si tu t'aveugles en poursuivant l'impossible, ne t'ai-je donc pas montré qu'il y avait en moi assez d'amour pour trouver de la douceur à partager tes fautes, à toujours marcher près de toi, m'eusses-tu menée dans les chemins du crime. Tu m'as trop bien aimée ; là est ma gloire et là ma douleur. Ma maladie a duré longtemps, Balthazar ; elle a commencé le jour qu'à cette place où je vais expirer tu m'as prouvé que tu appartenais plus à la Science qu'à la Famille. Voici ta femme morte et ta propre fortune consumée. Ta fortune et ta femme t'appartenaient, tu pouvais en disposer ; mais le jour où je ne serai plus, ma fortune sera celle de tes enfants, et tu ne pourras en rien prendre. Que vas-tu donc devenir ? Maintenant, maintenant, je te dois la vérité, les mourants voient loin ! où sera désormais le contre-poids qui balancera la passion mauvaise de laquelle tu as fait ta vie ? Si tu m'y as sacrifiée, tes enfants seront bien légers devant toi, car je te dois cette justice d'avouer que tu me préférais à tout. Deux millions et six années de travaux ont été jetés dans ce gouffre, et tu n'as rien trouvé... »

A ces mots, Claës mit sa tête blanchie dans ses mains et se cacha le visage.

« Tu ne trouveras rien que la honte pour toi, la misère pour tes enfants, reprit la mourante. Déjà l'on te nomme par dérision Claës-l'alchimiste, plus tard ce sera Claës-le-fou ! Moi, je crois en toi. Je te sais grand, savant, plein de génie ; mais pour le vulgaire, le génie ressemble à de la folie. La gloire est le soleil des morts ; de ton vivant tu seras malheureux comme tout ce qui fut grand, et tu ruineras tes enfants. Je m'en vais sans avoir joui de ta renommée, qui m'eût consolée d'avoir perdu le bonheur ! Eh ! bien, mon cher Balthazar, pour me rendre cette mort moins amère, il faudrait que je fusse certaine que nos enfants auront un morceau de pain ; mais rien, pas même toi, ne pourrait calmer mes inquiétudes...

— Je jure, dit Claës, de...

— Ne jure pas, mon ami, pour ne point manquer à tes serments, dit-elle en l'interrompant. Tu nous devais ta protection, elle nous a failli depuis près de sept années. La science est ta vie. Un grand homme ne peut avoir ni femme, ni enfants. Allez seuls dans vos voies de misère ! vos vertus ne sont pas celles des gens vulgaires, vous appartenez au monde, vous ne sauriez appartenir ni à une femme, ni à une famille. Vous desséchez la terre à l'entour de vous comme font de grands arbres ! moi, pauvre plante, je n'ai pu m'élever assez haut, j'expire à moitié de ta vie. J'attendais ce dernier jour pour te dire ces horribles pensées, que je n'ai découvertes qu'aux éclairs de la douleur et du désespoir. Epargne mes enfants ! Que ce mot retentisse dans ton cœur ! Je te le dirai jusqu'à mon dernier soupir. La femme est morte, vois-tu ? tu l'as dépouillée lentement et graduellement de ses sentiments, de ses plaisirs. Hélas ! sans ce cruel soin que tu as pris involontairement, aurais-je vécu si longtemps ? Mais ces pauvres enfants ne m'abandonnaient pas, eux ! ils ont grandi près de mes douleurs, la mère a survécu. Epargne, épargne nos enfants.

— Lemulquinier, cria Balthazar d'une voix tonnante. Le vieux valet se montra soudain. — Allez tout détruire là-haut, machines, appareils, faites avec précaution, mais brisez tout. Je renonce à la science ! dit-il à sa femme.

— Il est trop tard, ajouta-t-elle en regardant Lemulquinier. Marguerite !, s'écria-t-elle en se sentant mourir. Marguerite se montra sur le seuil de la porte, et jeta un cri perçant en voyant les yeux de sa mère qui pâlissaient.

— Marguerite ! » répéta la mourante.

Cette dernière exclamation contenait un si violent appel à sa fille, elle l'investissait de tant d'autorité, que ce cri fut tout un testament. La famille épouvantée accourut, et vit expirer M^me^ Claës qui avait épuisé les dernières forces de sa vie dans

sa conversation avec son mari. Balthazar et Marguerite immobiles, elle au chevet, lui au pied du lit, ne pouvaient croire à la mort de cette femme dont toutes les vertus et l'inépuisable tendresse n'étaient connues que d'eux. Le père et la fille échangèrent un regard pesant de pensées : la fille jugeait son père, le père tremblait déjà de trouver dans sa fille l'instrument d'une vengeance. Quoique les souvenirs d'amour par lesquels sa femme avait rempli sa vie revinssent en foule assiéger sa mémoire et donnassent aux dernières paroles de la morte une sainte autorité qui devait toujours lui en faire écouter la voix, Balthazar doutait de son cœur trop faible contre son génie ; puis, il entendait un terrible grondement de passion qui lui niait la force de son repentir, et lui faisait peur de lui-même. Quand cette femme eut disparu, chacun comprit que la maison Claës avait une âme et que cette âme n'était plus. Aussi la douleur fut-elle si vive dans la famille, que le parloir où la noble Joséphine semblait revivre resta fermé, personne n'avait le courage d'y entrer.

3. LA LUTTE DU PÈRE ET DE LA FILLE.

3.1. LA RECHERCHE DE L'ABSOLU.

M. Fargeaud (op. cit.) fait remarquer que :

Le conflit entre père et fille donne lieu aussi, dans les deux romans, à des scènes tout à fait comparables, l'une d'opposition, l'autre de séduction, l'enjeu étant dans les deux cas l'or.

On comparera le passage suivant de *la Recherche de l'absolu* avec *Eugénie Grandet*, tome 2, p. 73 et suivantes.

— Tenez, mon père, reprit Marguerite en amenant Balthazar par un mouvement plein de grâce et de câlinerie filiale devant la cheminée où elle prit quelques papiers qui étaient sous le cartel, voici vos lettres de change ; mais n'en souscrivez plus, il n'y aurait plus rien pour les payer...

— Tu as donc de l'argent, » dit Balthazar à l'oreille de Marguerite quand il fut revenu de sa surprise.

Ce mot suffoqua cette héroïque fille, tant il y avait de délire, de joie, d'espérance dans la figure de son père qui regardait autour de lui, comme pour découvrir de l'or.

« Mon père, dit-elle avec un accent de douleur, j'ai ma fortune.

— Donne-la-moi, dit-il en laissant échapper un geste avide, je te rendrai tout au centuple.

— Oui, je vous la donnerai, répondit Marguerite en contemplant Balthazar qui ne comprit pas le sens que sa fille mettait à ce mot.

— Ah ! ma chère fille, dit-il, tu me sauves la vie ! J'ai imaginé une dernière expérience, après laquelle il n'y a plus rien de possible. Si, cette fois, je ne le trouve pas, il faudra renoncer à chercher l'Absolu. Donne-moi le bras, viens, mon enfant chérie, je voudrais te faire la femme la plus heureuse de la terre, tu me rends au bonheur, à la gloire ; tu me procures le pouvoir de vous combler de trésors, je vous accablerai de joyaux, de richesses. »

Il baisa sa fille au front, lui prit les mains, les serra, lui témoigna sa joie par des câlineries qui parurent presque serviles à Marguerite ; pendant le dîner Balthazar ne voyait qu'elle, il la regardait avec l'empressement, avec l'attention, la vivacité qu'un amant déploie pour sa maîtresse : faisait-elle un mouvement ? il cherchait à deviner sa pensée, son désir, et se levait pour la servir ; il la rendait honteuse, il mettait à ses soins une sorte de jeunesse qui contrastait avec sa vieillesse anticipée. Mais, à ces cajoleries Marguerite opposait le tableau de la détresse actuelle, soit par un mot de doute, soit par un regard qu'elle jetait sur les rayons vides des dressoirs de cette salle à manger.

« Va, lui dit-il, dans six mois, nous remplirons ça d'or et de merveilles. Tu seras comme une reine. Bah ! la nature entière nous appartiendra, nous serons au-dessus de tout... et par toi... ma Marguerite. Margarita ? reprit-il en souriant, ton nom est une prophétie. Margarita veut dire une perle. Sterne a dit cela quelque part. As-tu lu Sterne ? veux-tu un Sterne ? ça t'amusera.

— La perle est, dit-on, le fruit d'une maladie, reprit-elle, et nous avons déjà bien souffert !

— Ne sois pas triste, tu feras le bonheur de ceux que tu aimes, tu seras bien puissante, bien riche.

— Mademoiselle a si bon cœur », dit Lemulquinier dont la face en écumoire grimaça péniblement un sourire.

Pendant le reste de la soirée, Balthazar déploya pour ses deux filles toutes les grâces de son caractère et tout le charme de sa conversation. Séduisant comme le serpent, sa parole, ses regards épanchaient un fluide magnétique, et il prodigua cette puissance de génie, ce doux esprit qui fascinait Joséphine, et il mit pour ainsi dire ses filles dans son cœur. Quand Emmanuel de Solis vint, il trouva, pour la première fois depuis longtemps, le père et les enfants réunis. Malgré sa réserve, le jeune proviseur fut soumis au prestige de cette scène, car la conversation, les manières de Balthazar eurent un entraînement irrésistible. Quoique plongés dans les abîmes de la pensée, et incessamment occupés à observer le monde moral, les hommes de science aperçoivent néanmoins les plus petits détails dans la sphère où ils vivent. Plus intempestifs que distraits, ils ne sont

jamais en harmonie avec ce qui les entoure, ils savent et oublient tout ; ils préjugent l'avenir, prophétisent pour eux seuls, sont au fait d'un événement avant qu'il n'éclate, mais ils n'en ont rien dit. Si dans le silence des méditations, ils ont fait usage de leur puissance pour reconnaître ce qui se passe autour d'eux, il leur suffit d'avoir deviné : le travail les emporte, et ils appliquent presque toujours à faux les connaissances qu'ils ont acquises sur les choses de la vie. Parfois, quand ils se réveillent de leur apathie sociale, ou quand ils tombent du monde moral dans le monde extérieur, ils y reviennent avec une riche mémoire, et n'y sont étrangers à rien. Ainsi Balthazar, qui joignait la perspicacité du cœur à la perspicacité du cerveau, savait tout le passé de sa fille, il connaissait ou avait deviné les moindres événements de l'amour mystérieux qui l'unissait à Emmanuel, il le leur prouva finement, et sanctionna leur affection en la partageant. C'était la plus douce flatterie que pût faire un père, et les deux amants ne surent pas y résister. Cette soirée fut délicieuse par le contraste qu'elle formait avec les chagrins qui assaillaient la vie de ces pauvres enfants. Quand, après les avoir pour ainsi dire remplis de sa lumière et baignés de tendresse, Balthazar se retira, Emmanuel de Solis, qui avait eu jusqu'alors une contenance gênée, se débarrassa de trois mille ducats en or qu'il tenait dans ses poches en craignant de les laisser apercevoir. Il les mit sur la travailleuse de Marguerite qui les couvrit avec le linge qu'elle raccommodait, et alla chercher le reste de la somme. Quand il revint, Félicie était allée se coucher. Onze heures sonnaient. Martha, qui veillait pour déshabiller sa maîtresse, était occupée chez Félicie.

« Où cacher cela ? dit Marguerite qui n'avait pas résisté au plaisir de manier quelques ducats, un enfantillage qui la perdit.

— Je soulèverai cette colonne de marbre dont le socle est creux, dit Emmanuel, vous y glisserez les rouleaux, et le diable n'irait pas les y chercher. »

Au moment où Marguerite faisait son avant-dernier voyage de la travailleuse à la colonne, elle jeta un cri perçant, laissa tomber les rouleaux dont les pièces brisèrent le papier et s'éparpillèrent sur le parquet : son père était à la porte du parloir, et montrait sa tête dont l'expression d'avidité l'effraya.

« Que faites-vous donc là ? » dit-il en regardant tour à tour sa fille que la peur clouait sur le plancher, et le jeune homme qui s'était brusquement dressé, mais dont l'attitude auprès de la colonne était assez significative. Le fracas de l'or sur le parquet fut horrible et son éparpillement semblait prophétique.

« Je ne me trompais pas, dit Balthazar en s'asseyant, j'avais entendu le son de l'or. »

Il n'était pas moins ému que les deux jeunes gens dont les cœurs palpitaient si bien à l'unisson, que leurs mouvements s'entendaient comme les coups d'un balancier de pendule au milieu du profond silence qui régna tout à coup dans le parloir.
« Je vous remercie, monsieur de Solis, dit Marguerite à Emmanuel en lui jetant un coup d'œil qui signifiait : Secondez-moi, pour sauver cette somme.

— Quoi, cet or... reprit Balthazar en lançant des regards d'une épouvantable lucidité sur sa fille et sur Emmanuel.

— Cet or est à monsieur qui a la bonté de me le prêter pour faire honneur à nos engagements », lui répondit-elle. M. de Solis rougit et voulut partir.
« Monsieur, dit Balthazar en l'arrêtant par le bras, ne vous dérobez pas à mes remerciements.

— Monsieur, vous ne me devez rien. Cet argent appartient à mademoiselle Marguerite qui me l'emprunte sur ses biens, répondit-il en regardant sa maîtresse qui le remercia par un imperceptible clignement des paupières.

— Je ne souffrirai pas cela », dit Claës qui prit une plume et une feuille de papier sur la table où écrivait Félicie, et se tournant vers les deux jeunes gens étonnés : « Combien y a-t-il ? » La passion avait rendu Balthazar plus rusé que ne l'eût été le plus adroit des intendants coquins; la somme allait être à lui. Marguerite et M. de Solis hésitaient. « Comptons, dit-il.

— Il y a six mille ducats, répondit Emmanuel.

— Soixante-dix mille francs », reprit Claës.
Le coup d'œil que Marguerite jeta sur son amant lui donna du courage.
« Monsieur, dit-il en tremblant, votre engagement est sans valeur, pardonnez-moi cette expression purement technique; j'ai prêté ce matin à Mademoiselle cent mille francs pour racheter des lettres de change que vous étiez hors d'état de payer, vous ne sauriez donc me donner aucune garantie. Ces cent soixante-dix mille francs sont à mademoiselle votre fille qui peut en disposer comme bon lui semble, mais je ne les lui prête que sur la promesse qu'elle m'a faite de souscrire un contrat avec lequel je puisse prendre des sûretés sur sa part dans les terrains nus de Waignies. »
Marguerite détourna la tête pour ne pas laisser voir les larmes qui lui vinrent aux yeux, elle connaissait la pureté de cœur qui distinguait Emmanuel. Elevé par son oncle dans la pratique la plus sévère des vertus religieuses, le jeune homme avait spécialement horreur du mensonge; après avoir offert sa vie et son cœur à Marguerite, il lui faisait donc encore le sacrifice de sa conscience.

« Adieu, monsieur, lui dit Balthazar, je vous croyais plus de confiance dans un homme qui vous voyait avec des yeux de père. »

Après avoir échangé avec Marguerite un déplorable regard, Emmanuel fut reconduit par Martha qui ferma la porte de la rue. Au moment où le père et la fille furent bien seuls, Claës dit à sa fille. « Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Ne prenez pas de détours, mon père. Vous voulez cette somme, vous ne l'aurez point. »

Elle se mit à rassembler les ducats, son père l'aida silencieusement à les ramasser et à vérifier la somme qu'elle avait semée, et Marguerite le laissa faire sans lui témoigner la moindre défiance. Les deux mille ducats remis en pile, Balthazar dit d'un air désespéré : « Marguerite, il me faut cet or !

— Ce serait un vol si vous le preniez, répondit-elle froidement. Ecoutez, mon père : il vaut mieux nous tuer d'un seul coup, que de nous faire souffrir mille morts, chaque jour. Voyez, qui de vous, qui de nous doit succomber.

— Vous aurez donc assassiné votre père, reprit-il.

— Nous aurons vengé notre mère, dit-elle en montrant la place où M^me^ Claës était morte.

— Ma fille, si tu savais ce dont il s'agit, tu ne me dirais pas de telles paroles. Ecoute, je vais t'expliquer le problème... Mais tu ne me comprendras pas ! s'écria-t-il avec désespoir. Enfin, donne ! crois une fois en ton père. Oui, je sais que j'ai fait de la peine à ta mère ; que j'ai dissipé, pour employer le mot des ignorants, ma fortune et dilapidé la vôtre ; que vous travaillez tous pour ce que tu nommes une folie ; mais, mon ange, ma bien-aimée, mon amour, ma Marguerite, écoute-moi donc ! Si je ne réussis pas, je me donne à toi, je t'obéirai comme tu devrais, toi, m'obéir ; je ferai tes volontés, je te remettrai la conduite de ma fortune, je ne serai plus le tuteur de mes enfants, je me dépouillerai de toute autorité. Je le jure par ta mère », dit-il en versant des larmes. Marguerite détourna la tête pour ne pas voir cette figure en pleurs, et Claës se jeta aux genoux de sa fille en croyant qu'elle allait céder. « Marguerite, Marguerite ! donne, donne ! Que sont soixante mille francs pour éviter des remords éternels ! Vois-tu, je mourrai, ceci me tuera. Ecoute-moi ! ma parole sera sacrée. Si j'échoue, je renonce à mes travaux, je quitterai la Flandre, la France même, si tu l'exiges, et j'irai travailler comme un manœuvre afin de refaire sou à sou ma fortune et rapporter un jour à mes enfants ce que la Science leur aura pris. » Marguerite voulait relever son père, mais il persistait à rester à ses genoux, et il ajouta en pleurant : « Sois une dernière fois, tendre et dévouée ! Si je ne réussis pas, je te donnerai moi-même raison dans tes duretés. Tu m'appelleras vieux fou !

tu me nommeras mauvais père ! enfin tu me diras que je suis un ignorant ! Moi, quand j'entendrai ces paroles, je te baiserai les mains. Tu pourras me battre, si tu le veux ; et quand tu me frapperas je te bénirai comme la meilleure des filles en me souvenant que tu m'as donné ton sang !

— S'il ne s'agissait que de mon sang, je vous le rendrais, s'écria-t-elle, mais puis-je laisser égorger par la Science mon frère et ma sœur ? non ! Cessez, cessez, dit-elle en essuyant ses larmes et repoussant les mains caressantes de son père.

— Soixante mille francs et deux mois, dit-il en se levant avec rage, il ne me faut plus que cela ; mais ma fille se met entre la gloire, entre la richesse et moi. Sois maudite ! ajouta-t-il. Tu n'est ni fille, ni femme, tu n'as pas de cœur, tu ne seras ni une mère, ni une épouse ! ajouta-t-il. Laisse-moi prendre ! dis, ma chère petite, mon enfant chérie, je t'adorerai, ajouta-t-il en avançant la main sur l'or par un mouvement d'atroce énergie.

— Je suis sans défense contre la force, mais Dieu et le grand Claës nous voient ! dit Marguerite en montrant le portrait.

— Eh ! bien, essaie de vivre couverte du sang de ton père », cria Balthazar en lui jetant un regard d'horreur. Il se leva, contempla le parloir et sortit lentement. En arrivant à la porte, il se retourna comme eût fait un mendiant et interrogea sa fille par un geste auquel Marguerite répondit en faisant un signe de tête négatif.

« Adieu, ma fille, dit-il avec douceur, tâchez de vivre heureuse. »

Quand il eut disparu, Marguerite resta dans une stupeur qui eut pour effet de l'isoler de la terre, elle n'était plus dans le parloir, elle ne sentait plus son corps, elle avait des ailes, et volait dans les espaces du monde moral où tout est immense, où la pensée rapproche et les distances et les temps, où quelque main divine relève la toile étendue sur l'avenir. Il lui sembla qu'il s'écoulait des jours entiers entre chacun des pas que faisait son père en montant l'escalier ; puis elle eut un frisson d'horreur au moment où elle l'entendit entrer dans sa chambre. Guidée par un pressentiment qui répandit dans son âme la poignante clarté d'un éclair, elle franchit les escaliers sans lumière, sans bruit, avec la vélocité d'une flèche, et vit son père qui s'ajustait le front avec un pistolet.

« Prenez tout », lui cria-t-elle en s'élançant vers lui.

Elle tomba sur un fauteuil. Balthazar la voyant pâle, se mit à pleurer comme pleurent les vieillards ; il redevint enfant, il la baisa au front, lui dit des paroles sans suite, il était près de sauter de joie, et semblait vouloir jouer avec elle comme un amant joue avec sa maîtresse après en avoir obtenu le bonheur.

« Assez ! assez, mon père, dit-elle, songez à votre promesse ! Si vous ne réussissez pas, vous m'obéirez !

— Oui.

— O ma mère, dit-elle en se tournant vers la chambre de M^me^ Claës, vous auriez tout donné, n'est-ce pas ?

— Dors en paix, dit Balthazar, tu es une bonne fille.

— Dormir ! dit-elle, je n'ai plus les nuits de ma jeunesse ; vous me vieillissez, mon père, comme vous avez lentement flétri le cœur de ma mère.

— Pauvre enfant, je voudrais te rassurer en t'expliquant les effets de la magnifique expérience que je viens d'imaginer, tu comprendrais...

— Je ne comprends que notre ruine », dit-elle en s'en allant.

3.2. *LA VENDETTA.*

Le climat ici est tout autre. Ginevra avoue à son père l'amour qu'elle voue à un jeune homme rencontré, caché à l'atelier de Servin.

— J'aime un jeune homme, ajouta-t-elle d'une voix émue. Puis, sans oser regarder ses parents, elle abaissa ses larges paupières, comme pour voiler le feu de ses yeux.

— Est-ce un prince ? lui demanda ironiquement son père en prenant un son de voix qui fit trembler la mère et la fille.

— Non, mon père, répondit-elle avec modestie, c'est un jeune homme sans fortune...

— Il est donc bien beau ?

— Il est malheureux.

— Que fait-il ?

— Compagnon de Labédoyère, il était proscrit, sans asile ; Servin l'a caché, et...

— Servin est un honnête garçon qui s'est bien comporté, s'écria Piombo ; mais vous faites mal, vous, ma fille, d'aimer un autre homme que votre père...

— Il ne dépend pas de moi de ne pas aimer, répondit doucement Ginevra.

— Je me flattais, reprit son père, que ma Ginevra me serait fidèle jusqu'à ma mort, que mes soins et ceux de sa mère seraient les seuls qu'elle aurait reçus, que notre tendresse n'aurait pas rencontré dans son âme de tendresse rivale, et que...

— Vous ai-je reproché votre fanatisme pour Napoléon ? dit Ginevra. N'avez-vous aimé que moi ? n'avez-vous pas été des

mois entiers en ambassade ? n'ai-je pas supporté courageusement vos absences ? La vie a des nécessités qu'il faut savoir subir.

— Ginevra !

— Non, vous ne m'aimez pas pour moi, et vos reproches trahissent un insupportable égoïsme.

— Tu accuses l'amour de ton père, s'écria Piombo les yeux flamboyants.

— Mon père, je ne vous accuserai jamais, répondit Ginevra avec plus de douceur que sa mère tremblante n'en attendait. Vous avez raison dans votre égoïsme, comme j'ai raison dans mon amour. Le ciel m'est témoin que jamais fille n'a mieux rempli ses devoirs auprès de ses parents. Je n'ai jamais vu que bonheur et amour là où d'autres voient souvent des obligations. Voici quinze ans que je ne me suis pas écartée de dessous votre aile protectrice, et ce fut un bien doux plaisir pour moi que de charmer vos jours. Mais serais-je donc ingrate en me livrant au charme d'aimer, en désirant un époux qui me protège après vous ?

— Ah ! tu comptes avec ton père, Ginevra, reprit le vieillard d'un ton sinistre.

Il se fit une pause effrayante pendant laquelle personne n'osa parler. Enfin, Bartholoméo rompit le silence en s'écriant d'une voix déchirante : — Oh ! reste avec nous, reste auprès de ton vieux père ! Je ne saurais te voir aimant un homme. Ginevra, tu n'attendras pas longtemps ta liberté...

— Mais, mon père, songez donc que nous ne vous quitterons pas, que nous serons deux à vous aimer, que vous connaîtrez l'homme au soin duquel vous me laisserez ! Vous serez doublement chéri par moi et par lui : par lui qui est encore moi, et par moi qui suis tout lui-même.

— O Ginevra ! Ginevra ! s'écria le corse en serrant les poings, pourquoi ne t'es-tu pas mariée quand Napoléon m'avait accoutumé à cette idée, et qu'il te présentait des ducs et des comtes ?

— Ils m'aimaient par ordre, dit la jeune fille. D'ailleurs, je ne voulais pas vous quitter, et ils m'auraient emmenée avec eux.

— Tu ne veux pas nous laisser seuls, dit Piombo ; mais te marier, c'est nous isoler ! Je te connais, ma fille, tu ne nous aimeras plus.

— Elisa, ajouta-t-il en regardant sa femme qui restait immobile et comme stupide, nous n'avons plus de fille, elle veut se marier.

Le vieillard s'assit après avoir levé les mains en l'air comme pour invoquer Dieu ; puis il resta courbé comme accablé sous

sa peine. Ginevra vit l'agitation de son père, et la modération de sa colère lui brisa le cœur; elle s'attendait à une crise, à des fureurs, elle n'avait pas armé son âme contre la douceur paternelle.

— Mon père, dit-elle d'une voix touchante, non, vous ne serez jamais abandonné par votre Ginevra. Mais aimez-la aussi un peu pour elle. Si vous saviez comme *il* m'aime! Ah! ce ne serait pas lui qui me ferait de la peine!

— Déjà des comparaisons, s'écria Piombo avec un accent terrible. Non, je ne puis supporter cette idée, reprit-il. S'il t'aimait comme tu mérites de l'être, il me tuerait; et s'il ne t'aimait pas, je le poignarderais.

Les mains de Piombo tremblaient, ses lèvres tremblaient, son corps tremblait et ses yeux lançaient des éclairs; Ginevra seule pouvait soutenir son regard, car alors elle allumait ses yeux, et la fille était digne du père.

— Oh! t'aimer! Quel est l'homme digne de cette vie ? reprit-il. T'aimer comme un père, n'est-ce pas déjà vivre dans le paradis ? qui donc sera jamais digne d'être ton époux ?

— Lui, dit Ginevra, lui de qui je me sens indigne.

— Lui ? répéta machinalement Piombo. Qui, *lui ?*

— Celui que j'aime.

— Est-ce qu'il peut te connaître assez pour t'adorer ?

— Mais, mon père, reprit Ginevra éprouvant un mouvement d'impatience, quand il ne m'aimerait pas, du moment où je l'aime...

— Tu l'aimes donc ? s'écria Piombo. Ginevra inclina doucement la tête. — Tu l'aimes alors plus que nous ?

— Ces deux sentiments ne peuvent se comparer, répondit-elle.

— L'un est plus fort que l'autre, reprit Piombo.

— Je crois que oui, dit Ginevra.

— Tu ne l'épouseras pas, cria le corse dont la voix fit résonner les vitres du salon.

— Je l'épouserai, répliqua tranquillement Ginevra.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria la mère, comment finira cette querelle ? *Santa Virgina!* mettez-vous entre eux.

Le baron, qui se promenait à grands pas, vint s'asseoir; une sévérité glacée rembrunissait son visage, il regarda fixement sa fille, et lui dit d'une voix douce et affaiblie : — Eh bien ! Ginevra! non, tu ne l'épouseras pas. Oh! ne me dis pas oui ce soir?... laisse-moi croire le contraire. Veux-tu voir ton père à genoux et ses cheveux blancs prosternés devant toi? je vais te supplier...

— Ginevra Piombo n'a pas été habituée à promettre et à ne pas tenir, répondit-elle. Je suis votre fille.

— Elle a raison, dit la baronne, nous sommes mises au monde pour nous marier.

— Ainsi, vous l'encouragez dans sa désobéissance, dit le baron à sa femme qui frappée de ce mot se changea en statue.

— Ce n'est pas désobéir que de se refuser à un ordre injuste, répondit Ginevra.

— Il ne peut pas être injuste quand il émane de la bouche de votre père, ma fille! Pourquoi me jugez-vous? La répugnance que j'éprouve n'est-elle pas un conseil d'en haut? Je vous préserve peut-être d'un malheur.

— Le malheur serait qu'il ne m'aimât pas.

— Toujours lui!

— Oui, toujours, reprit-elle. Il est ma vie, mon bien, ma pensée. Même en vous obéissant, il serait toujours dans mon cœur. Me défendre de l'épouser, n'est-ce pas vous faire haïr?

— Tu ne nous aimes plus, s'écria Piombo.

— Oh! dit Ginevra en agitant la tête.

— Eh bien! oublie-le, reste-nous fidèle. Après nous... tu comprends.

— Mon père, voulez-vous me faire désirer votre mort? s'écria Ginevra.

— Je vivrai plus longtemps que toi! Les enfants qui n'honorent pas leurs parents meurent promptement, s'écria son père parvenu au dernier degré de l'exaspération.

— Raison de plus pour me marier promptement et être heureuse! dit-elle.

Ce sang-froid, cette puissance de raisonnement achevèrent de troubler Piombo, le sang lui porta violemment à la tête, son visage devint pourpre. Ginevra frissonna, elle s'élança comme un oiseau sur les genoux de son père, lui passa ses bras autour du cou, lui caressa les cheveux, et s'écria tout attendrie :

— Oh! oui, que je meure la première! Je ne te survivrais pas, mon père, mon bon père!

— O ma Ginevra, ma folle Ginevra, répondit Piombo dont toute la colère se fondit à cette caresse comme une glace sous les rayons du soleil.

— Il était temps que vous finissiez, dit la baronne d'une voix émue.

— Pauvre mère!

— Ah! Ginevretta! ma Ginevra bella!

Et le père jouait avec sa fille comme avec un enfant de six ans, il s'amusait à défaire les tresses ondoyantes de ses

cheveux, à la faire sauter ; il y avait de la folie dans l'expression de sa tendresse. Bientôt sa fille le gronda en l'embrassant, et tenta d'obtenir en plaisantant l'entrée de son Louis au logis ; mais, tout en plaisantant aussi, le père refusa. Elle bouda, revint, bouda encore ; puis, à la fin de la soirée, elle se trouva contente d'avoir gravé dans le cœur de son père et son amour pour Louis et l'idée d'un mariage prochain. Le lendemain elle ne parla plus de son amour, elle alla plus tard à l'atelier, elle en revint de bonne heure ; elle devint plus caressante pour son père qu'elle ne l'avait jamais été, et se montra pleine de reconnaissance, comme pour le remercier du consentement qu'il semblait donner à son mariage par son silence. Le soir elle faisait longtemps de la musique, et souvent elle s'écriait :

— Il faudrait une voix d'homme pour ce nocturne ! Elle était italienne, c'est tout dire. Au bout de huit jours sa mère lui fit un signe, elle vint ; puis à l'oreille et à voix basse : — J'ai amené ton père à le recevoir, dit-elle.

— O ma mère ! vous me faites bien heureuse !

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Résumé chronologique de la vie de Balzac..... 4

Balzac et son temps..... 6

La comédie humaine..... 10

Bibliographie sommaire..... 12

Notice sur « Eugénie Grandet »..... 13

Préface d' « Eugénie Grandet »..... 23

Chapitre premier : Physionomies bourgeoises..... 25

Chapitre II : Le Cousin de Paris..... 68

Chapitre III : Amours de province..... 94

Documentation thématique..... 144

IMPRIMERIE HÉRISSEY. — 27000 - ÉVREUX.

Dépôt légal : Décembre 1970. — N° 38883 — N° de série Éditeur : 13153.

IMPRIMÉ EN FRANCE *(Printed in France)*. — 870 003 E-Janvier 1986.

MÉRIMÉE Carmen – La Vénus d'Ille
Colomba t. I
Colomba t. II
Mateo Falcone
et autres nouvelles

MOLIÈRE L'Amour médecin
Amphitryon
L'Avare
Le Bourgeois gentilhomme
La Critique
de l'École des femmes ;
l'Impromptu
de Versailles, etc.
Dom Juan
L'École des femmes
Les Femmes savantes
Les Fourberies de Scapin
Le Malade imaginaire
Le Médecin malgré lui ;
le Médecin volant
Le Misanthrope
Les Précieuses ridicules
Scènes choisies
Le Tartuffe

MONTAIGNE Essais I. I
Essais I. II
Essais I. III

MONTESQUIEU Considérations
De l'esprit des lois t. I
De l'esprit des lois t. II
Lettres persanes

MONTHERLANT Les Bestiaires

MUSSET Les Caprices de Marianne
Le Chandelier – Un caprice
Fantasio ;
Il ne faut jurer de rien
Lorenzaccio
On ne badine pas
avec l'amour
Pages choisies (Poésies)

NERVAL Sylvie – Les Chimères

PASCAL Pensées
Les Provinciales

LA POÉSIE AU MOYEN ÂGE, XI^e - XIII^e S. t. I
LA POÉSIE AU MOYEN ÂGE, XIII^e - XV^e S. t. II
LA POÉSIE FRANÇAISE AU XVIII^e SIÈCLE

PERGAUD La Guerre des boutons

PRÉVOST (abbé) Manon Lescaut

PROUST Du côté de chez Swann
Lettres choisies

RABELAIS Gargantua
Pantagruel

RACINE Andromaque
Athalie
Bajazet
Bérénice
Britannicus
Esther
Iphigénie
Mithridate
Phèdre
Les Plaideurs

RENARD Poil de Carotte

RIMBAUD Pages choisies

ROLLAND (R.) Jean-Christophe t. I
Jean-Christophe t. II

ROMAINS Les Hommes
de bonne volonté t. I
Les Hommes
de bonne volonté t. II

LE ROMAN DE RENART
LE ROMANTISME EUROPÉEN t. I
LE ROMANTISME EUROPÉEN t. II

RONSARD Œuvres poétiques

ROSTAND Cyrano de Bergerac

ROUSSEAU Confessions t. I
Confessions t. II
Du contrat social
Dialogues – Rêveries
Discours sur l'origine
de l'inégalité
Émile t. I
Émile t. II
La Nouvelle Héloïse t. I
La Nouvelle Héloïse t. II

SAINT-EXUPÉRY Terre des hommes

SAND (George) La Mare au diable
La Petite Fadette t. I
La Petite Fadette t. II

SÉVIGNÉ (Mme de) Lettres choisies

STENDHAL La Chartreuse
de Parme t. I
La Chartreuse
de Parme t. II
Le Rouge et le Noir t. I
Le Rouge et le Noir t. II

THÉÂTRE COMIQUE AU MOYEN ÂGE

TOCQUEVILLE De la démocratie
en Amérique

TRISTAN ET ISEUT (les Poèmes de)

VALÉRY Charmes

VAUGELAS Remarques
sur la langue française

VERHAEREN Toute la Flandre

VERLAINE Choix de poèmes

VIGNY Chatterton
Les Destinées

VILLON Poésies choisies

VOLTAIRE Candide
Correspondance
Jeannot et Colin ;
l'Homme aux 40 écus
Lettres philosophiques
Micromégas ; l'Ingénu
Zadig ;
Le Monde comme il va
Œuvres philosophiques
Zaïre

ZOLA L'Assommoir
La Curée
Germinal

collection

DICTIONNAIRES DU LANGAGE

Une série d'ouvrages qui éclairent les différents aspects particuliers de la langue, pour permettre d'en découvrir et d'en utiliser judicieusement toutes les ressources.

NOUVEAU DICTIONNAIRE ANALOGIQUE G. Niobey.

ANCIEN FRANÇAIS* A.-J. Greimas.

ANGLICISMES M. Höfler.

CITATIONS françaises et étrangères

DIFFICULTÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE (couronné par l'Académie française). Adolphe V. Thomas.

NOUVEAU DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE A. Dauzat, J. Dubois et H. Mitterand.

FRANÇAIS CLASSIQUE J. Dubois, R. Lagane et A. Lerond.

LINGUISTIQUE J. Dubois, M. Giacomo, L. Guespin, Ch. et J.-B. Marcellesi et J.-P. Mével.

LOCUTIONS FRANÇAISES Maurice Rat.

NOMS DE FAMILLE ET PRÉNOMS DE FRANCE Albert Dauzat.

PRONONCIATION Alain Lerond.

PROVERBES, SENTENCES ET MAXIMES (couronné par l'Académie française). Maurice Maloux.

RIMES orales et écrites. Léon Warnant

NOUVEAU DICTIONNAIRE DES SYNONYMES E. Genouvrier, Cl. Désirat et Tr. Hordé

VERBES FRANÇAIS Jean-Pol et Josette Caput.

LAROUSSE DU SCRABBLE dictionnaire des jeux de lettres M. Pialat

GRAND DICTIONNAIRE DU SCRABBLE 7 + 1 M. Pialat

MOTS CROISÉS

LAROUSSE DE LA CONJUGA

LAROUSSE DE L'ORTHOGR

LAROUSSE DE LA GRAMM

KW-483-791

Création graphique de la couverture : Gérard Fritsch.

Document de couverture : Le Père Grandet, tonnelier, illustration de Staal pour l'édition de 1858. Phot. Larousse. Mise en couleurs Yves Chagnaud.

9 782038 700039